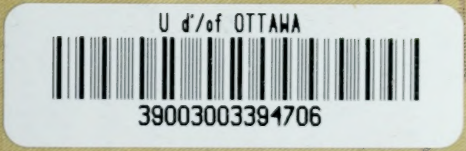
HENRY BORDEAUX

La Croisée des Chemins


U d'/of OTTAWA
39003003394706

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lacroisedesch00bord

Dec 7-55

N N

La Croisée des Chemins

Par

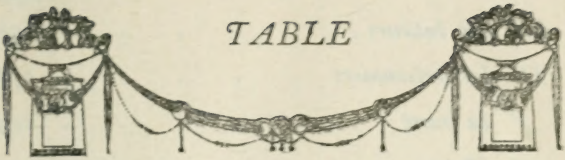
Henry Bordeaux

Paris
Nelson, Éditeurs
189, rue Saint-Jacques
Londres, Édimbourg et New-York

N N

AU QUARTIER LATIN

PQ
2603
.O6C7N



TABLE

LIVRE PREMIER

LE CHOIX

		Pages
I.	*La libre jeunesse*	11
II.	*L'avertissement*	36
III.	*Les deux routes*	71
IV.	*La marche en avant*	97
V.	*La victoire*	120
VI.	*Un cœur de jeune fille*	141
VII.	*La retraite*	162
VIII.	*Les chaînes*	186

LIVRE DEUXIÈME

LE BUT

I.	*Le retour au quartier Latin*	207
II.	*La visite*	234

Pages

III. Les lutteurs 256

IV. Les prisonniers 277

V. Le passé 299

VI. Claire 319

VII. L'adieu en public 338

VIII. Le carrefour 359

LIVRE PREMIER

LE CHOIX

Les raisons me viennent après, mais d'abord la chose m'agrée ou me choque sans en savoir la raison.

ROANNEZ.

DON
DE M. L. LAPOINTE
L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

I

LA LIBRE JEUNESSE

PEU de journaux, juste ce qu'il en faut pour plier de temps à autre un paquet et savoir si Paris a varié la liste de ses plaisirs ; des livraisons dépareillées, aux couleurs mauve, brique ou rouge-sang, du *Mercure de France*, de *l'Ermitage*, des *Entretiens politiques et littéraires*, un *Akédysséril* ou une *Ève future* de Villiers de l'Isle-Adam, des vers de Moréas ou de Verlaine, peut-être *la Société mourante et l'Anarchie* de Jean Grave, sûrement *Un Homme libre* de Maurice Barrès que le quartier Latin aima le premier ; des photographies de primitifs, de préraphaélites anglais ou de Rose-croix mêlées non sans incohérence à des reproductions de marines de Charles Cottet ou de pêcheurs de Lucien Simon ; quelque coupon du théâtre de l'Œuvre mentionnant une représentation des *Tisserands* ou d'*Un Ennemi du peuple* ; enfin une jeune personne à bandeaux plats : voilà

ce qu'on était à peu près assuré de rencontrer chez un étudiant consciencieux à la mode de 1894.

Rien d'un tel bric-à-brac ne manquait à cette date chez Pascal Rouvray (22, avenue de l'Observatoire, au cinquième étage), sauf la jeune personne coiffée à la vierge. Mais on l'*espérait* sans doute, à en juger par une énorme gerbe de roses pourpre qu'une bouquetière venait d'apporter et que la servante, vieille ménagère qui tenait de la chaisière et de l'ouvreuse, abandonnait traîtreusement dans son papier, sur une table, au lieu de rafraîchir les tiges. Pour s'opposer à ces annonces de frivolités, une assemblée d'ouvrages scientifiques et médicaux était répartie sur quelques rayons et sur une bibliothèque tournante. En bonne place figuraient les Claude Bernard, les *Annales* de l'Institut Pasteur, les travaux de Charcot, de Vulpian, de Duchenne de Boulogne, tous suffisamment fatigués. La demi-importance de l'appartement, assez élégant et très lumineux, — cabinet de travail à grande baie, salle à manger avec véranda, chambre à coucher — surtout celle des livres, choisis pour l'au-delà des examens, révélaient chez le locataire, plutôt que l'âge hasardeux des études, l'époque précise, compliquée et terrible où il faudra utiliser sa jeunesse.

Pascal Rouvray, l'un des plus brillants étudiants de sa génération, venait d'être nommé, à un âge exceptionnel, à la clinique des maladies du système nerveux.

Le 22 de l'avenue de l'Observatoire fait l'angle du boulevard du Montparnasse. Des fenêtres on voit donc au printemps un fleuve de verdure qui coule sans hâte et se jette dans le jardin du Luxembourg comme dans un lac, hormis un clair canal qui s'en détache pour former le boulevard Saint-Michel. Par-dessus l'espace libre de Bullier tout proche émerge le dôme du Panthéon, et tout au fond, au delà des lignes indéfinies des toits, se balance, seulement aux beaux jours, l'église du Sacré-Cœur de Montmartre, perchée sur la brume que compose la distance même avec des pierres, pareille dans sa blancheur à quelque lointaine cité sarrasine. On tient Paris dans un coup d'œil, comme un enfant qui joue au bord de la mer croit la saisir dans le creux de la main, et la ville bigarrée, ainsi précédée d'un jardin et terminée en mirage, a de quoi séduire et surexciter un cerveau de jeune homme, même s'il n'a pas pris les fièvres dans Balzac.

Une clé grinça dans la serrure, et Pascal entra chez lui précipitamment.

— Où sont mes fleurs, Mélanie ? Comment !

vous les laissez mourir de soif. Vite, de l'eau dans les vases.

Pressé, il disposa, lui-même, les roses en touffes trop épaisses, — on ne s'improvise pas fleuriste, — sur la cheminée et, sur une commode, devant une grande photographie de femme en toilette de soirée.

— Et les gâteaux ?

— Voilà.

Il les rangea sur une coupe, au nez de l'inutile Mélanie, et passa l'inspection du mobilier tandis qu'elle le regardait, surprise mais immobile.

— Maintenant, ajouta-t-il, vous pouvez regagner votre cuisine et préparer le thé.

— Je n'ai pas fini par ici, protesta la servante, recouvrant l'usage de ses membres. Et puis, il y a une lettre pour Monsieur.

— Bien. Posez-la sur la table.

Il avait autre chose en tête que de lire son courrier.

— Ah ! reprit-il, si l'on sonne, j'ouvrirai moi-même. Vous avez compris ?

— Oui, monsieur. Monsieur attend une dame.

— Je vois que vous avez compris en effet. Mélanie, vous êtes perspicace.

— Elle se sera joliment fait attendre.

— Comment ?

— Il y a longtemps que Monsieur n'a plus reçu de ces visites-là.

— Mélanie, vous avez cessé de comprendre.

Et il congédia, non sans un sourire amusé, la vieille bonne indulgente qui se serait intéressée volontiers à ses secrets, et qui paraissait regretter pour lui, avec une indulgence toute parisienne, tant d'occasions perdues. Aussitôt il alla se poster à son balcon. Les arbres de l'avenue, l'océan de maisons échafaudées, les tours de Montmartre recevaient en poussière d'or les rayons du soleil qui commençait seulement d'accentuer la courbe de sa descente. C'était une de ces féeries de juin qui sont la floraison de l'année. Il n'en distinguait pas l'éclat, ni les variés détails, car il regardait attentivement le boulevard où les omnibus, les voitures, les piétons s'agitaient au-dessous de lui, dans une agitation rapetissée de fourmilière. Son guet se prolongea. Enfin une victoria, que deux dames occupaient, s'arrêta au bord du trottoir.

« Monteront-elles toutes les deux ? se demanda-t-il avec inquiétude. Non, Mme Avenière est si délicate de santé... »

Son vœu fut exaucé. Une seule de ces dames descendit de voiture et disparut sous la voûte. Il quitta la fenêtre, courut vers l'antichambre,

mais suspendit tout à coup son mouvement en avant jusqu'à ce qu'*elle* fût là. Une des plus chères émotions est d'écouter dans son cœur avec certitude le pas de la bien-aimée. Celle qui gravissait en ce moment ses cinq étages — elle devait être déjà au premier — représentait, avec tout l'amour, l'ordre fixé, l'harmonie naturelle de sa vie : Laurence Avenière, sa fiancée. Par elle, il atteignait le sommet de sa jeunesse d'où il pouvait promener sur le monde, en bas, un regard qui le mesurait.

« Au second, il y a une banquette qui invite à s'asseoir, mais elle ne s'y reposera pas... »

Il avait eu cette chance unique de la rencontrer au moment où l'homme prend connaissance de ses forces avant que rien ne soit venu les amoindrir.

« Le fauteuil du troisième est mangé des mites : il éloigne plutôt qu'il ne retient... »

Ces fiançailles ne dataient que de deux ou trois jours. Elles n'étaient pas encore annoncées. Mais pour la demande officielle ses parents ne retarderaient pas un voyage si pressant. La lettre qu'il avait oublié d'ouvrir, qui gisait là, sur la table, était précisément de l'écriture de son père.

« Au quatrième on commence d'être essoufflé, mais on arrive. Pourvu qu'elle ne se soit pas fatiguée en montant trop vite !... »

Il avait déjeuné rue Desbordes-Valmore, à Passy, chez elle. Alors elle lui avait dit : — Je passerai avec maman, en voiture, vers cinq heures, avenue de l'Observatoire. J'irai peut-être — maman permettra — vous faire une petite visite. Rien qu'entrer et sortir. J'aimerais voir où vous avez demeuré...

« Mais elle devrait être là. On n'a pas sonné. Que cette maison est haute et d'un accès difficile ! »

Enfin le coup de sonnette attendu le secoua comme s'il ne l'attendait pas. Il devança la vieille Mélanie qui, par curiosité, transgressait la consigne, et il ouvrit.

— Me voilà, dit-elle.

— Vous. C'est vous. Venez vite.

— Je ne m'arrête pas. C'est déjà beaucoup d'être venue. Rien qu'entrer et sortir, vous savez. Maman est en bas.

Il l'entraîna dans son cabinet de travail. Elle ne soufflait pas. Les ascensions lui convenaient, ou bien elle était montée sans se presser, avec une lenteur raisonnable. Elle ne paraissait ressentir aucune gêne.

— Ne parlez pas, dit-il, plus ému qu'elle. Laissez-moi vous regarder chez moi. Pour un instant je ne veux que vous voir. Votre voix, ce serait trop.

Elle rit de cet excès d'adoration auquel, pourtant, elle se prêta complaisamment. Elle riait comme font les petites filles dont la joie est toute claire.

On éprouve dans la rue, dans les lieux publics, une sorte de contentement désintéressé à rencontrer un de ces jeunes couples parfaitement assortis et rares, dont s'accordent les tailles, les âges, les démarches, toutes les apparences : pour un peu, on solliciterait l'autorisation de les remercier, car leur vue réjouit et porte à croire aux affinités électives, aux harmonies préétablies. Ainsi se convenaient Laurence et Pascal. Personne de leurs connaissances ne s'étonnerait en apprenant leurs fiançailles.

Pourtant l'impression que chacun laissait différait tant de cette impression d'ensemble. Élancée et svelte, les jambes longues, avec cette pureté des proportions qu'achève, après la nature, le sport quotidien, elle aurait pu retenir l'attention rien que par cette légère grâce, et le regard allait tout droit à son visage, non pour son profil de médaille, ses cheveux blond doré qui sur le front moussaient et ses yeux sombres dont cette nuance de la chevelure adoucissait l'expression un peu dure, mais pour la singularité d'un teint qui l'empêchait de ressembler à personne. Il y a

des blancs lumineux, ceux, par exemple, avec lesquels Fra Angelico a peint le couronnement de la Vierge sur un mur du couvent de Saint-Marc : ainsi le teint de Laurence était comme translucide. Coloré, il n'eût pas été plus vivant. Par sa mère elle appartenait à ces races du Nord dont le sang est moins rapide, ou paraît dissimuler sa course comme une eau sous la glace. Le rire, presque enfantin, donnait de l'ambiguïté à cette physionomie trop classique et un peu sérieuse. Elle attirait, déconcertait, passionnait à cause d'un charme curieux d'incertitude qu'elle portait avec sérénité et au naturel.

— Je ne suis jamais sûr de vos yeux, lui avait avoué Pascal un de ces jours de mélancolie que la jeunesse rencontre et même recherche dans l'amour, pour résumer cette impression confuse qu'elle lui communiquait.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ont vu trop de choses avant moi.

— Ils ne vous auraient peut-être pas trouvé s'ils vous avaient moins cherché.

Et il y aurait eu quelque insolence dans une telle réponse sans le ton grave qui savait envelopper les mots de tendresse et se plier à ces inflexions dont la vibration semble se continuer

dans le silence, comme les sonorités du violoncelle.

Lui, tout au rebours, répandait de la sécurité, de la confiance, le sentiment de la vie, ce qui est un premier gage de succès quand on a choisi pour profession de combattre la mort. Les cheveux en brosse, la taille haute, les traits courts, portant ses vingt-sept ans avec allégresse, il conquérait immédiatement la sympathie qui ne va qu'à ces forces bien équilibrées où l'on devine le mélange de la santé physique et de la vigueur intellectuelle et morale et dont une distinction trop raffinée s'écarte comme de la banalité pour recourir à elle dès qu'elle se sent atteinte ou menacée.

La jeune fille prenait possession de la pièce qu'agrandissait la baie ouverte. Elle portait une toilette de voile plissé bleu de lin avec des manches bouffantes à hauts poignets de velours noir comme le corselet, et un col à revers de guipure ancienne. Le petit chapeau de paille était de la même nuance délicate que la robe, bordé de velours noir et garni de gros pavots de soie noire. Si longtemps il devait l'évoquer ainsi, avec exactitude !

— Je puis parler maintenant ? hasarda-t-elle par gentillesse comme il se taisait.

— Mais oui.

— Des roses rouges. J'en emporterai une, voulez-vous ?

— Toutes.

— Toutes, je veux bien... Ah ! moi. Vous me regardez souvent ? Et voilà où vous travaillez.

— Où j'essaie de travailler. Je m'interdis de penser à vous pendant une heure.

— C'est bientôt passé.

— Et le quart n'en est pas écoulé que je reprends votre photographie ou vos lettres.

— Alors rendez-les-moi, assura-t-elle en plaisantant. Je ne veux pas qu'elles vous affaiblissent.

Et plus sérieusement :

— Je voudrais qu'elles vous fortifient.

— Ne le savez-vous pas, Laurence ? Je vous dois mes exaltations, le sentiment que j'ai de tenir la vie dans mes mains, et tout le bonheur.

Elle sourit, contente, et traversant la baie ouverte, alla s'appuyer au fer du balcon.

— D'ici vous voyez tout Paris. Cela fait une grande rumeur. Venez l'écouter avec moi.

Et pendant qu'il s'approchait, elle se mit à invoquer la ville comme un être vivant.

— Un jour peut-être *il* vous connaîtra.

— Qui ?

— Mais Paris. Il faut qu'il vous connaisse

comme un bienfaiteur. Et vos ambitions, vous les oubliez ?

— Je n'y pense guère en ce moment.

— J'y pense, moi, depuis que vous m'avez dit un soir vos espérances d'avenir. C'est ce soir-là...

— Ce soir-là ?

— Que j'ai compris...

— Moi, il y avait longtemps...

Elle sourit pour ramener au ton ordinaire leur entretien :

— Vous découvrirez bien quelque microbe inconnu, pour m'être agréable. Avec les moyens de le détruire, par exemple.

— Oui, vous voudriez un mari célèbre.

— Certainement. Je sais ce que vous valez. Je me sauve. Maman, de la rue, m'adresse des signaux.

— Déjà !

— Mais vous viendrez demain à Passy.

— Attendez. Il me semble que je ne vous ai pas encore vue. Et vous ne m'avez pas dit...

— Quoi donc ?

— Si vous m'aimiez aujourd'hui.

— Vous non plus.

— A quoi avions-nous la tête, Laurence ? C'est librement et pour toujours, n'est-ce pas ?

Elle répéta :

— Oui, librement et pour toujours. En face de Paris qui nous voit.

Parce qu'elle s'était confiée à lui, chez lui, il n'osa pas lui proposer de l'embrasser. Il lui remplit de roses les deux bras et, avec sa gerbe qui ne l'embarrassait pas, elle descendit l'escalier. Pour la première fois, tandis qu'elle descendait, il distingua nettement les souples mouvements de son corps. L'excès de tendresse n'abolit qu'un temps le désir. Et regrettant de ne l'avoir pas serrée sur sa poitrine, il gâta d'un peu d'amertume cette paisible scène.

Il regagna le balcon et vit la jeune fille monter en voiture. Les fleurs qu'elle avait posées sur ses genoux, elle les souleva dans un geste d'adieu. Sa mère aussi le salua. Le cheval s'ébranla et ces dames s'éloignèrent. Bientôt il dut renoncer à les suivre. Laurence aurait pu se retourner une fois ou deux, pour le moins. Mais quoi : elle était venue, n'était-ce pas assez ?

Il resta au bord de la croisée, à la place même qu'elle avait occupée, dans cette disposition qui parvient presque à supprimer l'espace et le temps, et qui de cet amoindrissement des sensations extérieures retire une plus grande puissance d'émotion intime par quoi l'on se laisse emporter déli-

cieusement. Le soir qui venait se reconnaissait aux souffles plus frais de l'air, à cette impalpable buée violette qui commençait de baigner les fonds d'horizon. De cette douceur ambiante il ne s'apercevait pas : celle qu'il goûtait en lui-même se confondait à cette heure avec sa respiration. Il aimait comme on vit, au point de ne plus le savoir.

— Monsieur n'a pas sonné pour le thé ?

Mélanie apportait d'elle-même le plateau. Cette entrée le rappela de si loin.

— C'est inutile.

— Comment, elle est partie ! Et Monsieur l'a laissée partir !

— Emportez, Mélanie, emportez. Et ces gâteaux qui sont là.

— Monsieur dîne ici ce soir ?

— Non, j'ai prié des amis, au restaurant.

Avec les gâteaux, avec le thé il avait préparé toutes sortes de phrases chantantes qui n'avaient pas servi davantage. C'est assez le sort des pensees d'amour : les meilleures nous restent pour compte.

Laurence représentait pour lui ce que le mariage représente trop rarement pour les jeunes gens de chez nous, la perfection d'une jeunesse que de médiocres et éphémères liaisons n'avaient pas réellement atteinte. Il appartenait à une génération avide de son indépendance, ivre de tout un bourdon-

nement confus d'idées, résolue à vivre violemment sa vie personnelle. De cette génération il avait même pris la tête, dans sa spécialité. Son père, le premier, l'avait pressenti en l'expédiant à Paris, à seize ans, pourvu de son double baccalauréat. Il n'y a qu'une ville dans notre France trop centralisée pour les étudiants hors de la commune mesure, et il est certain qu'elle est aussi experte aux avortements qu'aux exaltations. Dix années d'études médicales, interrompues seulement par le volontariat, l'avaient conduit, d'échelon en échelon, de l'internat où il avait obtenu la médaille d'or à un doctorat dont la thèse, *Contribution à l'étude expérimentale des myélites infectieuses*, témoignait d'un rare esprit scientifique, et finalement à une nomination précoce de chef de clinique qui datait de quelques jours et laissait prévoir, s'il continuait de suivre la carrière des concours et s'abstenait d'une trop absorbante clientèle, avec le poste de médecin des hôpitaux, celui de professeur agrégé à la Faculté. C'était rapide et méthodique, comme un tir bien réglé. Sur la direction choisie il marchait tout droit. Le sens des distances et son ambition l'avaient préservé de ces bas attachements qui garrottent une jeune liberté. Il jouissait d'avancer sans liens d'aucune sorte vers un but qu'il plaçait très haut

et qui dépassait l'enseignement, quand l'un de ses maîtres, Marriel, qui soignait Mme Avenière pour une entérite et qu'il avait accompagné à diverses reprises chez la malade, lui fit part en souriant de l'insistance que mettait la jeune fille à réclamer des renseignements sur son avenir :

— « Elle a horreur des gens du monde, affirmait le vieux praticien. Je comprends. Elle les a vus de près toute petite. Elle cherche pour mari un jeune homme susceptible d'être un jour un grand homme, ou du moins un homme connu. Pour les femmes c'est la même chose. Il lui faut un savant ou un artiste. Drôle de goût. Un brave homme vaut beaucoup mieux. Ces femmes d'aujourd'hui sont bizarres. Enfin vous êtes tout indiqué. »

Un semblable avertissement, quand il correspond à un instinct secret, suffit quelquefois à orienter une destinée. Mlle Avenière ne pouvait rencontrer une physionomie intéressante sans partir à la découverte. Des peintres chevronnés, de mûrs et éloquents métaphysiciens de Sorbonne, attirés dans le salon de sa mère, avaient consenti à lui expliquer la couleur du monde ou le roman de l'infini. En les écoutant, elle ne perdait pas de vue leur calvitie ou les traces qu'ils portaient de la vieillesse. La jeunesse étouffe si souvent l'in-

telligence, du moins momentanément, qu'elle désespérait de les rencontrer ensemble. Dès que Pascal lui parut mériter l'attention, elle se précipita comme une joueuse de tennis sur une bonne raquette, et il se perfectionna pour lui plaire. Tous deux embellirent leur amour par avance, en le cultivant en eux-mêmes avec une ardeur de conquête. Et il fut surpris de découvrir qu'elle le devançait dans son ambition. Une jeune fille, autrefois, ne pensait pas plus loin que sa tendresse. Celle-ci le précédait dans la voie même qu'il prétendait suivre, courait en avant comme une Diane sur un sentier de forêt, l'appelait pour qu'il marchât plus vite. Se rendait-elle compte prématurément que l'influence d'une femme provient avant tout de l'importance de son mari ? Mais plus elle inspirait la fièvre d'agir, par un contraste charmant, plus elle recherchait pour elle le calme comme une grâce.

Ainsi vit-il dans l'amour la concentration de toutes ses forces, l'élan même de son individualisme.

Pratiquement, ce mariage le servait. Les Avenière comptaient de nombreuses relations. Leur train indiquait la fortune. Le jeune docteur serait à l'abri de ces tâtonnements, de ces luttes amoindrissantes qui, trop souvent, entravent les débuts. Il marcherait vers son avenir par une route

royale. Une confusion s'était naturellement opérée entre toutes ses tendances, les réalistes et les sentimentales. Il connaissait le plus heureux phénomène humain, l'union en pleine jeunesse de ces deux contraires : la passion et l'ordre.

Quand elle s'était appuyée là, à cette balustrade, au-dessus de Paris lumineux, il avait éprouvé une sensation de plénitude que ne dépasserait aucune autre satisfaction d'orgueil ou d'amour. Son passé avait pris tout son sens. Il le lui avait dédié, en silence, comme ces roses qu'elle avait si vivement respirées et emportées. Plus tard, qu'il devait évoquer douloureusement cette minute, devenue par la suite une de ces dates importantes auxquelles nous suspendons, pour la mieux voir, notre vie !

Sorti, par les soins de Mélanie, de cet état de torpeur, il alla chercher sur la table la lettre qu'il y avait laissée. Il avait reconnu sur la suscription l'écriture de son père qui était médecin à Lyon. Il la considéra un instant avant de l'ouvrir. Sans doute elle répondait à l'annonce de ses fiançailles que l'avant-veille il avait transmise, et peut-être ses parents manifesteraient-ils quelque mécontentement d'apprendre, après sa conclusion, un événement qui d'habitude se prépare en famille. Mais n'était-ce pas ce qu'on est convenu

d'appeler un beau mariage ? D'ailleurs, on le savait impatient de tout joug, rebelle aux conseils, très décidé à organiser lui-même sa carrière et son genre d'existence. Son père comprenait ses goûts indépendants, les respectait. Quelquefois, il est vrai, au cours des vacances, quand il affirmait résolument ses opinions de liberté, il sentait le regard paternel posé sur lui comme une interrogation, comme une inquiétude. Cette inquisition n'était jamais bien longue ; le regard redevenait confiant. Et sa mère écouterait son père.

A l'endroit où Laurence s'était accoudée, il déchiffra la lettre — bien longue — donc le début parut l'énerver, et qui plus d'une fois souleva de sa part des protestations.

« Lyon, ce 10 juin 1894.

« Mon cher Pascal,

« J'ai prié ta mère qui est ta correspondante ordinaire de me laisser t'exprimer notre étonnement. Nous n'avons pas été consultés sur l'acte le plus grave de ta vie : le choix de ta compagne, la fondation de ton foyer. Tu es notre fils aîné, notre honneur. Nous n'avons jamais, que je sache, pesé sur toi inopportunément. Je sais toute l'importance de la formation individuelle et que ce n'est pas en s'imposant sans cesse que

la famille transmet son esprit et ses directions. Je sais aussi que les générations, et surtout la tienne, marchent en avant sans trop se préoccuper de ce qu'elles laissent derrière elles, et je me suis penché sur trop de vies, et aussi sur trop de morts, pour m'en plaindre ou m'en révolter. Mais enfin, nous méritions ta confiance.

« Cette confiance que j'ai rendue tant de fois à ta mère lorsqu'elle se tourmentait à ton endroit, — plus souvent que tu ne le sauras jamais, — il t'appartient aujourd'hui de nous la rendre. Je ne veux pas la perdre. Je ne puis croire que dans ton choix tu n'aies pas été contraint en quelque sorte par ces voix du passé qui prennent malgré nous-mêmes la parole lorsque nos intérêts les plus sacrés entrent en jeu. Nous eussions souhaité pour belle-fille une de ces jeunes filles du Dauphiné qui fut le berceau de notre race et dont nous gardons le caractère. Celle à qui nous avions pensé t'aurait apporté en dot, outre une fortune bien acquise, le courage et la sécurité. Ce sont là des vertus indispensables, quand on veut de sa vie composer quelque chose. Pour entreprendre il faut trouver chez soi, avec certitude, la paix et le réconfort. Aucune inquiétude ne doit venir de son intérieur à un homme d'action. Il faut comprendre, vois-tu, l'anxiété des parents qui envisagent l'établissement

de leur fils. L'amour ne suffit pas au mariage. Un mariage engage une maison. Nous ne t'eussions donné qu'un conseil. Tu t'en es passé. J'espère que tu t'es néanmoins inspiré de nous.

« Paris a toujours un peu effrayé ta mère. Je n'ai pas hésité à t'y envoyer pour tes études, malgré les habitudes particularistes des Lyonnais, à cause de l'élargissement cérébral que les bons sujets y reçoivent. Mais on y fait une grande consommation d'idées fausses. Et surtout Paris est une ville où les origines de chacun se perdent et qui, se recrutant de tous côtés, accepte d'être composée de passants et de couples éphémères. On ne s'y installe pas pour durer. Souviens-toi que se marier, c'est accepter de durer. Tout est là. Quand on bâtit pour longtemps, on prend garde à la solidité de la construction. Nous vivons à une époque trouble où chacun remet tout en cause. Écarte avec ta fiancée ce sable mouvant. Une fois d'accord sur la croyance essentielle à l'indissolubilité du mariage, au nom déjà ancien des Rouvray, vous prendrez vos dispositions en conséquence. Pardonne-moi d'insister sur ce point.

« J'aurais préféré te parler de ces choses plus tranquillement aux vacances, dans notre propriété de Colletière. A la campagne on est bien, le soir, pour ces causeries si simples et si importantes.

Tu ne m'en as pas laissé le loisir. Il faut que je te parle sans retard. Déjà ta thèse de doctorat ne m'avait pas satisfait. Ta méthode, si elle va droit au but, sans souci des vieilles notions qu'elle jette bas, me paraît incomplète. Tu sépares trop à mon gré la maladie du malade. On dirait qu'elle seule t'intéresse. Tu ne tiens pas assez compte de l'infinie complexité de la nature humaine et tu veux trop ramener l'art divin de la médecine à des formules convenables à la chimie ou à la physique. L'épigraphe que tu as empruntée à Charcot : « Il n'y a pas d'hybrides en pathologie nerveuse, » je ne saurais l'admettre. J'ai beaucoup pratiqué, beaucoup observé, et je suis déjà vieux. Les notes que j'ai rassemblées, que je publierai peut-être un jour, ne me permettent pas, sur l'origine des maladies nerveuses que tu décomposes en les isolant définitivement de toute cause morale, d'accepter tes conclusions. Un médecin n'est pas seulement un biologue. Les théories pasteuriennes ont pu servir la médecine. Elles n'ont pas le pouvoir de l'enfermer dans un laboratoire. Le grand Pasteur lui-même ne leur a jamais donné ce sens. Nous en reparlerons, et d'ailleurs l'expérience remettra chez toi toutes choses au point. Je suis sûr de ton cerveau.

« Maintenant que j'ai fini de te gronder, —

combien de fois l'ai-je fait en dix ans, depuis que tu nous a quittés pour tâcher de nous dépasser ? — ne doute point de notre tendresse. Nous accueillerons Mlle Avenière comme notre fille. La situation de famille que tu nous dépeins ne peut que nous être agréable, puisqu'elle facilitera ton entrée en carrière et servira tes légitimes ambitions. Mais de ta fiancée elle-même nous attendons l'explication de ton choix. Je la souhaite digne de ta mère à qui je dois la sérénité de mon esprit et la paix de mon cœur.

« Je partirai dans quelques jours et je demanderai officiellement — un peu tard — la main de Mlle Avenière à ses parents. Ta mère désirerait de m'accompagner. Je crains pour elle le voyage et la chaleur croissante. Je pensais prendre dès demain le rapide, mais je me sens un peu fatigué ce matin : quelques troubles de circulation, suite de surmenage sans doute. A cette époque de l'année j'ai presque toujours besoin de repos. Tu excuseras mon retard qui ne saurait se prolonger.

« Adieu, mon cher fils, je t'embrasse plus paternellement encore que de coutume. Nous n'avons eu de toi que des satisfactions et nous bénissons ton avenir.

« PIERRE ROUVRAY. »

Malgré l'affection dont elle était imprégnée, cette lettre atteignait Pascal aux deux points sensibles de son amour-propre. Dans la vie comme dans la science il prétendait aller de l'avant sans être entravé. Un des attraits de ses fiançailles venait précisément de leur libre accord. Laurence et lui, quand ils parlaient de la société, de la famille, c'était pour s'en mettre à part. Ils ne les acceptaient que sans obligations. Et ils n'admettaient la durée du mariage que si l'amour l'imposait, ce qui ne les privait pas de se demander, comme tous les amants, s'ils s'aimeraient toujours. Parce qu'ils avaient été assez privilégiés pour se rencontrer, ils s'isolaient du reste de l'humanité qui, elle, se débrouillerait comme elle pourrait dans ses institutions. — Chacun sa vie, pensait le jeune homme : il n'y a pas de principes généraux. — Et, par une contradiction qu'il n'apercevait pas, il transportait dans les phénomènes nerveux la nécessité de ces lois inflexibles dont les sciences physiques et chimiques révèlent l'existence. Sa thèse traitait l'homme avec une autorité toute mécanique qui ne tolérait aucune exception.

Il posa donc avec un geste d'insoumission la lettre qu'il venait de lire sans plaisir. Et lui-même traça quelques lignes qui détendirent l'expression

tirée de son visage. C'était un petit bleu qu'il adressait à Laurence pour la remercier d'être venue.

Le soleil descendait du côté du Mont-Valérien. Il était six heures et demie. Une heure à perdre avant son rendez-vous au café Manette avec ses deux meilleurs amis, Félix Chassal et Hubert Épervans, à qui il offrait à dîner pour fêter sa nomination de chef de clinique. Il avait besoin de marcher, et il lui serait agréable de flâner dans ce quartier Latin qu'il allait quitter et qui avait été le témoin de sa jeunesse.

Après avoir posé son pneumatique dans la boîte du bureau de poste voisin, il revint sur ses pas et donna à son concierge cet avertissement :

— S'il vient un télégramme pour moi ce soir, faites-le porter sans retard au café Manette.

Qui sait ? Laurence lui répondrait ce soir même. Il ne voulait pas attendre sa réponse. C'était un espoir un peu fat, mais convenable à un jeune homme de vingt-sept ans qui a reçu dans l'après-midi la visite de sa fiancée.

II

L'AVERTISSEMENT

Pascal Rouvray descendit l'avenue de l'Observatoire dont les frondaisons projetaient une ombre lourde sur la pelouse centrale, et il franchit la grille du jardin.

Pour les étudiants de Paris il n'est qu'un jardin. Le Luxembourg leur appartient, surtout la partie comprise entre la rue Auguste-Comte, le boulevard Saint-Michel et l'Odéon. De la verdure, des parterres, une longue terrasse, des statues de dieux ou de reines, une pièce d'eau, la fontaine de Médicis où Polyphème surprend Acis et Galatée, que de grâces multipliées dans leur parc ! Mais il faut passer des examens.

Le soir est particulièrement favorable à cette promenade. Les feuillages du fond tamisent la lumière du soleil. Elle tombe avec douceur dans les allées, sur le bassin octogone où l'air tiède fait courir des frissons. Elle teinte d'or la buée fraîche qui s'évapore des tuyaux d'arrosage. Cette heure qui précède la chute du jour, il semble qu'elle

même circule, discrète et inaperçue, à travers le jardin, pour y répandre une suavité qu'on respire, une joie délicate et quasi sacrée. Les dieux sur leurs colonnes, les reines de France sur leurs piédestaux, prennent un petit air de mélancolique abandon. Et les pigeons achèvent leurs jeux avant de regagner les nids. L'un d'eux ne se pose-t-il pas avec l'intention d'y rester sur le bras levé de Diane à la biche, parmi les fleurs ?

Malgré juillet menaçant, le Luxembourg faisait « salle comble » comme un théâtre. Des groupes d'étudiants, les uns en chapeaux de paille, les autres usant les derniers bérets de velours noir, quelques-uns débraillés, mais la plupart déjà corrects, entouraient de jeunes femmes à bandeaux plats, *maîtresses d'esthètes* de la rive gauche, qui dissimulaient la médiocrité de leur fonction sous une gentille camaraderie, comme celle de leur toilette sous l'extravagance de la mode, manches bouffantes, cols rabattus, minuscules chapeaux. Tous ces jeunes gens n'appartenaient pas au monde des écoles : il y avait là de vagues poètes, et des commis en rupture de magasins, et des exotiques reconnaissables à leurs teints et à leurs cravates. On tenait salon à l'air libre. Les propos qui s'échangeaient, parmi bien des galanteries faciles et des potins de facultés ou de brasseries, se relevaient

volontiers de discussions d'art, de littérature, de métaphysique qui convergeaient toutes vers un goût de liberté, et même d'effrénée liberté. Pascal, retrouvant l'une ou l'autre de ses constructions idéologiques chez tant de péripatéticiens, souriait de les entendre en passant. Il prit une allée verte qui laissait entrevoir, dans sa voûte, le Panthéon, sortit du jardin et gagna le boulevard Saint-Michel pour y perdre un peu de temps, les dernières heures inconnues de toute une période qui ne devait pas avoir de lendemain. Déjà son destin accompli le suivait, sans le toucher encore à l'épaule pour l'obliger à se retourner.

Le quartier Latin, sauf le dégagement heureux du musée de Cluny et l'achèvement de la Sorbonne, était pareil alors à ce qu'il est aujourd'hui. Mais la population d'étudiants qu'il abritait différait-elle de la nouvelle? Aucun lieu de France n'a plus d'importance que celui-ci pour préjuger notre avenir et tâter le pouls de notre moral. Toujours agité, il change d'une génération à l'autre, et ces changements auront plus tard leur répercussion. La jeunesse qu'on y regarde vivre porte en elle, avec une superbe légèreté, la paix et la guerre, l'enthousiasme et la défaillance. Quelle personnalité collective faut-il attribuer à

celle de 1894 et des années précédentes ? Pascal Rouvray la représentait, comme ses amis Hubert Épervans et Félix Chassal, chacun d'eux lui superposant sa propre individualité, plus ou moins fine ou forte, plus ou moins apte à la modifier. Le drame auquel il allait se heurter se rencontre, avec des variantes généralement atténuées, dans presque toutes les existences. Notre premier chemin, dans cette forêt de la vie semblable à celle que Dante a décrite, s'obscurcit, aboutit à un carrefour. Quelle route prendrons-nous ? Celle-ci qui s'en va toute droite, ou l'une de celles-là si engageantes avec leur fraîcheur et leur mousse peu foulée et ces courbes plus ou moins sinueuses qui font de leur suite une aventure ? Ce choix ne sera pas entièrement libre. Il sera déterminé en nous par les puissances que nous avons accoutumé d'accueillir, puissances de sensibilité et d'intelligence qui, s'exerçant autour de nous, ont fini par se fixer dans notre cerveau et dans notre cœur si elles n'y ont trouvé la place déjà prise par d'autres plus anciennes. Quelles étaient donc alors les modes de sentir et de penser qui allaient peser sur les décisions de Pascal ?

Tous les vingt ou vingt-cinq ans il semble que l'atmosphère se renouvelle, et que se modifient la conception de la vie et les moyens de parvenir,

La vision de la guerre et de la Commune qui inaugure notre âge, un témoin a pu en résumer l'horreur en quelques phrases dans un livre de souvenirs : des fantassins gravissant la pente des Buttes-Chaumont vers deux pièces en batterie où flotte un drapeau rouge et que défendent des hommes en bras de chemise, coiffés du képi de la garde nationale, tandis qu'au-dessus d'eux, sur la terrasse de l'un des forts de l'Est, des soldats prussiens les regardent. Il semble qu'après un tel cauchemar un peuple ne songe plus qu'à sa santé, et de fait le pays se remit en marche d'un assez bon pas, mais d'un pas qui bientôt manqua de cadence. La jeunesse qui avait pris part aux événements avait reçu la grâce efficiente de l'action : elle souhaita la revanche. De celle qui vint immédiatement après, un autre témoin nous a dit la misère. Il n'a pas craint d'analyser par souci de vérité le cas — non isolé — d'un Armand de Querne, la pensée souillée dès le collège et pervertie par la littérature, — impressionnisme borné, naturalisme pessimiste et bas, — impie par élégance, dégoûté de jouer un rôle, sans idées directrices, nihiliste à bonnes fortunes, qui demeure assez lucide pour mépriser ses passions et dont les expériences intellectuelles et sentimentales aboutissent à l'aridité morale. Avortement

dont on se désintéresserait s'il n'en présageait un autre plus pathétique, celui d'une génération dont le désarroi porte ses fruits vingt ans après. Comment ne pas tenir compte de cet exemple, quand on lui découvre des répliques plus ou moins bien venues dans presque tous les ouvrages romanesques de la même date ?

Après ces années de dépression il y eut un réveil. Ce qu'une idée commune n'avait pas su faire, la recherche du plaisir l'opéra. C'est une force qui, chez la jeunesse, n'est pas à négliger. La grande foire de 1889, qu'aucune autre Exposition n'égala, correspondit à un besoin de confiance, de succès. La France reprenait enfin son rang, par l'administration de la joie. Un étudiant n'est pas insensible à cette priorité. Et l'on commença de repasser par-dessus les frontières pour s'engouer d'un cosmopolitisme de fontaines lumineuses. Jusqu'aux petites danseuses javanaises qui, subtiles et savantes, tournaient comme une ronde de nos désirs éparpillés.

Vers quel but allait tendre ce nouvel essor ? On renaissait à la vie, à la gaîté. Ainsi qu'il est d'usage en France, ce fut la vie des pensées et des formes, la gaîté d'un atelier d'artiste, d'une fabrique d'idées. Or, les auteurs à la mode entretenaient par leur désenchantement un goût de la

mort qui n'était plus de saison. Comme les tristes jeunes gens du temps de Musset, atteints du *mal du siècle* et se reconnaissant dans un Werther ou dans un Manfred, entendirent les conseils qui leur venaient de Gœthe, agitateur immobile, et de Byron qui se détruisait en musique, comme les graves jeunes gens de l'époque de Renan et de Taine, dans une frénésie de curiosité intellectuelle, subirent l'influence de la philosophie hégélienne, sans se douter que la revanche d'Iéna devait suivre l'invasion humanitaire, la jeunesse d'alors, cherchant des directions plus conformes à ses instincts que le pessimisme ou le dilettantisme dont notre propre littérature était saturée, accueillit Tolstoï et sa pitié débordante, Ibsen et son individualisme, avant-garde de Nietzsche. C'étaient les faux noms du communisme et de l'anarchie. On les confondit un moment, parce que tous deux descendaient de Jean-Jacques, l'un du *Contrat social*, l'autre des *Rêveries du promeneur solitaire*. Les faits, dans le monde des étudiants, allaient donner le pas à l'idée de liberté sur celle d'égalité.

En 1893, le quartier Latin connut l'émeute et un commencement de barricades. L'autorité avait voulu se mettre en travers de ses plaisirs. La répression policière fut brutale et maladroite.

C'est une grave faute de traiter sans tact l'âge où les audaces sont permises. Plus tard, on ne pourra plus les canaliser. La plus inquiétante jeunesse est celle qui n'a pas d'opinions extrêmes. Le résultat fut un mouvement libertaire dont se souviennent les témoins de cette époque qui fut celle des attentats anarchistes. On se passionna au boulevard Saint-Michel pour les enfantines et brusques théories de Jean Grave, le premier des primaires. Les jeunes institutrices nouvellement brevetées, entre deux cours, lisaient Bakounine. Une revue qui eut son heure de célébrité, *l'Ermitage*, ayant institué un referendum sur cette question : *Quelle est la meilleure condition du Bien social, une organisation spontanée et libre, ou bien une organisation disciplinée et méthodique?* reçut quatre-vingt-dix-neuf réponses, toutes émanées des princes de la génération montante, dont cinquante-deux étaient favorables à la liberté contre vingt-trois qui réclamaient la contrainte.

Toutes ces manifestations signifiaient la recherche d'un état d'exaltation et de lyrisme intellectuel où l'on éprouverait mieux la grâce de vivre. L'analyste de cet état l'avait déjà défini dans *le Culte du moi*. Il n'avait pas encore trouvé que notre *moi* a pour support la société, et reprend, comme Antée ses forces en touchant la

terre, — la terre où sont nos morts. A défaut d'autre religion on pratiqua celle-là. Elle engageait avec autorité à se développer en méthode. Utopistes de tout poil, symbolistes, mages, néo-mystiques, néo-chrétiens, étaient partis, comme des *cigognes*, à la poursuite d'un idéal. Les cigognes oublièrent le but pour l'agrément du voyage. On se servit du cerveau et de la sensibilité pour en tirer de fortes émotions. De cette frénésie il est aisé de retrouver les preuves. « La vie est belle et sainte », proclamait la *Chevauchée d'Yeldis*. On applaudissait la libération de l'individu aux représentations de *Rosmersholm* ou d'*Un ennemi du peuple*. Les jeunes femmes portaient comme une coiffure le titre d'Ibséniennes et procuraient à l'égotisme le concours de la mode. Brunetière ayant, en pleine Académie, au nom de la tradition, bafoué l'assaut tumultueux de ces jeunes gens enragés de modernité, faiseurs de vers inégaux et obscurs, leur reprochant de parler norvégien ou allemand, on lui objecta la nécessité de se retremper aux sources étrangères. C'était de nouveau l'oubli de cette concentration nécessaire à un peuple vaincu, mais c'était un enragé besoin de s'épanouir par la joie, même si elle exige l'effort, et la note la plus significative était donnée par l'un de ces jeunes gens, des mieux doués.

trop tôt fauché, l'auteur des *Chants de la pluie et du soleil*. Il chantait Bismarck sur son cheval noir, quand il aurait fallu un Tyrtée à la France, parce qu'il avait besoin, pour son art, d'un vainqueur, et que sa génération en avait assez de la défaite : « Ma pensée, faisait-il dire à son héros, habite une plus haute montagne que la petite morale de la multitude : la montagne de l'avenir d'un peuple... Homme, j'ai de mes passions créé ma personnalité ; maître, j'ai des petites patries bâti la grande patrie allemande... » Il y avait là une sorte de *coriolanisme* exaspéré, le mépris de la patrie malheureuse, la fureur qu'elle ne fût pas au premier rang des nations. Dans la démocratie triomphante la jeunesse proclamait l'inégalité. On refusait de se solidariser, de s'associer ; on préférait l'ambition solitaire. Les petits *surhommes* allaient pulluler.

Dans tous les champs d'études ces mêmes courants se précipitent alors. La Faculté des lettres, plus que toute autre, subit les influences d'anarchie intellectuelle. A la Faculté de droit, il est de bon ton de s'irriter contre le droit romain, sa forte discipline, la sagesse de son accroissement progressif, en raison de la gêne et de l'autorité sociale qu'il représente. Nos lois ont déjà ouvert la porte du mariage et découvert la famille. Élar-

gissons la brèche et l'homme n'aura plus en face de lui que l'État complaisant. Enfin, l'enseignement médical vient d'être modifié par le triomphe scientifique et officiel des nouvelles doctrines. Les découvertes bactériologiques de Pasteur, en déchaînant l'enthousiasme, ont suscité d'immenses espoirs, comme une mainmise sur l'absolu, quand lui-même, avec humilité, reconnaissait ses limites. Le microbe allait donner la solution de tous les problèmes de pathologie. On abandonne pour le laboratoire la clinique, c'est-à-dire l'examen du malade, moral et physique mêlés en un tout si complexe. Et la chirurgie, grâce aux méthodes d'antisepsie et surtout d'asepsie, entre brusquement dans cette voie de progrès où elle devait d'un tel pas marcher. Chaque étudiant veut sa part de science, déclare surannées les méthodes passées, rejette une tradition qui paraît inutile, traite l'homme comme une pièce d'anatomie. Morceau d'analyse ou abstraction, destiné à la force et à la jouissance, l'individu est de nouveau séparé de ses origines, de son milieu et de l'avenir de sa race. Il est isolé. Il est libre...

De l'année 1884 où, tout neuf, il débarquait à Paris, à l'année 1894 où, chef de clinique, il allait enfin entrer en ligne, Pascal Rouvray avait assisté à cette éclosion joyeuse d'individualisme qui

chez la jeunesse, avait remplacé la tristesse et la désillusion des générations précédentes.

Le café Manette fait l'angle de la rue des Écoles et du boulevard Saint-Michel. Ses terrasses étaient encombrées. La lumière qui déclinait consentait encore à dorer l'heure de la flânerie et de l'apéritif. Autour d'une belle fille en toilette claire, et qui portait sur ses bandeaux une grosse touffe d'épis débordant un petit chapeau, — Mimi Pinson promue au rang de muse, — le groupe de la Tour d'Ivoire prenait le frais. Poètes et métaphysiciens, romanciers en préparation, critiques d'art en possession de l'infaillibilité, ratés ou futurs amants de la gloire, tenaient des propos courtois, ironiques et littéraires, tout en buvant des boissons glacées avec des pailles. C'était un des derniers cénacles, qui déjà s'effritait, personne n'acceptant plus d'être embrigadé. Aux autres tables où robes et vestons s'accordaient, on flirtait, on discutait, on riait trop fort, mais la langue française y résonnait rarement avec un accent étranger. Il n'y avait plus guère de bohèmes. La mode en était passée, et déjà une correction uniforme et commode commençait de recouvrir toutes ces convoitises en fermentation.

Pascal serra quelques mains tendues, reçut au

passage des félicitations sur son dernier concours, et comme il prenait l'escalier pour gagner le restaurant du premier étage, il fut accosté par l'amie momentanée de son camarade Épervans :

— Monsieur Rouvray ?

— Bonjour, Lucette.

Sans le mauvais goût de la toilette trop voyante, sans la poudre de riz aux joues et le carmin aux lèvres qu'entouraient de chaque côté de petites rides précoces, Lucette aurait eu ce charme puéril des toutes jeunes filles qui se donnent un genre d'effronterie pour cacher leur timidité. Son visage étroit, sa gracilité n'accusaient pas vingt ans. Elle regardait le jeune homme et se taisait.

— Eh bien ! interrogea-t-il, toujours avec Hubert ?

— Toujours.

— Nous dînons ce soir ici. En êtes-vous ?

— Non. Hubert ne veut pas de femme à table.

— Montez au dessert.

— Non.

Et précipitamment elle ajouta, moitié riant, moitié gémissant :

— Vous ne venez plus. On ne vous voit plus. Vous prenez votre grand air avec moi. C'est les femmes du monde qui vous donnent cet air-là ?

Ce n'est pas malin de plaire aux hommes quand on a de quoi vivre tous les jours.

Il voulut gentiment l'écarter, car il connaissait la suite. Mais on n'arrête pas une femme qui se déclare :

— Avec nous du moins on garde son indépendance.

— Lucette, Lucette !

— Et puis je n'y tiens pas, à votre Hubert. Si vous aviez voulu...

— Mais, petite, il est trop tard.

Désappointée, elle s'éloigna d'une démarche glissante, comme un chat qu'on n'entend pas. Et machinalement, sur l'escalier, il se retourna pour suivre cette image d'une insouciante jeunesse dont il n'avait pas encore le sentiment qu'elle ne reviendrait jamais.

Il choisit une table au bord de la fenêtre par où l'on touchait presque les branches des arbres, et en attendant ses amis il composa le menu avec l'aide du maître d'hôtel. Comme il relevait les yeux pour interroger le trottoir, il vit Chassal qui descendait de voiture et réglait le cocher d'un geste rapide et négligent. Ce spectacle lui arracha un léger sourire : le bruit courait que le jeune homme, — qui par snobisme arrivait toujours au Manette en voiture, — prenait son fiacre au

Luxembourg ou à la place Saint-Michel, convenait pour ces petites courses d'un salaire modeste, et produisait par là son effet. Quelquefois, c'était un coupé de cercle. Il avait dû rencontrer Épervans dans la salle du rez-de-chaussée, car ils apparurent ensemble. Félix Chassal, maigre, osseux, délicat de santé, avait de beaux traits réguliers, une barbe blonde taillée en pointe, les cheveux partagés par le milieu et la raie prolongée derrière la tête, mais les tempes déjà dégarnies. Son air souffreteux, distingué, de client soumis au régime, lui valait d'habitude la meilleure place au restaurant, l'offre de la carte et la priorité du service. Mais il était du nombre de ceux qui prennent un âge une fois pour toutes et n'en changent plus. Hubert Épervans, rond, rouge, avec un collier de poils porté autour du menton par recherche d'originalité, de petits yeux madrés de maquignon, des gestes courts de l'avant-bras, ressemblait à un jovial Américain venu à Paris pour affaires et s'y amusant énormément.

Pascal les installa et leur donna connaissance du menu. Hubert, tout en consultant la liste des vins, opinait avec satisfaction et conseilla tels crus qui furent adoptés, tandis que Félix essuyait méticuleusement ses verres avec sa serviette, passait l'inspection minutieuse de son couvert et

se faisait changer l'un ou l'autre de ses instruments : après cette série d'opérations, il consentit à se rasséréner.

A la table voisine, un vieux poète déchu, ancien parnassien échoué au Quartier, vint s'asseoir et bénéficia immédiatement du respect tempéré de blague qui accueillait alors toute réputation littéraire. Le gérant qui passait ordonna au garçon :

— Tous les hors-d'œuvre pour le maître !

Et le pauvre maître, comme un dieu dans un nuage, fut enveloppé d'olives, d'anchois, de sardines et de saucisson. De mœurs simples, il réclama une salade de pommes de terre.

Plus loin, des étudiants en droit développaient avec effervescence l'extension des droits de la femme mariée, notamment sur les produits de son industrie personnelle.

On ne choisit pas ses meilleurs amis. Ils viennent, comme l'amour et bien souvent la mort, du hasard ou plutôt de causes obscures et lointaines. Une communauté d'origine avait lié, dès leur arrivée à Paris, ces trois jeunes gens qui se trouvaient réunis pour fêter le succès de l'un d'eux. L'isolement ressuscite le souvenir de la province natale : on se classe par régions autant que par écoles et par goûts professionnels. Ils

appartenaient tous trois à cette partie du Dauphiné où les contreforts des Alpes achèvent de s'allonger, comme des vagues au rivage, dans les plaines du Lyonnais.

Hubert Épervans était le fils d'un petit agent d'affaires de Bourgoin, ancien instituteur transformé en administrateur de biens fonciers. Toujours à l'affût des ventes, des locations, des marchés, celui-ci possédait un sens merveilleux du public rural et de l'occasion. De son passage à l'enseignement il avait gardé le culte du diplôme, de sorte qu'il avait poussé son garçon vers les études les plus coûteuses et se voyait obligé de pressurer sa clientèle pour que le Parisien ne manquât de rien. La nouveauté de la race se reconnaissait chez Hubert à une faculté de travail incroyable unie à un art de tirer parti et profit de tout, à un besoin de prendre, de s'emparer, de ne rien laisser dans les plats, et aussi à une certaine vulgarité de gestes que soulignaient volontiers la hardiesse et le cynisme des propos. Il n'était pas retenu par cette délicatesse d'éducation qui implique plusieurs générations déjà affinées et déjà satisfaites. Pourtant il inspirait une sympathie à part. Industrieux, abondant, exubérant, toujours bâtissant des projets, taillé pour continuer en grand les combinaisons paternelles, il plaisait par

ce génie d'organisation, cette faculté de construire à quoi il ajoutait un optimisme contagieux et une bonne camaraderie.

La famille plus ancienne de Félix Chassal était issue de la Tour du Pin, mais n'y tenait plus que par des liens relâchés. Son grand-père avait fondé une maison de banque à Lyon, et son père avait fait carrière dans la diplomatie. Lui-même, traîné enfant dans les capitales étrangères, orphelin prématurément et confié à des grands-parents égoïstes, avait laissé s'affaiblir, à la suite de ces circonstances, des sentiments de famille et de patrie vers lesquels, par tempérament, il était déjà peu porté, mais qu'un but utilitaire pouvait ranimer. Il parlait plusieurs langues, montrait cette aisance qui vient à voyager, jouissait de sa fortune qu'il gérait avec soin et que personne ne connaissait exactement, car il était combiné, adroit et volontiers secret.

Quant à Pascal, il descendait de riches tisserands de Voiron qui avaient composé à la longue une lignée quasi aristocratique. Son père, le premier, avait quitté l'industrie pour les professions libérales. Du même âge, à un an près, les trois amis avaient une ambition parallèle qui ne les rendait pas concurrents. Fleur de cette génération renouvelée qui était ardente sans générosité, rebelle aux

obligations personnelles, mais prête à la lutte pourvu qu'elle fût en ordre dispersé, et avide de vivre, violemment au besoin, pour soi-même, ils entendaient réussir à Paris dont ils goûtaient l'activité rapide, la publicité dans les réputations, surtout la qualité de luxe et d'esprit et l'indépendance. Cependant ils avaient choisi le chemin français le plus long, celui des Écoles et des Facultés. A vingt-six ou vingt-sept ans ils allaient réellement débuter. Pascal, le plus jeune chef de clinique des hôpitaux et qui rêvait une chaire à la Faculté de médecine, se spécialisait, après des études générales exceptionnellement brillantes, dans l'examen des maladies nerveuses que les traités de Charcot et de Duchenne de Boulogne avaient sorties de l'ombre. Dans sa thèse de doctorat il les isolait, comme la plupart de ses professeurs, de la pathologie générale, ce qui avait soulevé les protestations de son père, l'un des premiers praticiens de Lyon, lequel n'admettait pas de cloisons étanches entre les maladies, pas plus qu'entre le physique et le moral du malade en matière de névroses. On le considérait dans son monde, pour sa claire méthode de simplification et d'analyse, comme l'un des futurs maîtres de la science médicale, et il ne l'ignorait pas.

La carrière de ses deux camarades n'était

guère moins rectiligne. Félix, l'année précédente, avait terminé son doctorat en droit et publié sa thèse sur les *Professions accessibles aux femmes*, en un volume de format élégant que la presse avait bien accueilli et qui lui avait même valu l'offre d'une collaboration à un nouveau journal de modes. L'ère du féminisme commençait et il l'avait flairée. Inscrit au barreau, il avait été recommandé à maître Hervé-Renard, ancien ministre, membre du Sénat, réserve de la politique, qui l'avait pris pour secrétaire. Le jeune homme pensait bien se servir de ce poste en vue. Sous un air indolent et presque dédaigneux, il dissimulait d'effrénées convoitises, comme il abritait ses menées pratiques sous des théories sociales auxquelles il croyait avec cette facilité qu'on a dans la jeunesse pour recouvrir d'idées ses désirs. Il s'était bientôt rendu compte de la supériorité qu'assure la valeur technique dans une démocratie volontiers ignorante, et de l'économie politique, de la législation, des finances il se faisait un arsenal. Ayant, au surplus, constaté l'avantage des opinions les plus avancées, il les avait adoptées sans peine, puisqu'il voulait parvenir. Un goût pour les solutions habiles, positives, et pour la distinction des manières le rapprochait de son patron, orateur impassible, insolent et sûr.

Et il guettait, en s'armant, l'occasion favorable, le barreau n'étant pour lui qu'une profession provisoire, utile à sa formation.

Du jour où il posa le pied à Paris, Hubert, reniflant de son grand nez le vent de la capitale, s'était juré de ne la plus quitter. Reçu à la limite d'âge à l'École polytechnique, il avait démissionné à la sortie, pour ne pas devenir officier d'artillerie, et il était entré en qualité d'élève libre à l'École des mines où il achevait sa troisième année. Ce qui se passe sous la terre ne l'intéressait aucunement, mais il savait que ce genre de travaux se prépare à ciel ouvert, et se décide par actes de sociétés. Déjà, en donnant des répétitions — pour satisfaire à ses incessants besoins d'argent, car il aimait les cabarets, la bonne chère et les filles — il augmentait les mensualités que lui envoyait régulièrement son père en se saignant aux quatre veines, et il se créait des relations. Les relations, il en comprenait le mystérieux maniement. Et il avait trouvé le moyen d'éblouir, par sa faconde, son art d'insuffler la vie aux projets qu'il exposait, la façon dont il jonglait avec les chiffres, un de ces lanceurs d'affaires qui abondent dans Paris. Celui-ci lui proposait une association. Épervans serait chargé des plans et des rapports. Il porterait, comme des

décorations, tous ses titres scolaires. Lui aussi réussirait dans sa partie.

— Prends garde, l'avertissait Pascal que sa verve amusait, mais qui lui reprochait son but exclusivement utilitaire et qui éprouvait une défiance instinctive pour les gens de finance ; prends garde ! tu vas jouer un jeu dangereux.

— J'aime le danger.

Il arrive que l'habitude, que l'intérêt entrent aussi pour une part dans l'amitié. Les trois jeunes gens s'étaient bientôt reconnus différents : ils se plaisaient néanmoins dans leur compagnie réciproque à cause de ces différences mêmes qui provoquaient leurs réflexions et un élargissement de vues. Rien n'est plus fâcheux, à cet âge, que la fréquentation unique de camarades du même cours. Là est l'infériorité des grandes Écoles dont les portes sont closes et qui concentrent sur la seule matière scientifique toute l'attention, tout le mouvement du cerveau ; une irréparable façon d'observer se prendra, qui consistera à regarder ses contemporains un peu au-dessus des yeux, mauvaise méthode pour explorer des visages.

A la base de leur commerce ils avaient institué une absolue franchise. Mais Chassal était trop fermé pour adhérer sans réserve à ce programme. Ce qui les unissait encore le plus sûrement, c'était

la même volonté de développement individuel. Là ils étaient d'accord : on ne va pas à la conquête si l'on se disperse, et le bon moyen de se contracter pour atteindre le maximum d'énergie, c'est de prendre pour but de vivre un *moi* de plus en plus agrandi, de plus en plus dominateur et exigeant.

Comme on leur servait le potage, Pascal, se rappelant la conversation de l'escalier, demanda à Hubert :

— Veux-tu que j'invite Lucette ? Elle est en bas.

— Non, par exemple, les femmes ne savent pas ce qu'elles mangent.

Les liaisons d'Hubert Épervans, rapidement bâclées, selon l'impétuosité d'un tempérament qui n'écoutait aucun conseil de prudence, ne duraient guère. Félix, plus circonspect, plus ménager de sa personne, se laissait attribuer des bonnes fortunes dans le monde qu'il fréquentait assidûment, devinant le pouvoir des femmes sur un personnel politique moins blasé et plus vaniteux que celui des anciens régimes. La plus importante aventure de Pascal avait eu pour héroïne une petite danseuse de Bullier aux bras plus frais que le cœur : un engagement convenable dans quelque Alhambra de province l'avait éloignée quand le jeune homme en était déjà

rassasié. Tous trois échangeaient d'ailleurs peu de confidences, et n'attachaient de prix au plaisir qu'en raison inverse du sentiment qui l'accompagnait. Ils s'entendaient pour prétendre à être des hommes libres. Toutes chaînes leur pesaient, et la volupté, surtout, n'en doit pas supporter.

Cependant, Pascal ne venait-il pas de s'en forger, et pour un temps indéfini ? C'étaient, il est vrai, des chaînes d'or. Seraient-elles moins lourdes à la longue ? Il n'admettait pas une pareille assimilation. Le mariage, tel qu'il le comprenait, *son* mariage, était une association volontaire qui doublerait ses forces au lieu de les asservir. Et puis c'était, pour lui, l'amour, et comment ne pas confondre son exaltation avec la plus magnifique des libertés ?

Tout à l'heure il informerait ses amis. Comment ceux-ci ne s'étaient-ils aperçus de rien ? il lui semblait que tout le monde voyait son bonheur, et même il en était gêné. Deux ou trois fois il fut prêt à se livrer, et une sorte de pudeur le retint, et aussi d'égoïsme : n'était-ce pas diminuer sa joie que de la donner en pâture ? Comme le service avançait, il se décida :

— J'ai une nouvelle à vous apprendre, commença-t-il.

— Toi, tu es amoureux, s'écria Hubert assez

perspicace en se versant un pomard qui avait trop de bouquet pour être authentique.

On lui facilitait l'aveu : il convint simplement de ses fiançailles. Elles surprirent ses deux commensaux et, dérangeant leurs habitudes et leurs goûts, ne leur procurèrent aucun agrément.

— Mes compliments, murmura Félix du bout des lèvres.

Hubert, prompt à se ressaisir et plus franc, manifesta sans tarder sa pittoresque mauvaise humeur.

— Et c'est un mariage d'inclination, comme on dit ?

— Sans doute.

— Tant pis, tant pis ! Il faut une audace incroyable pour épouser la femme que l'on aime.

Et repoussant Félix qui tentait de l'arrêter, il continua :

— Oui, je suis navré. Il ne faut pas se marier en premier lieu, quand on a de la valeur. Le mariage est toujours une diminution, *capitis diminutio*, comme vous dites dans votre jargon de droit. Et si l'on commet cette faute, il importe de se mal marier.

— Quelle idée ! protestèrent les deux autres, rassurés de le voir lancé dans un paradoxe.

— Parfaitement. Un bon mariage vous enlize

dans la médiocrité définitive. C'est la fin d'un homme. Bon époux et bon père, il est le prisonnier qui ne se libère jamais, puisqu'il se plaît dans sa prison. Mais, parlez-moi d'un mauvais mariage. C'est le salut des maladroits qui se sont laissés prendre. Il vous oblige à vous défendre, à vous connaître, à vous isoler et, mieux encore, à exercer votre cruauté par la rupture, la séparation, le divorce. Être cruel, c'est aller au fond de soi-même. Les grands hommes ont tous été mal mariés, et féroces.

Et il cita ces deux méchants vers, retenus au hasard d'un poète halluciné que Paris fêta un jour et oublia, et qui s'enfuit dans les brandes de son Berri où il mourut fou :

> Fuis la femme, crains la vipère. . .
> Ces deux serpents-là font la paire. . .

— *Fuis la femme !...* répéta Félix en badinant.

Hubert accepta l'allusion :

— Cela signifie : la prendre pour ce qu'elle est, l'esclave de notre bon plaisir. L'essentiel est de ne lui concéder aucune influence.

— Il faudrait renoncer à aimer.

— Ce serait le mieux. En tous cas renoncer à se fixer. Le changement est la base de la liberté dans les rapports des sexes.

Pascal, qui les écoutait disputer avec cette désinvolture, regrettait sa confidence. N'y avait-il vraiment qu'une table bien garnie entre ses amis et lui-même ? Il se sentait si éloigné d'eux. Sommes-nous ainsi replongés dans la solitude dès que s'agite en nous quelque pensée plus profonde ? Il fut tiré de ses réflexions par une question d'Hubert que Félix, plus réservé, se privait de formuler :

— Ce que j'en dis, tu sais, ne m'empêche pas de te féliciter, puisque c'est ton idée. Et pouvons-nous savoir *son* nom ?

Mis en demeure, le jeune homme hésita. Mais pourquoi se taire ? Il n'avait plus de secret. Il laissa donc tomber les syllabes qu'il n'aimait à prononcer que pour lui seul :

— Félix *la* connaît, Mlle Laurence Avenière.

— Ah !

Félix la connaissait en effet. Il était reçu dans la maison, et même le charme rare de la jeune fille l'avait, lui aussi, impressionné au point qu'il s'était mis en quête de renseignements. M. Avenière ne diminuerait pas volontiers son train pour doter sa fille. Celle-ci devait hériter d'une tante, sa marraine, qui s'obstinait à vivre dans la maladie et la vieillesse. Ce mariage eût-il favorisé suffisamment son propre avenir ? Victime de ses

hésitations, de ses calculs plutôt, il ne s'était pas avancé. Les fiançailles de Laurence le trouvaient pris de court. Rien n'est désagréable comme de voir exécuter par autrui les gestes ou les ouvrages auxquels nous avions songé. Néanmoins, il fit bonne contenance. Hubert, qui avait vu, un soir, Mlle Avenière à un bal officiel, mais ne lui avait pas été présenté, fut plus expansif :

— Oh ! oh ! je me souviens. Elle est d'une blancheur éblouissante.

C'était le premier éloge qu'elle inspirait infailliblement. Pascal l'entendit avec ennui, à cause de la manière injurieuse dont son ami louait les femmes, ce qui ne l'avait pas frappé jusqu'alors à un point aussi sensible. Le silence qui suivit cette exclamation pesa lourdement sur son cœur. De plus en plus il s'étonnait de l'étrange résultat de sa communication. Pour la seconde fois, l'exubérance d'Hubert les sauva tous trois de la gêne :

— Te voilà avec la corde au cou. Plus de travail désintéressé, ni dans les directions aventureuses. Fini, l'orgueil d'exister pour ton compte. Le monde, les relations, le luxe vont t'imposer leur joug. Tu ne seras qu'un médecin à la mode.

Un peu agacé, Pascal interrompit cet accès de verve :

— Tu te trompes. Nous avons les mêmes ambitions.

Mais son camarade déchaîné ne s'arrêtait plus :

— Et tu es perdu pour nous. Pour moi du moins. Les amis d'avant le mariage, les femmes les détestent. Et après, on n'en fait plus. Félix te restera. Il est correct, bien habillé, bien élevé. Et il se mariera aussi, dans l'aristocratie républicaine, pour devenir ministre. Moi seul, je resterai libre.

On avait apporté le champagne dans son seau, et l'on servait la glace. Le chasseur vint présenter un télégramme à Pascal qui rougit de plaisir comme une jeune fille, pensant que Laurence lui répondait un mot sans retard. Ses deux camarades, interprétant sa confusion, échangèrent un sourire. Il brisa le pointillé, lut d'un seul regard, se leva en pâlissant, puis se rassit et ordonna au garçon d'une voix changée :

— L'indicateur des chemins de fer, vite.

Son destin accompli, qui le suivait depuis quelques heures, se décidait à le toucher à l'épaule pour l'obliger à se retourner.

— Qu'y a-t-il donc ? interrogèrent ensemble Hubert et Félix.

Il leur tendit le papier bleu :

— C'est de ma mère.

Et ils lurent sur la dépêche les mots par quoi s'annonce la mort et que chacun de nous reçoit une ou deux fois au cours de sa vie : *Viens immédiatement, ton père très mal. — Marie.*

— Mon pauvre ami.

Lui tournait les pages, se raidissait dans le malheur, expliquait d'un ton sec qui voulait écarter la pitié :

— Le rapide de neuf heures est sûrement parti.

— Il est neuf heures et demie.

— Il doit y avoir un express vers dix heures. Avec un bon cheval je puis arriver.

— Je vais retenir un fiacre, déclara Hubert qui ne se fiait pas au chasseur et qui, dans les ennuis, éprouvait le besoin de bouger, de changer d'air.

Pascal, demeuré seul avec Félix, continuait de chercher. Sa vue s'embrouillait, ses doigts se crispaient.

— Je ne puis pas, avoua-t-il.

— Passe-moi l'indicateur, offrit Chassal.

— Non, non.

Il commanda à ses nerfs d'un grand effort et tourna la page :

— A dix heures vingt. J'ai le temps.

Son compagnon pratique s'informa :

— As-tu de l'argent sur toi ?

— Oui. Tu régleras l'addition à ma place. Je te rembourserai à mon retour... Ah ! peux-tu prévenir demain matin les Avenière de mon départ ? J'étais invité. Je télégraphierai de Lyon, mais c'est plus sûr.

— Entendu. J'irai.

Hubert reparut, suant et soufflant. Le fiacre attendait à la porte. Pascal y fut conduit par ses amis. En bas il croisa Lucette qui, avertie en deux mots par Hubert, le guettait pour le voir passer et lui exprimer une sympathie dont il ne s'offusquerait pas.

— Monsieur Rouvray, commença-t-elle... J'ai de la peine...

— Tais-toi, lui signifia son amant.

Pascal voulut monter seul en voiture, et le cheval l'emporta au grand trot. L'air presque immobile qui heurtait son visage dans la course avait une douceur consolante. Au bout du boulevard Saint-Germain, devant lui, persistaient ces lueurs des soirs d'été qui semblent continuer le jour. Où courait-il ? Vers l'espoir ou la première douleur ? Il chercha vainement dans sa poche la lettre de son père qui, peut-être, contenait de suprêmes recommandations et qu'il voulait relire tout à l'heure en wagon : elle avait dû rester sur

sa table. Puis, les habitudes professionnelles le reprenant, il essaya d'analyser à distance le mal qui, là-bas, avait frappé. La lettre parlait d'un peu de fatigue, de surmenage, de troubles de circulation. Comment interpréter de si vagues symptômes, qui pouvaient aussi bien indiquer une angine de poitrine qu'une hémorragie cérébrale ? Tant de mystère subsiste dans notre organisme que nous ne pouvons prévoir ni quelquefois savoir. Machinalement il évoquait les traits, la démarche de son père, et n'y découvrait qu'une image de force sur quoi il avait toujours compté et dont il croyait ressaisir en pensée toute la netteté précise au moment même où elle s'altérait. Pourvu que cette altération ne gagnât pas jusqu'à ce bonheur égoïste qui, tout le jour, avait inondé son cœur comme l'or du soleil un jardin fermé...

Hubert et Félix, en silence, avaient repris leur place à table. Le deuil qui menaçait Pascal les atteignait dans leur amitié la meilleure, mais son éloignement les soulageait. Nous préférons que le malheur d'autrui demeure à quelque distance, ne nous oblige pas à une trop longue pitié.

— J'avais emporté la glace, s'excusa le garçon. Dois-je la rapporter à ces messieurs ?

— Certainement, acquiesça Hubert.

Le champagne était débouché ; on remplit leurs verres. Félix, reconnaissant de cette réponse, insinua :

— Invite Lucette.

— C'est une idée.

Et le jeune homme fit appeler sa maîtresse qui stationnait dans la salle du café, attendant ses ordres. Mais à leur grand étonnement elle ne voulut ni manger ni boire.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Du chagrin.

Et elle se mit à pleurer.

— Tu ne sais pas, expliqua Hubert à son ami. Elle est amoureuse de Pascal.

— Ce n'est pas vrai, assura-t-elle.

— Je m'en doutais. Maintenant, j'en suis sûr. Eh bien, il se marie, Pascal. Mange donc cette glace, petite. Elle est excellente et c'est lui qui te l'offre. Ce qui lui arrive est bien triste, mais nous n'y pouvons rien.

Elle essaya de résister une minute. Il était impérieux, elle gourmande. A sournois coups de cuiller elle attaqua la belle tranche rose et crème qui remplissait son assiette, pendant que, cessant de l'observer, il se penchait vers Félix Chassal pour lui demander :

— A-t-elle de la fortune, Mlle Avenière ?

— Je crois que oui, répondit évasivement celui-ci. Du moins plus tard.

— Tant mieux. Tant mieux.

— Pourquoi ?

— Notre ami Pascal pourrait bien rencontrer des difficultés dans la succession de son père.

— Qu'en sais-tu ?

— Je sais ce que je sais.

Il commença par refuser d'en dire davantage. Par l'ancien instituteur de Bourgoin mêlé à toutes les affaires de la région, il avait pu apprendre la situation obérée des Rouvray, malgré la brillante clientèle du docteur à Lyon. C'était bien obscur, bien incomplet. Cependant il ne craignit pas d'affirmer la chose à Félix qui insistait.

— Pascal est-il au courant ?

— Pas du tout. Mais qu'importe ? Il se débrouillera. Quand on est le premier de sa génération, on a des devoirs envers soi-même. On ne s'en laisse pas détourner par de fausses obligations. Au besoin nous serons là pour le lui rappeler.

— Sans doute.

— Et d'ailleurs, il y a son mariage.

— Son mariage ? répéta Félix, et il vit distinctement le sourire ambigu de Laurence.

... Tandis que, déjà, on tranchait son cas, Pascal, debout dans le couloir de l'express, appuyant à la vitre son front, immobile, sans regard, pas encore de plain-pied avec la douleur, s'en allait vers la mort.

III

LES DEUX ROUTES

Au delà du massif de la Grande-Chartreuse, le Dauphiné s'étend vers Lyon dans un geste de convoitise. Les Alpes s'abaissent, et ce n'est pas encore la plaine. A l'abri des contreforts boisés de la montagne se cache un vallon doux et sauvage ensemble. C'est une retraite sans âpreté. Le petit lac de Paladru achève d'en composer une halte de fraîcheur, par l'offre de repos qu'inspire le voisinage des eaux où se reflètent des verdures. Sur sa rive, à l'extrémité sud, le hameau de Colletière, qui dépend du village de Charavines, groupe ses quelques habitations en pisé, d'un ton d'ocre. Tout près, dans un enclos, parmi les arbres, apparaît à demi la spacieuse maison de campagne des Rouvray prise entre la montagne, les roseaux et la Fure qui sert de déversoir au lac.

Le pays de Paladru est proche de Voiron, origine des Rouvray qui, longtemps, y ont exploité des tissages de soie à la main, puis mécaniques.

Un des premiers signes de leur prospérité déjà très ancienne fut d'acquérir cette propriété, utile aux vacances. Colletière avait été leur premier berceau, et ils s'en étaient souvenus. Lorsque le docteur, installé à Lyon, dut liquider, après plusieurs siècles, l'industrie de ses pères, il ne garda rien de leurs établissements de Voiron, mais conserva la maison de campagne pour la santé de ses enfants et pour le maintien des liens avec le passé. Au cimetière de Charavines, derrière l'église, tous les siens se retrouvaient : il avait, dans une note testamentaire, réclamé cette sépulture.

A soixante ans, en pleine force intellectuelle, en pleine activité, il avait été frappé d'une hémorragie cérébrale dont il n'avait pas songé à observer sur lui-même les symptômes, trop occupé aux cas des autres et accoutumé à ne tenir aucun compte de sa propre santé qui ne lui avait jamais occasionné le moindre souci. Pour obéir à sa volonté, on avait transporté en Dauphiné sa dépouille mortelle. Après la cérémonie funèbre, Mme Rouvray avait exprimé le désir de rester quelque temps à Colletière, loin de cette vie de relations qui, pour les âmes concentrées et profondes, est si dure à reprendre après de tels ébranlements. Ne seraient-ils pas mieux là, plus

près du disparu, dans cette demi-solitude apaisante et d'un bon conseil pour les résolutions d'avenir ? Pascal y avait consenti avec un arrière-projet plus conforme à l'état de son cœur. Ainsi vivait-il étroitement rapproché de sa mère qu'il avait toujours vue réservée et presque timide avec lui, de sa sœur Claire et de son frère Gérard dont l'intimité presque défiante le tenait un peu à l'écart.

Il recevait chaque jour de sa fiancée une lettre réconfortante et bien écrite. Mais elle n'était pas venue, comme il s'y attendait, assister aux obsèques, et cette absence lui avait causé une grande déception. Loin de s'en excuser, elle l'appelait à Paris, lui reprochait presque son éloignement comme un abandon. « Je vous attends, » lui répétait-elle. Pouvait-il si tôt partir ? Pourquoi ne demandait-il pas à sa mère d'inviter les Avenière à la campagne ? Sans doute, c'était lui imposer bien vite une image de bonheur, mais ne fallait-il pas que sa nouvelle enfant lui fût présentée ? Il hésitait pourtant. Un rôle qu'il n'avait jamais envisagé lui était dévolu, le rôle d'aîné. Les circonstances voulaient qu'il le fût de presque douze ans : une longue maladie de sa mère avait creusé cet intervalle entre sa naissance et celle de sa sœur. Orienté par ses études, ses succès et son ambition, il n'avait envisagé que sa vie personnelle. Si, pen-

dant les vacances qui le ramenaient en famille, il montrait à ses deux cadets une affection un peu protectrice et condescendante, ceux-ci, élargissant encore la distance qui les séparait, lui demeuraient fermés, ne tenaient point du tout à ce que le docteur, comme ils le désignaient ironiquement, daignât se mêler à leurs jeux.

L'avenir exigeait certaines décisions prochaines. Lui-même devait organiser son installation à Paris. La date de son mariage n'était pas fixée. Et Laurence, si on ne la priait pas à Colletière, partirait pour la Normandie où elle passait chaque été au bord de la mer. Enfin, il ne savait rien d'une situation que la mort de son père pouvait modifier dans une certaine mesure. Bien qu'il fût habitué à rencontrer dans la maison de ses parents, non le luxe que sa mère proscrivait avec soin, du moins cette large aisance qui indique les fortunes établies, il ignorait si la plus grande part n'en était pas due au travail du défunt dont il connaissait la considérable clientèle, et s'il ne conviendrait pas de restreindre un mode d'existence qui cessait d'être indispensable. Certes, la sécurité de la famille ne faisait pas question dans sa pensée. Mais le bel appartement du quai Tilsitt, au bord de la lente et incertaine Saône, avec son entrée monumentale, ses plafonds surélevés, ses

portes-fenêtres et ses balcons donnant sur la colline de Fourvière et sur la vie du fleuve où glissaient les bateaux-mouches, les remorqueurs, les chalands, et que recouvraient, parfois, les battements d'ailes des mouettes, était évidemment un loyer coûteux qu'on n'abandonnerait pas sans déplaisir après tant de jours paisibles qui s'y étaient écoulés. De même, sa mère congédierait sûrement, il le devinait, le valet de chambre et le cocher, nécessaires à un médecin qui gagne, par année, plus de soixante mille francs : c'était le chiffre qu'il avait entendu prononcer, étonné parfois d'une activité aussi continue et qui ne s'était pas assez ménagée. Enfin, pour l'éducation de Claire et de Gérard qui n'était pas encore terminée, il importait aussi d'être fixé.

Sur toutes ces questions il résolut de s'ouvrir à sa mère. Un soir, après le départ de son frère et de sa sœur qui montaient de bonne heure dans leurs chambres, il profita d'un tête-à-tête pour l'interroger. Avant le dîner elle avait accompli son pèlerinage quotidien, et au retour elle lui avait dit ces paroles un peu mystérieuses :

— Tu ne connais pas encore ton père. Tu le connaîtras...

Il lui expliqua la nécessité de voir clair. Immédiatement elle se rendit :

— Oui, il le faut. Tous ces jours je n'osais pas, la première, t'y inviter. J'attendais que l'initiative vînt de toi.

Et il posa la première question :

— Père a-t-il laissé un testament ?

— Non, mais des notes. Pour nous c'est la même chose. Elles ne datent pas de longtemps. Je sais ce qu'elles contiennent, mais toi, tu l'ignores. Je vais te les chercher. Tu les liras, et après, nous causerons. Je préfère que tu apprennes par lui la vérité. Tu la comprendras mieux.

Ces mots énigmatiques, un peu de fébrilité dans les gestes et la voix de sa mère, d'ordinaire si calme, commencèrent de l'inquiéter. Elle reparut avec une enveloppe qu'elle lui remit :

— Lis, réfléchis, seul. Je reviendrai tout à l'heure. Je ne m'éloigne pas.

De quelle vérité pouvait-il s'agir ? Le manuscrit, d'une écriture redressée qui lui était familière, se composait de peu de feuillets. Il contenait de quoi bouleverser le jeune homme. C'était le résumé, très simple, d'un drame qui se rencontre assez fréquemment dans les familles un peu anciennes, mais il y a diverses façons de le dénouer. La prospérité, à la longue, engendre presque fatalement des erreurs, des abus ou de la négligence. Une génération suffit à briser l'effort de

toute la série qui a édifié le patrimoine, créé et fortifié l'importance du nom. Ainsi les Rouvray avaient accru, deux ou trois siècles durant, leur industrie de tissage de la soie, jusqu'au dernier tisserand qui devait être le père du docteur, le grand-père de Pascal. Celui-là était un homme aimable, léger, *glorieux,* comme disent les paysans. Rien ne dérangeait son insouciance. Il plaisantait en toute occasion, recevait qui venait, cultivait tous les plaisirs coûteux. On dînait beaucoup et fort bien, dans sa maison de Voiron dont les vieux Rouvray eussent difficilement admis le luxe exagéré ; on pêchait au lac de Paladru, on chassait la plume et le poil dans les bois voisins de Colletière qui noyaient alors d'une vague de feuillage les restes de la Chartreuse de la Sylve-Bénite dont il avait pris la location et la dépense afin d'être au cœur même de la forêt. Quand sa femme protestait, il répondait par des facéties. Débordée, elle cessa toute opposition, voulut sa part en toilettes. Par toutes les fissures, la fortune, amassée avec tant de soins répartis sur tant d'années, coulait comme une eau rapide. Une crise sur les soies augmenta les difficultés. Puis, les méthodes industrielles s'étaient modifiées brusquement : plus de traités à la bonne franquette, comme autrefois, de marchés de confiance, de concur-

rence loyale, mais une lutte à outrance, les exigences de la rapidité, le rejet de tout ce qui n'était pas convenu par contrat et exécuté dans les délais.

Le manuscrit accentuait les causes générales, atténuait les personnelles que Pascal entrevoyait mieux dans ses lointains souvenirs. Une industrie mal dirigée se précipite à la ruine. Et la ruine, dans l'industrie, prend vite des proportions de catastrophe. A la mort de son père, il y avait vingt ans, le docteur Rouvray se trouva en face d'un désastre. Il fit établir un projet de liquidation par son notaire : le passif dépassait de beaucoup l'actif. Accepterait-il ou refuserait-il la succession ? La refuser, c'était compromettre les intérêts des familles de Voiron qui, toutes connues de lui, de tout temps avaient placé leur confiance dans les Rouvray. Mais lui était-il possible d'accepter ? Sa femme n'avait hérité qu'une petite fortune, — cent cinquante ou deux cent mille francs — à quoi il n'entendait pas toucher malgré les prières de celle-ci. Il prendrait des arrangements, il garantirait cette fortune pour en pouvoir disposer par le moyen d'une assurance sur la vie et de la propriété de Colletière qu'il désirait de garder, bien qu'elle ne rapportât que deux ou trois mille francs assez incertains, et pour le surplus des dettes, il les paierait sur ses gains,

par annuités. Ainsi avait été fait. La note contenait les divers règlements de cette situation embarrassée. Au dernier, sur un passif d'un demi-million, quatre cent mille francs avaient été remboursés en vingt années.

Quand il eut achevé cette lecture, un cri de stupeur monta aux lèvres de Pascal, qui exprimait plutôt la colère que l'admiration de l'héroïsme paternel. Sa mère, où était sa mère ? Il voulait la voir sans retard, pour introduire plus de lumière encore dans ce passé qu'il ne comprenait pas. Il ouvrit la porte qui donnait sur une serre vitrée, vide de plantes pendant la belle saison, où elle se tenait volontiers, et jeta comme un appel de détresse :

— Maman.

Elle était là, en effet, agenouillée. Elle priait. Elle se leva et rejoignit son fils dont elle pressentait l'angoisse. La première parole de Pascal fut une réclamation :

— Pourquoi père ne m'a-t-il rien révélé ?

Elle avait dû souvent se poser cette question à elle-même. Peut-être l'avait-elle posée au mort. Elle savait la réponse :

— Il ne voulait pas troubler tes études par une arrière-pensée de gêne et de hâte.

— Je ne me doutais de rien.

— C'était son désir, afin de te laisser prendre, — je me souviens de ses expressions, — ton maximum de puissance. Moi, je crois qu'il s'épuisait à vous composer à tous trois une jeunesse heureuse. Il m'assurait qu'il y a temps pour tout.

— Il vous l'assurait : à quel propos ?

— Quand je le suppliais de t'avertir. Quelquefois j'avais peur de ton indépendance, de toutes ces idées que tu te faisais en dehors de nous.

— Et que vous disait-il ?

— Que tout cela, c'était la force de la jeunesse qui se manifestait, mais qu'elle se disciplinerait, et que tu te montrerais, au jour nécessaire, tel que lui et moi le pouvions souhaiter. Il avait confiance en toi, confiance dans sa santé et son courage, dans l'avenir, dans la Providence. Et nous l'avons perdu si vite.

Pascal ne l'écoutait plus. Une comparaison s'imposait à son esprit avec une netteté invincible : pendant qu'il jouissait pleinement de sa libre, de sa claire jeunesse, et qu'il acquérait sans entraves son « maximum de puissance », son père, qui lui en fournissait les moyens s'épuisait dans une lutte obscure qu'il aurait pu éviter avec un sens moins étroit de l'honneur, celui de la nouvelle école. Il résuma, d'un mot exact, l'émotion qui l'envahissait :

— C'est injuste.

— Je le lui répétais, reprit sa mère. Il aurait dû t'initier à nos préoccupations, t'associer à son entreprise. Tu aurais pu écourter ton internat, prendre ton doctorat plus tôt, entrer en carrière.

Mais il protesta contre cette diminution de ses études :

— J'aurais perdu des années fécondes. Je ne serais pas ce que je suis.

— Tu nous aurais aidés.

Ainsi leur langage trahissait naturellement leurs conceptions différentes de la vie. Elle ajouta :

— Il comptait sur quelques années encore pour achever de se libérer. Déjà il entrevoyait la fin. Mais nous ne terminons pas nos œuvres sur la terre. Heureusement il y a l'autre vie.

Pascal qui n'y croyait pas respecta cette affirmation. Mme Rouvray continua :

— Il ne se sera jamais reposé. J'attendais avec tant d'impatience le jour où il déposerait son fardeau, où les deux petits seraient élevés. De quelle paix, de quelle douceur je comptais entourer sa vieillesse ! Je tenais si peu à cette existence trop large que nous menions et que notre rang commandait malgré nous. Il aimait la campagne et n'y passait que peu de jours Il répandait le

bonheur et gardait pour lui toutes les peines. Nous n'avons pas pu nous acquitter envers lui.

Un moment leurs pensées suivirent la même direction. Il sortit du silence qui avait suivi ces paroles en posant des questions précises :

— Son assurance sur la vie, à combien s'élève-t-elle ?

— A cent mille francs. Cette année même elle allait échoir. Elle est en mon nom. Je la toucherai quand tu voudras.

— Alors, que nous reste-t-il ?

— Ma fortune exactement. Il a voulu la laisser intacte, malgré mes objurgations, pour le cas où il viendrait à manquer.

— Il avait raison : les dettes provenaient de son père.

— Entre un mari et une femme il n'y a rien de séparé. Tout ce que j'ai pu obtenir fut qu'il la remplaçât par le contrat d'assurance et par cette propriété qui vaut bien cent mille francs, elle aussi.

— Que rapporte-t-elle ?

— Les fermages sont de trois mille, plus les redevances en nature. Mais le bon Ferrat est souvent en retard.

— Et combien reste-t-il à payer ?

— Tu as dû le voir sur le dernier règlement.

Je voulais précisément t'en parler. L'assurance suffirait. Nous la donnerons, n'est-ce pas ?

— Ce serait contraire à la volonté de mon père.

— Il n'y a pas d'autre moyen.

Pascal réfléchit avant de répondre. Sa mère offrait sans hésitation la part liquide de sa fortune personnelle pour achever de solder les obligations des Rouvray. Était-ce admissible ?

— Il ne vous resterait rien, dit-il, rien que cette terre.

— Si j'étais seule, je m'y fixerais volontiers. Ici j'ai été heureuse. Nous y avons même passé les seuls jours qui fussent entièrement à nous. Le cimetière et l'église se touchent, et je les ai là tout près. Pour le reste, il me faut peu de chose.

Il hésita avant d'épuiser sa pensée, mais l'heure n'était plus aux incertitudes.

— On pourrait, expliqua-t-il avec précaution, mettre Colletière en vente. Par pièces détachées, il paraît que les terres s'acquièrent assez cher.

Elle montra un visage un peu plus douloureux, un peu plus alarmé :

— Ne garderez-vous pas Colletière ? C'est le berceau de la famille.

Elle défendait l'héritage apparent des Rouvray, celui qui représentait la solidarité des générations, comme une bonne gardienne du foyer. Elle aussi,

comme il lui en avait montré l'exemple, elle alla jusqu'au bout de son espoir :

— Pour toi, notre œuvre était finie, mais Claire et Gérard me préoccupent. Ton père, dans ses moments d'inquiétude, assez rares, comptait que tu les aiderais au besoin.

— Il vous l'a dit ?

— Oui, quand je te sentais loin de nous, pour me tranquilliser.

Et presque suppliante, toute rapprochée de lui, comme pour lui transmettre dans son intégrité le culte de cette mémoire, elle continua :

— Comprends maintenant toute la vie de ton père. Il a arrêté la chute de sa famille. Il a empêché qu'un nom aussi ancien, aussi honorable, fût altéré ou diminué. Et personne ne peut mesurer l'énergie et la charité qu'il a répandues dans sa profession, avec tout son savoir. Personne, excepté moi. J'ai été malade pendant dix ans. Dix ans il m'a réconfortée jour après jour. Surmonter chez soi la tristesse quotidienne, distribuer sans relâche, autour de soi, la force de vivre, rien au monde, vois-tu, Pascal, n'exige plus de courage, plus d'oubli de soi.

Elle qui ne cherchait qu'à s'effacer, en parlant s'était exaltée. Une flamme de tendresse et de fidélité d'outre-tombe rayonnait sur son visage

émacié. L'oubli de soi, Pascal ne pouvait entendre l'éloge de cette soi-disant vertu sans révolte.

— Et comme il était fier de toi ! ajouta-t-elle.

Il se rappela la dernière lettre qu'il avait reçue de lui et qui l'avait froissé deux fois, et il objecta :

— Ma thèse ne lui avait pas été agréable.

— Si ; mais il estimait, je ne sais pas, moi, que dans les maladies nerveuses tu ne tenais pas assez compte de la différence des malades, ni des causes morales.

— Ce n'est pas l'objet d'une thèse.

— Je ne sais pas. Il avait plus vécu que toi, il voyait plus loin.

A quoi bon discuter un point dont il se croyait sûr, mais dont il ne pouvait parler en ce moment sans blesser les sentiments de sa mère, sans se blesser lui-même dans son respect filial, encore trop douloureux et susceptible ? Restait l'autre observation de la lettre.

— Et mon mariage ? comment en avait-il accueilli la nouvelle ?

Mme Rouvray se tut. Ce rappel des fiançailles renouvelait en elle un autre chagrin. Toute mêlée à l'âpre lutte qu'exigeait la situation de famille, elle avait souffert de la détermination inattendue de Pascal au sujet de laquelle il n'avait même pas consulté ses parents, et qu'il leur signifiait comme

l'événement le plus naturel du monde, après leurs persistants efforts pour lui élargir la vie. Il ne songeait qu'à lui-même et ne regardait pas en arrière vers son père vieillissant, vers ses cadets dont la route ne serait peut-être pas aussi aplanie. Pour la première fois le docteur s'était senti ébranlé dans sa confiance paternelle.

Tout cela, elle n'osa pas le prononcer à haute voix. Pascal s'affecterait davantage sans doute, s'il apprenait qu'il avait attristé son père quand déjà la mort entrait dans la maison. Mais, comme elle s'obstinait dans le silence, il insista. Dans son égoïsme inconscient il escomptait au contraire la dernière joie qu'avait dû répandre chez lui l'annonce de son mariage. Elle finit par lui donner cette réponse évasive :

— Nous ne connaissions pas encore ta fiancée. Nous désirions ton bonheur.

Il s'empressa d'en tirer parti :

— Voulez-vous que je lui demande de venir ici quelques jours, avec M. et Mme Avenière ? Ainsi vous la connaîtrez mieux. Vous l'aimerez.

Le front de Mme Rouvray s'obscurcit. Devait-elle déjà recevoir ces étrangers, cette jeune fille inconnue ? Fallait-il, si tôt, se soustraire au souvenir qui l'absorbait, où elle se complaisait comme dans un suprême rapprochement ? Son fils l'exigeait

d'elle. Il pouvait, il devait, lui, se reprendre à vivre. Elle ne refuserait point. Mais une autre obligation qu'il ignorait pesait encore sur elle.

— C'est cela, approuva-t-elle sans lui dévoiler le chagrin qui l'accablait. Tu les prieras pour moi. Tante Sophie attendra. Elle pensait venir de Grenoble à la fin de la semaine.

C'était une sœur plus âgée qu'elle et qui, de fondation, passait les mois d'été à Colletière.

— Oh ! répliqua-t-il de mauvaise humeur, elle peut attendre. Elle reste assez longtemps chaque année.

— Elle vient chaque année parce qu'elle en a besoin. Son fils Édouard l'a ruinée. Ne le sais-tu pas ?

— Ah ! murmura-t-il simplement.

Il n'avait jamais réfléchi à cet état de choses. Voici qu'il prenait connaissance, tardivement, de toute une existence surchargée dont il n'avait pas soupçonné les charges et que la mort lui révélait. N'avait-il pas, l'avant-veille, trouvé dans le courrier deux lettres de parents pauvres, une cousine malade, un arrière-cousin misérable, qui sollicitaient, qui revendiquaient même, comme un droit acquis, le secours qu'ils recevaient du défunt ? Le deuil ne les arrêtait pas : la vie a d'autres nécessités que la mort. N'avait-il pas été appelé, sans qu'il pût se dérober, à donner ses soins gratuits,

et aussi des remèdes, à un ouvrier de Charavines, employé dans une papeterie, qu'une machine avait endommagé ? Les paysans du voisinage le venaient consulter, comme au temps du père on accourait. Il avait la vision d'un arbre puissant qui, de la protection de ses branches, recouvrait toute une terre. Les vaincus, les malheureux cherchaient son ombre, se mettaient à l'abri, comme une clientèle se range sous le patronat. L'arbre miné était tombé. Un rameau prendrait-il sa place ? Toute cette clientèle qui en sentait le besoin l'espérait, le réclamait impérieusement. Alors, parce qu'il était le fils d'un tel homme, Pascal se devait à ces gens-là pour qui il n'éprouvait que la plus profonde indifférence ? Le pays avait longtemps vécu des Rouvray. Mais ses aïeux pouvaient distribuer leur fortune : elle existait. Son père, lui, on l'avait exploité, et par faiblesse ou faux point d'honneur il avait subi cette mise en coupe réglée. Non, non, il ne continuerait pas une tradition aussi absurde. Une race que le succès dans les entreprises plaçait au premier rang social, il ferait beau voir qu'elle gardât ses obligations quand les ressources lui manquaient ! Chacun sa vie. Il avait plu au mort de s'imposer des sacrifices exorbitants : lui, du moins, n'accepterait aucune charge inutile. Son propre but lui

commandait de rejeter ces embarras. Il ne s'affaiblirait pas en se dispersant. Il serait lui-même, non un reflet du passé. Il se l'était juré, et ce serment, il le tiendrait coûte que coûte.

Ainsi s'exaltait-il dans une résolution de défense personnelle quand sa mère le croyait frémissant de piété filiale. Il en fut tiré par cette interrogation toute simple :

— Que vas-tu faire ?

Il répondit avec amertume :

— Mais j'irai à Paris, pour laisser la place à tante Sophie.

Comme ils étaient loin de se comprendre !

— Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire, reprit sa mère avec tristesse. J'aimerais au contraire connaître ta fiancée.

— Il vaut mieux que j'aille à Paris. J'ai des affaires à y régler.

— Pour le quitter ?

Surpris, il regarda la pauvre femme :

— Pour le quitter ? que voulez-vous dire, maman ? Pour m'y installer. Je suis nommé chef de clinique. Il faut que je choisisse un appartement avec Laurence, un mobilier.

— Ah ! fit-elle.

Et prenant son courage à deux mains, elle, si réservée, si timide d'habitude, se décida à livrer

enfin l'idée qui l'obsédait et qu'elle n'osait avouer depuis le commencement de leur conversation :

— J'avais espéré que peut-être tu te fixerais à Lyon après ton mariage. Sans doute aurais-tu retrouvé en peu de temps la meilleure part de la clientèle de ton père. On l'estimait beaucoup et l'on est très fidèle chez nous. Tes succès à Paris t'auraient servi, et tu n'aurais pas tardé à réussir. Alors tu aurais pu achever ce règlement que nous avons poursuivi tant d'années. Si tu reviens, ce serait possible. Si tu ne reviens pas...

Elle n'acheva pas la phrase. Ce projet, formulé d'une voix assourdie, qui l'avait traversé lui-même, auquel il ne s'était pas arrêté, — car son ambition de carrière en serait contrariée et, il le devinait, les goûts de Laurence en souffriraient, — il s'empressa de le rejeter avec dédain :

— J'ai ma vie à moi.

Comme ces syllabes sonnaient résolument sur ses lèvres ! Pour en atténuer le dur effet il ajouta, par commisération :

— Ne vous inquiétez pas. De loin je veillerai sur vous, sur Claire et Gérard. Je ne vous abandonnerai pas.

Mais elle entendait encore sa déclaration si tranchante :

— Oui, tu as ta vie. Ton père aussi avait la sienne.

Il voulait bien s'affirmer, non froisser la pauvre femme qui pensait s'appuyer à lui.

— Écoutez. Je réfléchirai, j'en parlerai à Laurence.

— A Laurence, répéta-t-elle d'un air de doute. Peut-être ne convient-il pas de révéler nos ennuis de famille. Ton père en gardait le secret.

— Cependant je dois avertir M. Avenière. C'est loyal.

— Explique-lui bien alors l'origine de nos dettes.

Elle pensait à sauvegarder la mémoire de son mari.

— Rassurez-vous, maman. Laurence est généreuse. Sans doute ses parents tiennent à leurs habitudes. Mais elle est appelée à une grande fortune, pas maintenant, pas en commençant, plus tard. Cela aussi, pour notre maison, aura de l'importance.

Pleine d'appréhension, Mme Rouvray n'insista pas. Un peu plus qu'avant cette conversation où elle ne rencontrait pas chez son fils aîné ce qu'elle attendait de l'exemple du père, de la nécessité de protéger les cadets, elle sentait son veuvage, le poids de la solitude où l'on entre sans préparation et après tant d'années vécues à deux, et dont on n'a pas imaginé la cruauté. Pascal, volontaire, conclut :

— Le mieux est d'en finir tout de suite avec l'incertitude. J'irai demain à Paris. Nous fixerons la date de notre mariage. Dès mon retour, nous déciderons comment assurer votre avenir.

— Attends quelques jours, dit-elle. N'avons-nous pas besoin de nous appuyer les uns aux autres ? Il semble que maintenant nous sommes si faibles.

Mais il sentait, lui, sa jeune force.

— Pourquoi attendre ?

— Tu es libre, convint-elle, libre de choisir. Que Dieu te guide dans ton choix. A demain, Pascal. Il est tard, et je veux prier encore.

Elle lui souhaita le bonsoir, l'embrassa et sortit de la pièce. Après qu'elle fut partie, il entendit mieux dans son cœur, malgré lui remué, le mot qu'elle avait prononcé en dernier lieu : *choisir*. Mais son choix n'était-il pas fait ?

Pour s'alléger en respirant mieux, il poussa la porte-fenêtre à demi fermée qui donnait sur le jardin. C'était un enclos assez peu soigné qui de sa culture d'autrefois gardait quelques plantes de prix, toutes chargées de parfums à cette saison : seringas, tubéreuses, magnolias aux lourdes fleurs blanches, pareilles à des colombes posées. Sous la lune, le paysage pâle maintenait, quoique affaibli, son caractère du jour, à cause du petit

lac qui, percé de lueurs, brillait, des lignes estompées du vallon, et des bois de la Sylve-Bénite et du Pin dont les masses confuses s'opposaient en ombre. Pas un mouvement de branches, pas un frisson d'eau ne trahissaient la vie. Une paix profonde, une paix infinie, qui n'était pas la mort et qui lui empruntait son calme et un peu de sa majesté, venait de cette campagne en sommeil, de ce vieux jardin délaissé.

Il y avait un banc devant la maison. Pascal s'y assit. Dans ce silence, il eût entendu pousser l'herbe si l'on pouvait l'entendre. Là, son père, aux vacances, aimait à goûter le soir et le commencement de la douceur nocturne. Son père ? là, peut-être, il avait dû, lui aussi, choisir, vingt ans auparavant, quand il avait mesuré le désastre de famille. C'était peut-être en face de la même tranquillité des prairies, du lac et de la forêt. Les mêmes fraîches caresses de l'air, il les avait pu sentir sur son visage.

Choisir ? De quelles influences amollissantes son père avait-il donc pris conseil en ce jour lointain ? Le but pour lui-même ne s'imposait-il pas en toute évidence ? Suivre le destin personnel qui l'appelait, qui lui souriait, se marier pour s'agrandir, selon son cœur et son ambition unis, se fixer à Paris, y réussir, parvenir, par ses études de

laboratoire et son enseignement, à la réputation, aux honneurs : cela seul importait. Les siens recueilleraient à leur tour le bénéfice de cette marche en avant. Mais ils ne devaient pas l'arrêter, ni la ralentir. Cette succession qui, par avance, pesait à ses épaules, pourquoi ne pas en décliner le fardeau ? N'avait-on pas suffisamment payé pour éteindre les anciennes dettes des Rouvray ? A quoi bon se saigner encore, se mettre en souci ? Qui lui saurait gré de cette immolation ? Oui, sa mère retirerait intégralement ce qui lui appartenait. On vendrait Colletière, cette maison qui avait besoin d'être réparée, cet enclos délabré, envahi par la mauvaise herbe, ces prés, ces champs là-bas, pour obtenir un revenu plus satisfaisant avec quoi l'avenir serait assuré, et l'éducation de Claire et de Gérard. Mais... consentirait-elle ? N'était-elle pas, elle aussi, dévorée de la soif du sacrifice ? Là était le point noir, là l'obstacle. Cependant il était l'aîné : son avis devait prévaloir.

En même temps qu'il prenait ces résolutions, des souvenirs de son enfance s'éveillaient, montaient vers lui avec l'odeur trop forte des fleurs. Elle avait été si heureuse, de ce bonheur salubre connu de ceux-là seulement qui, tout petits, ont vécu à la campagne. Le génie de ses parents l'avait entourée sans la restreindre, comme cette

ligne à peine visible de buissons contenait le jardin sans en avoir l'air et se mêlait au reste de la verdure. Que lui voulait-elle à cette heure ? Pourquoi s'élargissait-elle, s'évaporait-elle, plus subtile, dans tout le calme ingénu des eaux, des bois, de l'horizon, se fondait-elle avec la longue nuit bleue pour mieux pénétrer dans son cœur ?

Comme ces chemins, d'abord vagues sous la lune, qui, pendant qu'on les regarde, se précisent, une autre voie, peu à peu, s'offrait : revenir s'enterrer à Lyon, y retrouver la clientèle paternelle, marcher dans le sillage tracé, n'être qu'une suite, un successeur, achever la liquidation, soutenir sa mère si éprouvée, élever Gérard, marier Claire. C'était un autre sort, peu reluisant, peu tentant. Une déchéance en somme. Et Laurence l'accepterait-elle ? Elle n'était pas venue aux obsèques, elle n'avait pas saisi cette occasion d'occuper son poste de fiancée. De loin ses lettres le consolaient, le rassuraient, le fascinaient. Comment lui imposer un tel changement d'avenir, si peu conforme à ses goûts, aux promesses échangées ? Non, non, il n'y fallait pas songer davantage.

Mais cette place était mauvaise pour affermir une décision de cette nature. N'était-ce pas le berceau des vieux Rouvray ? Le conseil de la terre venait inopinément contrarier un destin si bien

organisé, combattre l'éloignement, la désertion. Là les saisons se succèdent, les hommes se suivent, et pas plus que la graine des champs l'individu n'a d'importance isolément. Seule, la race compte, comme l'assemblée des épis...

Pascal se leva brusquement du banc, comme s'il sentait le froid. Quelle fâcheuse inspiration de rester si longtemps à la fraîcheur ? Il rentra en hâte, vérifia la fermeture des portes comme pour bien se séparer de la campagne, et gagna sa chambre. Entre quatre murs, à l'abri des suggestions, des sortilèges naturels, on croit se retrouver mieux soi-même...

IV

LA MARCHE EN AVANT

— MADEMOISELLE est au jardin.

Les Avenière habitaient rue Desbordes-Valmore, dans le provincial et doux Passy, une de ces villas en retrait que protège une grille recouverte de lierre. Celle-là se distingue à son perron où grimpent des clématites, à ses fenêtres cintrées et divisées en petits carreaux. En arrière, elle jouit d'un jardin où l'on n'entend pas de bruit, où des oiseaux chantent. On peut s'y croire loin de la ville, et cependant on y sent Paris : les arbres sont chétifs, sous la verdure on devine des murailles, les maisons sont trop rapprochées et les oiseaux même, trop bien nourris, ne s'égosillent pas volontiers. C'est un simulacre de campagne, une solitude fardée.

Pascal traversa le corridor pour retrouver sa fiancée. Il était arrivé le matin du Dauphiné, meurtri encore du premier assaut qu'il avait livré

à la volonté de sa mère pour aboutir au refus de la succession paternelle, et il accourait vers son amour, vers son refuge. La jeune fille, en robe claire, assise sur un fauteuil de paille, s'entretenait avec Félix Chassal qui, debout en face d'elle, prenait congé. Elle souriait, montrait à demi ses dents luisantes, semblait heureuse de respirer par ce beau temps chaud de fin de juin qui répandait comme une vapeur moite dans l'air avant le desséchement de l'été. Pascal, qui la voyait en profil perdu, la considéra un instant avec un serrement de cœur, et sa nuque lumineuse et son teint qui lui rappelait les magnolias de Colletière. Comme nous paraissons oubliés quand on ne se doute pas de notre présence ! Chassal, absorbé dans ses adieux, ne le voyait pas. Ce fut elle qui l'aperçut la première, et sans manifester le moindre étonnement, avec cet art accompli de se plier aux circonstances, elle prit instantanément une expression de tristesse et de compassion en se levant pour marcher à lui :

— Mon ami. Mon cher ami.

Félix rougit comme s'il était en faute et crut devoir expliquer sa présence :

— Je venais justement chercher de tes nouvelles. Je pensais bien en recevoir ici.

Et avant de se retirer il ajouta :

— Quand te reverrai-je ? Accepte de déjeuner ce matin avec Hubert et avec moi.

—Et moi ? réclama Laurence.

Aussitôt, se tournant vers son fiancé, elle improvisa un arrangement.

— Vous nous reviendrez de bonne heure cet après-midi, et vous resterez à dîner. Ainsi nous vous garderons plus longtemps.

Désemparé, Pascal laissait organiser sa journée. Chassal parti, elle l'installa près d'elle, pénétra dans sa peine, sut le plaindre tendrement, le consoler avec sa tristesse même. Comment, à vingt ans, pouvait-elle montrer tant de perspicacité, tant de bonheur dans le choix des mots ? Au milieu de l'alanguissement que cette douceur lui versait, il en éprouvait une admiration étonnée. Et il regardait Laurence avec des yeux plus sensibles. La douleur nous désarme, nous livre sans défense aux charmes de la beauté, de la grâce. Les vaincus seuls attribuent à l'amour tout son prix, s'abandonnent à lui sans retour, éperdument, désespérément. Les vainqueurs aiment avec insolence, n'ont pas à redouter ces faiblesses de la chair et du cœur. Ainsi il la contemplait, comme en extase. Elle, se reconnaissant adorée, en recevait cette joie de domination, si recherchée de ceux pour qui l'orgueil est une source de vie. Elle murmura :

— Vos yeux me sont plus chers depuis qu'ils ont pleuré.

Elle y distinguait mieux le reflet de la passion qu'elle inspirait. Il lui reprocha affectueusement son absence :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue à Lyon ?

Elle ne fut pas embarrassée de le lui expliquer :

— Nous n'étions pas encore fiancés officiellement. Je ne pouvais prendre place dans votre cortège de famille. Et ne valait-il pas mieux laisser votre mère toute à son deuil, sans lui imposer si tôt une présence nouvelle ? Je vous attendais. J'ai retardé pour vous notre installation à la mer. Vous nous y accompagnerez, n'est-ce pas ?

Prononcées par elle, ces phrases représentaient la sagesse, la prudence, la délicatesse même. Son abstention devenait toute naturelle. N'est-il pas un amour, pourtant, qui fait bon marché des convenances et des considérations du monde, pour apporter le soulagement dont il dispose ? Mais Pascal n'était pas en état d'y réfléchir. Laurence, s'étant rapprochée, lui avait pris la main et l'avait portée à sa joue dans un geste opportun. Il allait la remercier de l'avoir attendu à Paris, quand M. et Mme Avenière, avertis de son arrivée, les rejoignirent au jardin.

M. Avenière était un bel homme d'une cin-

quantaine d'années, au teint frais, à la barbe bien taillée qu'il étalait complaisamment. Cette barbe, déjà blanche, amenuisait les traits sans les vieillir. Il portait physiquement l'aisance qui, dans les conseils d'administration dont il faisait partie, lui fournissait des solutions élégantes, pratiques, et persuasives dès qu'il les présentait. Il attirait la confiance, et l'on augurait bien des affaires où il entrait. Les sens aiguisés, Pascal, en le saluant, le comparait à son père. Du docteur Rouvray aussi se dégageait cette impression de sécurité, mais c'était la sécurité que donne la présence d'un chef qui prend à sa charge la responsabilité et la direction, tandis que l'autorité de M. Avenière se composait de plus d'artifice et de souplesse, et s'insinuait plutôt qu'elle ne s'imposait.

— Mon pauvre ami, dit-il, en se composant avec rapidité, et pour un court instant, une figure de sympathie attristée.

Ces trois mots ne transmirent au jeune homme qu'une pitié banale. Mme Avenière, peu inventive, se servit des mêmes, avec son cœur. Elle s'effaçait en toute occasion derrière son mari et aussi derrière sa fille. On la consultait peu, sauf sur les détails domestiques dont on lui abandonnait le gouvernement. Elle était de ces femmes qui passent

inaperçues et que personne ne songe à approfondir. Par leurs soins inappréciés tout marche à souhait dans une maison et jamais une maladresse ne peut leur être reprochée. On ne l'entendait guère plus parler que marcher. Elle avait dû être jolie, d'une joliesse de pastel dont le temps a secoué l'éclat comme une fine poussière. Pascal fut surpris de l'élan inaccoutumé qu'elle montrait.

Sans retard, tout de suite après les condoléances, M. Avenière se renseigna :

— Ce malheur ne change rien, n'est-ce pas, à votre carrière ?

Une intrusion aussi rapide dans sa vie nouvelle froissa le jeune homme, bien qu'il se fût préparé à parler. L'entretien qu'il se proposait d'avoir avec son futur beau-père, le lui faudrait-il soutenir devant Laurence ? Oui, en somme, il le devait. C'était même à elle, non à ses parents, d'après leur pacte de liberté, qu'il apportait ses explications. Elle seule estimerait si leur avenir en serait modifié.

Sur la ruine des Rouvray il n'avoua que le nécessaire : l'acceptation par son père d'une succession obérée, le passif qui subsistait et qui, sauf Colletière, égalait l'actif. Sans doute la situation ne ressemblait pas à ce qu'il avait toujours imaginé. Il l'accusait, mais d'un ton

cassant qui lui réservait, à lui seul, le droit d'apprécier ce drame de famille. Et contrairement à tous ses projets, malgré lui-même, uniquement peut-être à cause de l'intervention trop directe de M. Avenière, ou parce que dans les moments de crise nous entendons en nous des voix inconnues, il conclut que le plus sage, comme le plus profitable, était de se fixer, après le mariage, à Lyon où il retrouverait immédiatement la clientèle paternelle. On faisait son chemin partout. Il cita des noms de médecins qui avaient conquis la réputation en province. Il les cita sans conviction. Il ne songeait qu'à Paris et plaidait contre lui-même par un esprit d'opposition inexplicable dans une entrevue aussi décisive. Et il leva enfin les yeux sur Laurence qu'il n'avait pas osé regarder pendant cet exposé, comme pour s'excuser de mettre sa tendresse à l'épreuve.

— Me suivrez-vous là-bas ? lui demanda-t-il.

Le visage grave de la jeune fille n'exprima ni enthousiasme, ni contrariété :

— Sans doute, mais est-ce bien indispensable ?

Il n'avait pas dit ce qu'il avait préparé, et ce qu'il avait dit ne provoquait pas l'effet qu'il attendait. Ainsi la disproportion s'accentue entre nos sentiments intimes et ceux d'autrui. La différence des lieux sert à l'accroître. Dans ce jardin

calme, sans histoire, à Paris, le lien d'une génération à l'autre, le sens de l'honneur familial ne revêtaient pas l'importance qu'ils prennent dans un domaine de campagne. Pourquoi les révélations du manuscrit, les préjugés de sa mère l'avaient-ils affecté à Colletière alors même qu'il se décidait à leur résister ? Ici les choses, il s'en rendait compte, se seraient passées plus simplement s'il n'avait ressenti le singulier désir, ou l'impérieuse nécessité, de déplaire à M. Avenière qui lissait sa belle barbe d'un air pénétré comme s'il préparait un rapport, et d'inquiéter Laurence qui gardait une expression énigmatique en la menaçant dans ses goûts d'avenir. Mme Avenière fixait tour à tour anxieusement sa fille et son mari. Celui-ci, dès les premiers mots, allégea le fardeau que chacun sentait sur son cœur :

— Voyons, voyons, mon ami, il ne faut rien exagérer. Quelques éclaircissements nous permettront une appréciation plus exacte. Voulez-vous m'accompagner dans mon cabinet de travail ?

Pascal répliqua, plutôt sèchement :

— Je n'ai rien à cacher, surtout à Laurence.

— Sans doute, concéda M. Avenière avec une amabilité de plus en plus conciliante. Mais les hommes saisissent mieux les questions d'affaires. J'expliquerai ensuite, nous expliquerons à ma fille.

Pascal, toujours froid, acquiesça néanmoins à cette proposition. Ils laissèrent au jardin ces dames, et montèrent au bureau de M. Avenière qui donnait sur la rue. Le jeune homme y subit un interrogatoire très précis, au cours duquel son interlocuteur prit quelques notes. Les questions n'étaient pas posées d'une façon blessante ; au contraire, avec un tact exquis, une urbanité parfaite. Cependant il sortit meurtri de cette séance, encore que son futur beau-père le frictionnât de bonnes paroles :

— Je ne vois rien de perdu, rien de compromis, assurait ce dernier. Méfiez-vous, mon ami, des mouvements irréfléchis. Ils ne nous permettent pas d'apprécier nos propres obligations avec la perspective indispensable. Quels sont vos projets aujourd'hui ?

— Je déjeune avec mes amis.

— M. Chassal a beaucoup d'esprit et de bienséance. Il me plaît, M. Chassal. Consultez-le. Vous nous reviendrez avant le dîner et nous causerons mieux. Nous serons alors en état de trouver une solution, une solution agréable à tous.

Pascal fut soulagé par cette offre de temporiser. L'éloge de Chassal lui parut néanmoins inutile, presque déplaisant. Il ne consulterait personne. Il saurait bien choisir lui-même sa route. Ne

l'avait-il pas choisie définitivement à Colletière, et dans une direction tout opposée à celle que visiblement redoutait sa nouvelle famille, sur ses fausses indications ? Mais il prenait un air avantageux de sacrifice et se ferait prier. Goût de la contradiction, cruauté amoureuse, inconscient cabotinage, ou brusque retour à la surface des sentiments enfouis au fond de son cœur, qu'y avait-il au juste dans cette attitude à quoi lui-même ne s'attendait pas ?

Dès qu'ils reparurent sur le perron, Laurence se leva pour venir à leur rencontre :

— Eh bien ? interrogea-t-elle avec un sourire endeuillé et ce calme qui ne trahissait pas ses émotions intérieures.

M. Avenière prit les devants :

— Ce soir, quand Pascal sera de retour, nous arrêterons une décision. Tout se conciliera.

— Je l'espérais, approuva-t-elle simplement.

Et s'approchant de Pascal :

— Notre bonheur, rien au monde ne peut l'atteindre, n'est-ce pas ?

— Rien au monde, reprit-il touché de cette affirmation qui effaçait toutes les tristesses de la matinée.

Elle traversa avec lui la maison pour l'accompagner jusqu'à la grille. Comme il voulait profiter

de leur court tête-à-tête pour l'appuyer à sa poitrine et lui effleurer les lèvres, elle se déroba avec une pudeur adroite qui ne se refusait qu'à demi :

— Ce soir, mon ami. Ce soir, je vous le promets.

— A ce soir.

Tandis qu'il ouvrait la porte de fer, elle posa la main sur son bras :

— Vous penserez à moi toute la journée ?

— Je pense toujours à vous.

Mais elle répéta avec une étrange insistance :

— Pensez à moi.

Pourquoi une aussi vaine recommandation ? N'entrevoyait-il pas distinctement qu'il ne pouvait pas lui proposer sérieusement l'exil, et qu'à tous deux Paris s'imposait, comme s'impose, dans la vie, la force de la jeunesse ?

Au quartier Latin où il rejoignit ses amis, il se heurta à ce mouvement tapageur qui accompagne l'été et l'approche des examens. Sur le boulevard Saint-Michel que ses arbres protégeaient contre la lumière, allaient et venaient des groupes de toutes Facultés, qui flânaient avant le déjeuner. Les femmes, peu pressées de sortir, et plus fraîches la nuit que le jour, étaient rares. On perdait un peu de temps à s'étirer au soleil.

Pascal suivait des yeux ces passants avec envie ; ils marchaient au petit pas, sans préoccupation, sans pensées même : ils étaient libres. Un instant avait suffi pour que lui-même cessât de l'être. Mais il saurait le redevenir. L'un ou l'autre, le reconnaissant, lui serrait la main. On le voyait en noir, on hésitait à lui adresser les condoléances que son air distant écartait. Il ne désirait pas être plaint, et ces rencontres l'énervaient. Il eût préféré ne connaître personne, ne rencontrer que des visages étrangers qui l'eussent laissé, malgré la foule, dans un désert comparable à la solitude de Colletière où il s'enfiévrait à l'aise dans la révolte de son ambition contre les chaînes dont le sort avait osé le menacer. Toute cette agitation indifférente l'irritait.

Chassal avait averti Épervans. Ses amis l'emmenèrent dans une taverne de la rue des Écoles, mal éclairée, où ils prenaient souvent leurs repas ensemble pour la cuisine simple et saine et pour la tranquillité de la salle. Ils s'installèrent tous les trois à une table écartée où ils causeraient sans dérangement. Dès les hors-d'œuvre, Hubert crocheta le silence où Pascal s'enfermait, avec un manque de tact et de patience qui choqua le correct Félix, mais aussi avec cette cordialité qui, si elle était un peu vulgaire, détendait les nerfs

et les physionomies. Une lettre reçue de Bourgoin avait piqué sa curiosité.

— Alors tu reviens à Paris, n'est-ce pas ?

Il tranchait le débat d'un mot. Pascal, qui vivait dans cette pensée, ne s'étonna pas au premier abord de l'indiscrétion. Il se contenta d'éluder :

— Je ne sais pas.

— Comment ! tu ne sais pas ? Il n'y a pas à hésiter.

Pourquoi, alors, cette obsédante question ? Sa mère, en parlant de *choix*, avait donc employé le terme exact ? Et ce choix s'imposait pour lui non pas entre deux situations, mais entre sa famille et lui-même. L'un ou l'autre serait inévitablement frappé. Le retour à Paris, c'était la renonciation forcée à la succession afin d'assurer l'avenir de ses cadets qu'il lui serait impossible d'aider pendant les premières années de son ménage, et par suite la diminution du nom dans toute la province natale. S'établir à Lyon, c'était reprendre sans interruption la dure existence paternelle, abandonner ses ambitions, le cours de ses succès scientifiques, peut-être son bonheur. Ah ! pourquoi subissait-il, des circonstances, une si brutale mise en demeure ? « Personne, songeait-il, personne ne rencontre de ces obstacles sur sa voie. C'est injuste, je n'en veux pas... »

Et il répliqua pourtant :

— Je ne puis pas le savoir. Des obligations. Des charges.

Il continuait de parler comme s'il n'était pas décidé. Un autre qu'Hubert, devant la sécheresse de sa réponse, se fût arrêté. Mais celui-là ne se laissait pas déconcerter, et les audaces revêtaient chez lui une sorte de bonhomie qui les atténuait.

— Notre première obligation, c'est nous, reprit-il. Le cadre de ta vie est prêt : tu dois le remplir. Tout le reste n'est rien.

Et Pascal se laissa prendre à la discussion. Puisque son ami soutenait sa propre cause, avide de lui suggérer des arguments, il présenta des objections :

— A Paris, j'ai mes titres, mais pas de clientèle. Je retrouve à Lyon celle de mon père.

— Il ne s'agit pas d'un résultat immédiat. Paris seul, en France, consacre les réputations, les scientifiques et les littéraires. Je n'examine pas si c'est un bien ou un mal. A Paris, tu pourras continuer tes recherches, ton enseignement te donnera l'influence, l'autorité, un public, et non plus seulement une clientèle. Tes ouvrages t'ouvriront un jour l'Académie de médecine. Quand on est taillé pour réussir au premier plan, on ne s'installe pas délibérément au second. Ce serait là une

faiblesse, une forme de la lâcheté. Il faut, entends-tu, vivre sa vie. Tant pis pour les vaincus. C'est le déchet inévitable.

— Et si ces vaincus sont votre chair ?

— Eh ! mon Dieu, je ne t'engage pas à les piétiner. Mais ce dont je suis certain, c'est que, dans aucun cas, sous aucun prétexte, tu ne dois retrancher quoi que ce soit de tes espérances. On emploie les moyens nécessaires. On vend des terres : elles ne rapportent que de l'ennui. On prend garde à l'attendrissement, à la sentimentalité. Au besoin, on refuse une succession.

L'attaque, cette fois, était directe. Pascal sursauta, se demandant enfin comment, sans confidences de sa part, on portait la main sur ses secrets intimes.

— Qui t'a parlé ?

— Personne.

— Allons donc !

— Mais, mon pauvre ami, les Rouvray sont trop connus à Voiron et dans tout le Dauphiné pour que les bonnes gens ne s'intéressent pas à leurs affaires.

— Ah !

On savait donc, on avait toujours su les embarras de sa famille, quand lui-même ne s'en doutait pas. Le chœur, toujours présent et souvent invi-

sible dans nos tragédies, suivait les phases de cette lutte domestique comme un spectacle. Eh bien ! il montrerait comment on la dénoue le plus facilement du monde. Déjà Hubert lançait en guise d'axiome :

— On n'est pas lié par les vivants. A plus forte raison par les morts.

— Ils ne réclament pas, observa doucereusement Chassal.

— On commence par réussir. Après, on tire à soi les siens si l'on a le temps. Aucune vie importante ne s'est passée de cet ordre logique. Sachons consentir les sacrifices nécessaires.

— Celui des autres ?

— Justement, c'est le seul qui ne nous diminue pas.

Lui-même dévorait sans remords ses parents qui s'usaient à entretenir ses coûteuses études. « Ça les amuse, » assurait-il. D'ailleurs il atteignait le but, mais comptait bien encore leur arracher un capital dont il avait besoin pour diverses affaires en projet.

Félix, presque silencieux pendant cette discussion, intervint à son tour dans le même sens qu'Hubert, avec cet art de supprimer les angles, d'arrondir les phrases, de recouvrir de belles théories les actes humains, qui devait le rendre

un jour un orateur dangereux. Sans doute il comprenait la tentation, pour son ami, de reprendre à Lyon une clientèle toute prête. Mais n'était-ce pas une abdication, un renoncement ? Pascal se devait à la science, à la confiance de ses maîtres qui, déjà, voyaient en lui un continuateur. Aucune allusion à des charges de famille dont il eût été indélicat de se mêler. Enfin Mlle Avenière, — avec quelle prudence ce nom fut-il prononcé ! — Mlle Avenière s'était engagée à partager une destinée qui s'annonçait brillante. S'accoutumerait-elle à vivre ailleurs qu'à Paris ? Son bonheur, l'avenir de Pascal s'accordaient pour les retenir.

Pendant qu'il prenait en main la cause de Laurence avec un tact infini, Pascal l'observait, le dévisageait. Il lui était extrêmement désagréable d'entendre parler du caractère, des goûts de la jeune fille. Déjà, le matin, la vue de Félix au jardin l'avait irrité. Une sorte de jalousie inexplicable le tenaillait, inexplicable puisque son ami semblait lui donner un avertissement désintéressé.

— Elle me suivra, déclara-t-il péremptoirement, n'importe où.

Cette affirmation termina la consultation qu'il n'avait pas sollicitée, mais que, selon les prévisions de M. Avenière, il avait reçue de ses deux plus intimes camarades, bien qu'elle fût contraire

à toutes ses habitudes de direction personnelle. Hubert conclut :

— Voici bientôt dix ans que nous nous connaissons, que nous partageons la même volonté de nous affranchir. Quand le malheur vient, ce n'est pas le moment de l'oublier. Au contraire, il convient alors de tendre toutes ses énergies. Si nous te l'avons rappelé, ne te fâche pas, mon cher.

Et il adressa à Félix plus circonspect un signe bien inutile pour le convier à ne pas insister davantage. Le visage de Pascal s'était assombri. Il paraissait peu disposé à entendre d'autres conseils. Pour le rasséréner, Hubert dressa le plan de sa fortune future. Grâce à un nouveau procédé pour la construction des essieux de locomotives, il allait révolutionner l'industrie de la traction. Lancée par Hirken, cet agent d'affaires qui lui offrait une association, l'entreprise marcherait toute seule : on traiterait avec l'Allemagne, l'Angleterre, l'Amérique. Et les difficultés disparaissaient comme les bosses sur un sol qu'on nivelle, et les millions, de tous pays, accouraient par chèques, par billets, par lingots d'or, comme les matériaux de la construction qui montait, magique palais de la Bourse, — de la bourse d'Hubert que ses commanditaires, actionnaires, obligataires, bénissaient par surcroît. Ce diable de

garçon bâtissait en l'air avec une dextérité miraculeuse, et sur ses mirages il plantait lui-même, au sommet, le bouquet de fête.

— Si tu le désires, ajouta-t-il à l'adresse de Pascal, j'en parlerai à M. Avenière. Il serait bien aise d'y mettre des fonds.

Félix Chassal constata que M. Avenière était prudent.

— C'est ce qu'il faut, approuva aussitôt Hubert sans s'inquiéter de cette réserve.

Ainsi, dès la sortie de l'École, tandis que ses compagnons de cours descendraient dans leurs trous de mines, lui, au beau soleil, la poitrine bombée, entrerait en ligne, se battrait avec le sort, le poursuivrait, le forcerait à la course comme un gros gibier qui, haletant, épuisé, finit bien par se rendre. Car il entendait parvenir au plus tôt, assez vite pour profiter de tout et posséder cette puissance que distribue l'argent.

Plus fin, plus subtil et retors, Félix Chassal le laissait dépenser sa verve. Mais, piqué d'amour-propre, et dans une de ces minutes d'épanchement où les plus réservés, quand ils sont jeunes, se livrent après un repas, même s'ils n'ont presque rien mangé, lui aussi, par bravade, dévoila ses espoirs. Le barreau lui servait de marchepied. De loin il préparait sa vie politique. Déjà il s'était

relié à son pays d'origine, ce La Tour-du-Pin dont il se souvenait à peine, mais dont le député vieillissait, entrait dans la décrépitude. Aujourd'hui, chaque arrondissement de France étant travaillé par une tourbe de petits arrivistes, si l'on ne veut pas consentir à leurs basses besognes, il faut imposer d'en haut son élection. C'est l'histoire de l'épervier qui laisse chasser les corbeaux et emporte leur proie. Me Hervé-Renard, son grand patron, combinait une rentrée en scène. Il s'accrocherait à lui, serait nommé chef de cabinet, au cas probable d'un ministère. Alors les gens de La Tour-du-Pin, fascinés ou craintifs, cupides ou serviles, — comme la plupart des électeurs, — s'inclineraient devant sa candidature. Ce serait le commencement. Après, on verrait.

— Quelle couleur prendras-tu ? interrogea Pascal assez étranger à la chose publique ainsi que presque tous les jeunes gens de sa génération.

— Tiens, répliqua Hubert, celle qui le fera nommer.

Félix, qui avait des convictions et de la bienséance, rectifia :

— Celle qui servira le mieux la nation.

L'un, sous la couverture de ses théories sociales, l'autre plus grossièrement et plus nettement, ils avaient discerné, avant même de partir

en guerre, les deux points faibles de toute démocratie, par où les audacieux entrent dans la place et s'installent en conquérants : la politique et les affaires. Ils employaient une méthode qu'ils croyaient infaillible pour la culture intensive de leur *moi*. Chez tous les deux, elle impliquait une volonté toute droite, implacable, tendue devant eux comme une corde qui avance en faisant le vide, belle à voir manœuvrer en somme.

Pascal qui les écoutait en recevait une excitation qui achevait de le convaincre. Il avait honte de ses hésitations, venues des parties inconscientes de lui-même sans doute, comme d'une faiblesse. Non, certes, il n'abandonnerait pas la partie. Et son destin, à lui, ne s'annonçait-il pas le plus beau, puisqu'il s'appuyait orgueilleusement sur une science, et sur une science bienfaisante, puisqu'il se confondait avec elle et comptait bien l'entraîner dans sa marche en avant ?

Ainsi, pour les trois jeunes gens, cet échange de vues, avant la bataille de la vie, revêtait l'enthousiasme d'une veillée des armes. Ils étaient leurs propres mercenaires. Ils s'enflammaient sur la poursuite du succès, et leur propre cause leur paraissait la plus noble à servir, la seule...

Au sortir de la taverne, Pascal se rendit à la

Faculté de médecine. Dans la cour intérieure, dans les corridors, c'étaient les allées et venues des examens : là grouillait l'avenir en préparation. Il alla voir le professeur Arnaud, médecin de l'hôpital de la Salpêtrière, à qui le rattachait son service de clinique. Celui-ci, après de rapides condoléances, se mit à l'entretenir de nouvelles observations que lui avaient suggérées ses malades sur la moelle épinière et les méninges ; il prenait son aide à témoin, lui montrait le champ indéfini des hypothèses, des découvertes scientifiques, le conviait à le parcourir sans retard. Le jeune homme se laissait reprendre à la joie du travail en commun, sous la direction d'un maître ardent et aventureux. Quand il redescendit l'escalier de l'École, son visage détendu souriait. Il s'achemina vers le Luxembourg pour passer chez lui avant de retourner rue Desbordes-Valmore. Dans le jardin, la chaleur s'atténuait, s'allégeait. Elle enveloppait les promeneurs de souffles tièdes. Pascal, qui marchait vite, fut comme obligé de ralentir le pas. Subissant la contrainte de l'heure, il regarda la grande vasque, les parterres, la perspective des arbres, et ces spectacles connus ne visaient qu'à lui verser le plaisir, non, comme les campagnes de Colletière, à lui remuer le cœur avec des souvenirs d'enfance et tout un

passé persistant. Comment se refuser au contentement qui de partout jaillissait comme une eau vive ? Pour la première fois depuis la mort de son père il respirait à l'aise. Paris, ses camarades, l'air ambiant, lui restituaient le sens de sa vie. Il perdait la vision directe des tristesses oppressantes, des irritantes réalités qui rabaissent, de la famille qui confisque les forces. Il pouvait enfin, sans inquiétude, ne penser qu'à lui, à Laurence, à l'amour qui s'accordait si bien avec son ambition : il était libre.

V

LA VICTOIRE

Ces dames étaient au jardin. Elles attendaient Pascal, et celui-ci brûlait d'informer sa fiancée de son affranchissement définitif. Rien ne serait changé à leur bel avenir : Paris les garderait comme il convenait. On consentirait, pour cela, les sacrifices nécessaires, on vendrait Colletière au besoin. Laurence, récompensée de son offre généreuse, ne s'exilerait pas, ne porterait pas le poids injuste et cruel d'anciennes obligations périmées. Il accourait l'en avertir.

Ces journées de fin de juin, les plus longues de l'année, retiennent interminablement la lumière. Bien qu'il fût presque déjà sept heures du soir, elle laissait encore sur le sable, entre les branches, des teintes d'or atténué, de pâleur délicate. Comme le matin, mais dans un autre état d'esprit, le jeune homme demeura un instant sur le perron avant de descendre, embrassant du regard le groupe des deux femmes qu'une

conversation absorbait et qui ne le distinguaient pas. Que Mme Avenière, toujours en toilette sombre, paraissait une petite chose effacée auprès de la jeune fille ! A n'en pas douter, celle-ci aidait à maintenir un peu de clarté dans le jardin avec sa robe ivoire, si légère, flottante comme une tunique, avec son cou et ses avant-bras que découvraient largement l'échancrure du corsage et l'arrêt des manches, surtout par le resplendissement du visage sur le fond d'ombre qui, derrière elle, montait.

— A ta place, lui disait sa mère, je le suivrais.

Il entendit très distinctement ces quelques mots. La question ne se posait plus. Mais Laurence n'avait-elle pas accepté de partir ? Elle fut privée de donner cette réponse une seconde fois, car elle avait aperçu son fiancé. D'un élan souple elle se leva pour aller à lui. Elle lui souriait de ce sourire ambigu qui provoquait une incertitude dont elle-même ne semblait pas atteinte :

— Je vous espérais, dit-elle.

Et il sentit que le regard de la jeune fille l'interrogeait, le pénétrait. Il portait haut la tête, sa taille s'était redressée, l'inquiétude du matin avait disparu.

— Laurence, murmura-t-il simplement.

Ni l'un ni l'autre ne se livra davantage. Ils

avaient l'impression que c'était inutile, que chacun savait ce qu'il fallait penser. Leur accord inexprimé ne leur apportait pas la joie qu'ils escomptaient. Ils en gardaient le secret, comme deux complices. Mme Avenière vint se mêler à leur groupe avec une figure de commisération qui retardait. Laurence éluda toute explication immédiate, comme pour éviter le risque d'une méprise.

— Mon père vous attend, Pascal. Voulez-vous le rejoindre et vous redescendrez bien vite.

— Mon ami, recommença tristement Mme Avenière comme s'il devait recevoir encore une mauvaise nouvelle.

— C'est juste, reconnut-il. J'y vais sans retard. Il faut que je lui parle.

M. Avenière l'attendait en effet dans son cabinet aux tapisseries claires, aux meubles anglais minces et résistants. Pascal n'avait pas encore apprécié à son mérite l'agrément de cette pièce confortable, peu propice aux affaires embrouillées ou pesantes. Il n'y apportait plus une mine disparate. Son futur beau-père l'accueillit affectueusement et, malgré une amabilité qui se croyait contagieuse, il se sentit glacé par cet air trop assuré, par ces gestes trop conciliants qui promettaient à l'avance de tout arranger.

— Nous avons le temps de causer avant le dîner, lui dit son hôte. Nous mangerons ensuite de meilleur appétit.

Dans une existence bien réglée, le travail ne doit-il pas s'arrêter au repas du soir ?

— Je suis à vos ordres, monsieur, déclara Pascal déjà replié.

Au fait, qu'allait-on lui proposer ? Il ne serait pas fâché de l'apprendre. La diminution de sa situation matérielle, l'éventualité d'une installation à Lyon contrariaient-elles trop ouvertement M. Avenière qui ne devinait pas encore à quel point il avait changé, et qui déjà reprenait avec rondeur :

— J'ai examiné, sous toutes ses faces, votre communication de la matinée. Certes, il est toujours préférable d'apprendre ces choses-là avant qu'après le mariage, et je rends témoignage à votre parfaite loyauté.

Pascal fut blessé de ce certificat. Il voulut se rebiffer, mais son interlocuteur continuait déjà :

— Voyez-vous, mon cher ami, il y a deux excès à éviter : méconnaître son devoir et l'exagérer. N'exagérez pas le vôtre. Contentez-vous de le remplir simplement, sans forfanterie d'héroïsme.

— C'est mon intention, approuva le jeune

homme qui s'apercevait enfin d'une entente dont il ne ressentait aucune vanité.

Ses pensées, exprimées par M. Avenière, perdaient brusquement l'éclat dont son exaltation et son orgueil les doraient. Ainsi nous accusons volontiers de nous trahir ceux qui résument nos belles théories en formules positives.

Calmement, la voix grave tranchait avec une aimable autorité :

— Et tenez : vous n'avez pas besoin d'accepter la succession de votre père.

Que pouvait souhaiter de mieux Pascal ? On lui servait ses propres résolutions, on prenait à sa place une initiative qui devait le satisfaire. Et pourtant c'était le supplice du matin qui, pour lui, recommençait. Au quartier Latin avec ses amis, au Luxembourg avec les mille voix éparses de la jeunesse qui s'y trouve répandue, et même dans les rues chantantes de Paris, il avait oublié facilement l'effroyable lutte paternelle, et la confiance des siens, et la maison de campagne avec son horizon immuable et le cimetière rapproché. Dans cette chambre étroite, voici que toute cette vision tenait, rien que parce que M. Avenière ne lui plaisait pas. Celui-ci, à un mouvement qui échappa au jeune homme, se méprit. Il crut à une révolte, et s'efforça de la

réprimer à force d'adresse et même de flatterie :

— Mais non, mais non, je vous assure. Vous vous emballez déjà, vous êtes prêt à m'estimer intéressé ou indifférent. Votre père n'a-t-il pas dépassé la mesure en se chargeant d'un passif aussi lourd dont il n'était pas responsable ? Certes, nous ne saurions le blâmer d'une si magnifique générosité, bien que ces générosités-là, voyez-vous, ne servent généralement qu'à enrichir des créanciers souvent peu recommandables. Désirez-vous que son sacrifice soit perdu ?

— Comment ? demanda Pascal que toute allusion à son père froissait.

— A coup sûr il le serait, si vous-même en receviez le fardeau. Avez-vous observé que vous aviez été systématiquement tenu dans l'ignorance, que M. Rouvray n'a pas voulu que vos études fussent entravées par la perspective de la gêne ? Il avait reporté sur vous toute son ambition paternelle, il entendait que vous fussiez libre.

— Ce renoncement...

— Serait inefficace si vous étiez, à votre tour, accablé de l'une de ces charges qui diminuent, qui écrasent l'existence, qui entravent l'aisance dans la production, la facilité du succès, qui

transforment l'homme des professions libérales en une véritable bête de somme. Vous remplirez le vœu de votre père...

— En refusant quand il a accepté ?

— Il n'a pas accepté pour vous. Et d'ailleurs, ce n'est pas cette solution rigoureuse, si juste soit-elle, que je préconise. J'admets vos scrupules, votre délicatesse. Ils vous honorent et me tranquillisent sur l'avenir de ma fille, sur son avenir moral, sinon sur son avenir matériel.

M. Avenière, qui lissait sa belle barbe en parlant, fit une pause avant de revenir enfin au but que par tactique il avait dépassé pour être plus certain de l'atteindre. Pascal, le cœur à vif, attendait.

— Ne renoncez pas immédiatement. Tentez une démarche bien simple, et qui réussira. Convoquez les créanciers, offrez leur un tant pour cent, le vingt pour cent par exemple — et c'est déjà très beau — en échange d'une quittance entière et définitive, sans quoi vous les menacerez de renoncer purement et simplement à la succession de votre père. Vous êtes l'aîné, et le seul majeur. Les mineurs, remarquez-le, eussent difficilement obtenu l'autorisation d'accepter sans réserve. Les créanciers, sur un demi-million, auront touché plus du quatre-vingts pour cent,

et je ne compte pas les intérêts. C'est, pour eux, une excellente affaire. A mon avis, ils s'empresseront de s'incliner, de recevoir ce dernier dividende. Ainsi vous aurez la satisfaction, puisque vous y tenez, d'une situation absolument nette.

Pascal n'était pas dressé à ces sortes de transactions adroites qui terminent heureusement des affaires embrouillées par le moyen de concessions mutuelles. Elles ne sont pas sentimentales, mais pratiques. Elles accommodent l'honneur et l'intérêt, les dosent, les pilent ensemble, en font un succédané bien convenable encore pour notre temps. De sa voix persuasive M. Avenière, qui le jugeait ébranlé, continuait sa consultation :

— La fortune de madame votre mère, m'avez-vous confié, est représentée par le montant d'une assurance sur la vie qui ne sera écornée que des vingt mille francs dont nous avons prévu l'usage, et par la propriété de Colletière dont le rendement annuel est de trois mille francs environ. Ce sont là de maigres revenus. Néanmoins on peut en vivre, modestement j'en conviens. Mais Mme Rouvray n'exigerait-elle pas elle-même ce train réduit après la cruelle épreuve qu'elle a traversée ? N'est-ce pas aussi votre avis ?

Le jeune homme était naturellement invité à organiser la nouvelle vie de sa mère. Tout l'après-

midi il avait trouvé de la grandeur à sa résolution de liberté. On lui en montrait le résultat : pourquoi en recevait-il une impression si désagréable ? Son hôte n'avançait rien d'extraordinaire cependant : il était insinuant, cordial, logique. Alors, pourquoi le détester si fort ?

— Ma mère, déclara-t-il, n'a jamais aimé que la simplicité.

M. Avenière ne s'arrêta pas à cette mine renfrognée qu'il ne jugeait qu'attentive :

— Votre sœur a-t-elle achevé son éducation ?

— Pas encore.

— Elle a seize ans, n'est-ce pas ? A seize ans une jeune fille est quasi élevée. Il n'est pas bon qu'elles soient trop savantes. Elles prennent si vite un petit air pédant qui écarte les maris. Car les hommes ne jouissent pas d'être dépassés par leurs femmes. D'ailleurs, il doit exister à Lyon comme à Paris des cours gratuits très bien faits, très soignés. On a tant dépensé depuis quelques années pour l'instruction. Reste votre frère : quel âge a-t-il ?

— Bientôt quinze ans.

— Parfait : nous obtiendrons pour lui une bourse dans un grand lycée. On les distribue à la faveur. J'ai des relations dans le monde universitaire. S'il est doué comme vous, il réussira dans ses

études. Plus tard, nous aviserons. Les Grandes Écoles, par exemple, toujours avec une bourse. C'est moins coûteux que les Facultés. Mais il ne faut pas prévoir trop longtemps à l'avance. Et dans tout cela, si vous pratiquez l'oubli de soi, je ne saurais vous imiter sur ce point. Vous m'excuserez de penser à vous, mon cher ami, de penser à vous surtout, j'allais dire mon cher fils.

— Je vous remercie, monsieur.

Monsieur rétablissait la distance que ce *mon cher fils*, trop calculé, avait tenté de supprimer. Content de ses manœuvres, M. Avenière n'y prit pas garde.

— Quand vous nous avez demandé la main de ma fille, — à elle-même d'ailleurs : il paraît que c'est la mode, — avec l'insouciance de la jeunesse elle n'a vu que le sentiment que vous lui inspiriez. Connaissant votre valeur personnelle, vos succès passés, l'annonce de votre brillant avenir, elle se fiait à vous. Elle avait toujours résolu d'épouser un de ces hommes qui marchent en tête de leur génération. Vous pouvez être fier de son choix. Mais vous deviez vous fixer à Paris, réussir à Paris, dans une carrière scientifique où l'on récolte des honneurs. Elle est notre fille unique ; elle ne nous quittait pas. Ainsi, dans ce projet tout l'attirait, tout lui plaisait.

Il n'avait pas songé en effet qu'elle était fille unique. Et tandis qu'il secouait pour lui-même les liens et les influences de famille, il s'adressa des reproches pour n'avoir pas envisagé sous ce jour la sensibilité de Laurence.

— Vous nous plaisiez aussi, reprenait M. Avenière. Votre installation à Paris, pas trop loin de la rue Desbordes-Valmore, n'est-ce pas ? nous étions disposés à en prendre tous les frais à notre compte. Ma fille, qui le savait, en avait préparé les plans. A Paris, il importe de paraître avant d'être, paraître le médecin, le savant à la mode avant de l'être en effet. Nos relations devenaient les vôtres. Notre voiture était à votre disposition. Enfin la rente que nous eussions servie à Laurence vous eût permis de parvenir rapidement, et dans l'oubli des soucis journaliers, à la Faculté de médecine, votre but. Tandis que si vous choisissiez Lyon, dame, les conditions ne seraient plus les mêmes. Nous demandons, ma femme et moi, à réfléchir.

On déroulait devant Pascal, comme un tapis moelleux, la confortable existence qui s'offrait à lui. Son but, c'était bien celui-là. On le lui montrait si aisé, si normal, au bout d'un petit nombre de mois, comme une demeure illuminée sous la voûte d'une avenue. Et la politesse des phrases

ne recouvrait-elle pas l'indication très précise, menaçante même, que cette générosité pourrait bien se désagréger, se fondre, se volatiliser au cas d'un établissement hors de l'enceinte des fortifications ? Cependant le jeune homme objecta :

— A Lyon, avec le nom de mon père, j'aurais immédiatement réussi.

— Sans doute, sans doute. Mais à quoi ? Un peu comme un médecin de quartier.

— Mon père était connu, apprécié dans toute la région.

— Sûrement. Il jouissait de l'estime publique ; mais, vous êtes trop intelligent pour l'ignorer, en France, de plus en plus, c'est Paris qui distribue, qui impose les réputations, je veux dire les vraies réputations, celles qui vont au loin, à l'étranger même.

— Pas en médecine.

— Mais si, mais si, en tout. Un spécialiste à Paris — il faut toujours se spécialiser — jouit, pour ses recherches, de plus de facilités, de plus de publicité pour ses découvertes. Une chaire, un enseignement y revêtent plus d'autorité. La renommée scientifique y est décuplée.

Chassal et Épervans ne tenaient-ils pas le même langage ? Enfin, dernier argument, M. Avenière ajouta :

— C'est l'avenir cher à Laurence. A elle aussi Paris est nécessaire. L'imaginez-vous en province ? Ses dons, ses charmes y seraient-ils appréciés à leur prix ? Elle y étoufferait. La vie parisienne crée des habitudes ; elle est d'une douceur, d'une diversité singulières. Ne le sentez-vous pas ?

— Laurence est-elle d'accord avec vous, monsieur ?

— Évidemment.

Oui, Paris était le cadre naturel de la jeune fille, de sa femme. Il le savait. Il n'avait pas besoin de l'apprendre de la bouche de M. Avenière ou de celle de Félix Chassal. Pourtant elle avait accepté de partir. Ou bien n'y était-elle pas décidée ? Cette pensée lui traversa l'esprit, mais il ne s'y arrêta pas. L'entrevue touchait à son terme, heureusement. Les raisons de son futur beau-père, le désir secret de sa fiancée, son propre mouvement intérieur, sa volonté, tout convergeait donc vers la même solution. Par quelle inconséquence cette solution, en ce moment même, le remplissait-elle d'amertume ? Pourquoi ses nerfs se tendaient-ils si violemment ? M. Avenière, patient, sollicitait une réponse. M. Avenière ménageait l'avenir au gré de sa fille, de sa fortune. M. Avenière ne prenait point souci de

Mme Rouvray, ni de Claire ni de Gérard, tout petits points noirs perdus là-bas, en Dauphiné : c'était bien son droit. Mais lui-même oubliait-il son serment : avant tout, remplir sa vie ? Des lambeaux de phrases, de celles qu'Hubert avait prononcées, lui revinrent à la mémoire : *tant pis pour les vaincus, le sacrifice des autres, le seul qui ne nous diminue pas...* Il fallait se décider, ne plus regarder en arrière. Et il se taisait.

— N'en parlons plus pour l'instant, accepta M. Avenière, un peu surpris de son hésitation. Il n'y a pas lieu de vous tourmenter. Soyez assuré, mon cher ami, que votre bonheur seul nous préoccupe. Votre bonheur, et celui de Laurence. Réfléchissez et vous me donnerez raison. Vous ne pouvez pas vous lier les mains, avec des chaînes inutiles.

Toujours cette comparaison ! Oui, certes, il ne porterait pas de chaînes, il voulait être libre. Et cette liberté, comme il la respirerait au jardin tout à l'heure !

— Monsieur, commença-t-il, enfin décidé...

Mais son hôte, redoutant un échec et s'assurant une alliée, l'arrêta :

— Ce soir, après dîner, vous parlerez de toutes ces choses avec Laurence. Vous prendrez ensemble une détermination. N'est-ce pas le plus

équitable, puisqu'il s'agit de votre mariage, de votre avenir ? Je m'en rapporte à vous deux.

— C'est cela, dit Pascal. Nous prendrons ensemble une détermination.

— Et maintenant rejoignons ces dames. Elles ne me pardonneraient pas de vous confisquer plus longtemps.

La nuit avait daigné venir, une nuit bleutée, diaphane, à peine fraîche. La robe de Laurence au jardin, son profil perdu, se détachaient en clair. Comme dans sa vie, Pascal ne voyait qu'elle.

On annonça le dîner servi. La chère était fine chez les Avenière, et ce soir-là particulièrement soignée. Un surtout de roses rouges, des candélabres aux petits abat-jour roses, donnaient à la table des tons délicats dont les yeux se trouvaient reposés. Par la fenêtre ouverte les arbres rapprochés, que l'obscurité mêlait, prenaient une vague importance de parc. Baigné dans cette atmosphère sympathique et amollissante, Pascal entrait peu à peu dans une bienfaisante torpeur où se cicatrisait sa blessure, qui le délassait, à quoi il s'abandonnait voluptueusement. Comme au Luxembourg l'après-midi, il jouissait de l'heure sans arrière-pensée.

— Si nous prenions le café en bas ? proposa M. Avenière. Le soir est si doux.

Laurence battit des mains. Sa mère n'avait pas d'avis, ou n'en recevait pas la demande. On redescendit les quelques marches. Sur un guéridon le valet de chambre posa l'un des candélabres de la salle à manger. L'air apaisé n'agitait même pas la flamme des bougies. Cet éclairage discret laissait les visages à demi dans l'ombre. Celui de Laurence, au teint si pur, semblait immatériel. L'intervalle des branches contenait un coin de ciel étoilé. Le parfum du jasmin qui, de ce côté, grimpait au perron, celui, plus fort, d'un chèvrefeuille appuyé au mur, remplissaient l'étroit espace. Sauf le pas, assez rare et peu bruyant, d'un cheval dans la rue qui n'est pas pavée, comme on se serait cru loin de Paris !

Pourtant, ce n'était pas la nuit du lac de Paladru dont le calme a tant de majesté, s'épanouit sur tout le large horizon, entre dans toutes les demeures comme un rameau d'olivier. La grande ville invisible, de ses désirs, de ses fièvres cernait ce jardin comme les bois et les eaux la vieille maison de Colletière. Le ciel même en recevait une lueur spéciale, comme le reflet tamisé d'un incendie éloigné qui suffisait à porter atteinte à l'éclat des étoiles. Laurence, toute blanche, immobile et sereine comme une déesse de marbre, communiquait, à quelqu'un du moins,

ces désirs, ces fièvres qu'elle ne paraissait pas ressentir.

Après qu'il eut vidé sa tasse et fumé une cigarette, M. Avenière déclara en riant que ces jeunes gens, ne s'étant guère vus de toute la journée, devaient avoir mille choses à se dire. Et se tournant vers sa femme :

— D'ailleurs, chère amie, l'air du soir ne vous vaut rien.

D'habitude il ne traitait pas avec autant de prévenance la santé de Mme Avenière. Obéissante, elle se leva pour le suivre :

— Comme il vous plaira.

Elle posa tour à tour son regard sur sa fille et sur Pascal avec une infinie tristesse que personne ne pouvait remarquer, que du reste personne, même en plein jour, n'eût remarquée, et remonta l'escalier devant son mari.

Pascal et Laurence, demeurés seuls, restèrent un instant sans parler. Elle se pencha et souffla les bougies une à une, lentement. Ainsi inclinée et éclairée, il voyait les détails de sa figure qui lui causait, à chaque fois, trop de plaisir pour qu'il eût jamais consenti à l'analyser. C'était une découverte nouvelle, comme, en art, les preuves multipliées de la perfection. Quand la dernière

flamme fut éteinte, la jeune fille devint presque un fantôme. Puis il revit, s'accoutumant à l'incomplète obscurité, les lignes indécises de sa robe, ses joues claires, ses yeux qui luisaient. Il se rapprocha pour ne rien perdre d'elle.

— Je ne vous vois pas assez, jamais assez.

— La lune se lèvera tout à l'heure. Approchez-vous encore.

Et tout de suite elle dirigea l'entretien :

— Pourquoi ne m'aimez-vous pas davantage ?

Ce reproche était bien inattendu, après la résolution qu'il avait prise.

— Je ne puis vous aimer davantage, Laurence. Je vous aime plus que tout au monde.

— Plus que tout au monde ? répéta-t-elle d'un air de doute. Moins que votre famille cependant. J'étais ambitieuse pour vous, et vous renoncez à vos ambitions. J'étais plus soucieuse que vous de votre avenir, et c'est moi, Pascal, que vous sacrifiez.

— Pouvez-vous dire, Laurence, que je vous sacrifie ?

Et s'excusant de l'avoir laissée dans l'incertitude, il lui confia enfin ses projets, sa détermination. Elle n'essaya pas de l'interrompre, elle ne l'approuva pas lorsqu'il eut cessé de parler, elle affirma simplement :

— Vous savez, mon ami, que je vous eusse suivi n'importe où.

— Je le sais, murmura-t-il, prêt à l'adorer.

Et n'y avait-il pas de quoi l'adorer en effet ? La lune qui s'était levée entrait furtivement dans le jardin, glissait entre les branches, répandait ses rayons comme une urne son contenu sur les épaules, sur les cheveux de la jeune fille. Bientôt le visage même fut en pleine lumière. Pascal, qui suivait les progrès de cette apparition, en attribuait à Laurence tout le mérite, comme si le cours même des astres pouvait dépendre d'elle. Le chagrin qui l'avait ébranlé le rendait plus accessible aux influences de la tendresse, à tout l'alanguissement de l'amour. Le devina-t-elle, avec cette prescience qui harmonisait si naturellement aux situations ses gestes ? Elle se leva devant lui, et l'effleurant des lèvres :

— Sur vos yeux, dit-elle, sur vos yeux qui ont pleuré.

Il reçut, étonné et ravi, sa caresse. Et dans cet abandon même elle introduisait une sorte de chasteté dramatique, comme si elle en réglait avec soin la mise en scène. Il chercha à son tour à l'embrasser. Elle se déroba doucement, dans la crainte d'être décoiffée.

— Vous le voulez ? demanda-t-elle.

— Laurence, ma bien-aimée.

Elle lui prit les mains et leurs bouches se joignirent sans leurs corps, comme si elle savait exactement ce qu'elle accordait d'elle-même, comme si elle en fixait les limites avec une tranquillité déconcertante. Quand elle s'écarta, il la vit sourire sous la lune, de ce sourire qu'il redoutait un peu à cause de son expression ambiguë, mais cette fois c'était une expression toute simple, triomphante.

— Vous avez parlé à mon père ? s'informa-t-elle.

— Pas encore. Je désirais vous avertir. Vous le lui direz ce soir.

— Pourquoi pas vous ?

— Ce soir je ne verrai plus personne. Je ne le supporterais pas. Je veux emporter votre image intégrale.

— Vous reviendrez demain ?

— Demain, oui, je reviendrai. Le soir, comme aujourd'hui.

— Plus tôt ?

— Oui, plus tôt.

Autour d'eux le jardin blanchissait. L'odeur de jasmin et de chèvrefeuille les enveloppait comme la douceur nocturne.

— Maintenant il faut nous séparer, dit-elle.

— Vous resterez là jusqu'à ce que je sois parti.

Elle demeura en effet, même après son départ, longtemps, assise à la même place, les deux mains longues croisées sur la poitrine comme si elle contenait le trésor le plus cher à une femme : la volonté d'un homme.

VI

UN CŒUR DE JEUNE FILLE

Le lendemain les Avenière attendaient Pascal. Leur accord sur la nécessité de l'installation à Paris commandait tant d'autres questions qu'il importait de résoudre sans retard : la date de la cérémonie qui serait célébrée dans l'intimité, le choix d'un quartier et d'un appartement, les frais de l'entrée en ménage, la fixation de la rente que Laurence recevrait en dot.

La veille, après le départ de son fiancé, la jeune fille avait annoncé à ses parents sa victoire définitive.

— Nous n'aurions pu te laisser partir, proclamait son père rayonnant et qui attribuait une bonne part du succès à l'habileté des négociations menées par lui-même.

Seule, Mme Avenière ne témoignait aucune joie. A cette interrogation de Laurence : « N'êtes-vous pas contente de me garder près de vous ? » elle avait osé répondre :

— Si j'étais sûre que ton bien soit là ? Vois-tu : mieux vaudrait accompagner Pascal à Lyon. Son devoir à lui est là-bas. Oublie-nous au besoin...

— Allons, allons ! avait grondé son mari aussitôt. N'allez pas gâter notre plaisir. Votre gendre est taillé pour réussir à Paris, et il le sait. Dans mon cabinet il a peut-être hésité. Près de votre fille il s'est reconquis, il a reconnu sa faiblesse, et il en a triomphé.

— Maman, un homme comme lui, sans son ambition, serait malheureux comme les pierres.

La pauvre femme, effrayée de son audace, battit en retraite et cessa de défendre une idée aussi chimérique, aussi contraire au bon sens. Pour un peu, elle eût été accusée de manquer de cœur.

« Il m'a promis de venir tôt, » songeait Laurence au jardin. A sept heures elle l'attendait encore, malgré sa promesse. On apporta enfin une carte-télégramme. Il s'excusait brièvement, sans donner de raisons, de son absence qu'une lettre expliquerait. Mme Avenière s'informa s'il était malade.

— Non, répondit la jeune fille qui, pour cette fois, ne sut pas dominer sa nervosité. Il se servirait de ce prétexte, et il n'en parle pas.

— Il n'a peut-être pas voulu t'inquiéter. C'est généreux.

Laurence comprenait qu'il se passait quelque

chose de grave : des nouvelles de Colletière sans doute, à la suite desquelles tout se trouvait remis en cause. Sa présence confondrait le fugitif. Elle proposa à sa mère d'aller chez lui le chercher.

— Ce ne serait pas convenable, objecta celle-ci.

La jeune fille ne se fût pas souciée des convenances en face d'un but à atteindre. Avec une tranquille audace, elle eût couru à l'avenue de l'Observatoire. Mais elle pensa qu'à pareille heure elle rencontrerait difficilement Pascal, et que sa démarche ébruitée risquerait d'affaiblir son influence : l'amour qui poursuit son objet n'est plus sûr de lui-même. Elle renonça donc à cette fugue indiscrète, et passa une mauvaise soirée, une mauvaise nuit dans l'incertitude, imaginant tantôt comment elle se vengerait de l'ingrat qui s'était permis de la tourmenter après la douceur de la veille, et tantôt étouffant de son mieux ses craintes et ses larmes. Car, pour être enflammé de réussite et calculateur, on n'est pas préservé d'aimer, et quand la passion se heurte à toutes sortes de disciplines, de sentiments, de raisons ou de vanités et ricoche de l'un à l'autre, toute crainte lui devient douleur, et de ses blessures mêmes elle s'exalte, qu'elle doive triompher ou mourir.

Le matin vint à la longue. Elle s'imposa, comme

une pénitence, comme un dressage, de ne pas se lever plus tôt malgré son impatience, surtout de ne pas réclamer le courrier. La femme de chambre lui porta une lettre, *sa* lettre, dans le lit où elle s'immobilisait fiévreusement. Enfin elle saurait contre quoi il lui faudrait combattre ; d'un obstacle nouveau, inconnu, dangereux, par avance elle ne doutait pas. Elle décacheta l'enveloppe comme un éclaireur en campagne scrute un bois, avec précaution, et tous ses instincts sur la défensive. Elle fut bientôt renseignée : Pascal se déployait sur le grand chemin, en pleine lumière. Mais c'était si inattendu !

« Laurence, ma Laurence d'hier soir, j'ai passé une journée désespérée, et cependant je ne puis aller à vous. Dans votre jardin tout s'oublie, qui n'est pas mon amour. Déjà en vous quittant, le long de la Seine, je cherchais en moi cette perfection de bonheur que vous m'aviez donnée, et je ne la trouvais plus. Ce ne pouvait être de vous avoir quittée que me venait ce désenchantement. Depuis que je vous aime, chaque fois que je vous avais vue, je me réjouissais ensuite, avant de brûler de vous revoir, que vous ne fussiez plus là, comme si je me reposais d'une trop grande joie dans une autre que je savourais plus paisible.

ment et que je prolongeais à ma guise puisqu'elle ne dépendait plus que de moi. Et hier, ma tendresse me laissait un goût amer et trouble tout nouveau. J'en recherchais la cause, mais le diagnostic m'échappait.

« Ce matin, en rangeant mes papiers, j'ai relu des lettres, j'ai revu des photographies de chez moi, et j'ai compris, j'ai su d'où me venait ce goût de cendre qui me gâtait mon amour. Je suis atteint d'une faiblesse que je ne puis vaincre. Je suis lucide, je vois mon mal et je n'en guérirai pas. J'ai beau, pour recouvrer la santé, rassembler toutes mes idées, toutes mes convictions, exalter en moi, et c'est le pire, toutes les forces, oui, toutes les forces de mon amour, je ne passerai pas outre. Je me heurte à un mur. Je ne puis pas, et c'est tout.

« Je ne puis pas séparer ma vie de celle des miens. Je me suis cru libre, et je suis enchaîné. Je ne crois pas aux obligations qui lient entre elles les générations. Je n'admets pas le rétrécissement qu'imposent les charges de famille. J'ai du devoir une notion plus personnelle : c'est envers nous-mêmes qu'il existe, c'est en nous développant contre tous que nous le réalisons complètement. Je me dis, je me répète ces axiomes dont mes amis et moi avons fait le catéchisme

de l'existence humaine, de la nôtre du moins. Et ces vérités évidentes n'agissent pas, n'agissent plus. Je les vérifie et je les trahis. Une force que je ne mesure pas, qui me vient de profondeurs inconnues et qui, hier déjà, me dictait malgré moi mes paroles avant que je fusse près de vous, une force ou une misérable pitié me gouverne contre mon intelligence, contre mon amour même. Je lui obéirai à n'en pas douter. Un jour ou l'autre, quand j'en aurai le loisir, il faudra bien que je l'analyse. Nous sommes plus complexes que je ne l'imaginais.

« A Paris, ma carrière, si j'en dois retirer un résultat pratique immédiat, est tout entière à créer. Il est probable que, de longtemps, je n'y pourrai rendre les services qui s'imposent à moi sans délai. Je retournerai donc à Lyon, je reprendrai la clientèle de mon père, j'accepterai sa succession, je paierai les dettes d'ancêtres qui me sont indifférents, j'allégerai les jours de ma mère, j'élèverai mon frère, je marierai ma sœur. Voilà une tâche bien sage et bien méritoire. Je suis l'aîné : je tendrai mes épaules au harnais, je m'attellerai à ce char.

« Je m'y attellerai la rage au cœur, et je le traînerai si vite que je ne veux pas abandonner mes ambitions, que je ne veux rien abandonner

Dans dix ans, j'aurai trente-sept ans. Je reprendrai alors ma vie dans le sens où je la laisse maintenant. Ces dix années, je les utiliserai pour mon expérience, pour mes études. Interrompu dans les généralisations que je pensais entreprendre, je procéderai autrement. Mais je reviendrai à la science pure, je lui garde une part de mon avenir.

« Vous, Laurence, vous, mon aimée, comme vous m'inquiétez davantage ! Ce n'est pas le destin que j'avais rêvé pour vous. Ce n'est pas celui que désire, qu'exige votre père. Il me l'a donné à entendre avec courtoisie. Votre dot même est soumise à mon installation à Paris ; comment n'en seriez-vous pas informée ? Il ne juge pas les choses à la manière de mon père à moi. Je pense comme l'un et j'agis comme l'autre. Après tant de travaux scientifiques, après tant d'efforts vers l'affranchissement intellectuel, être le théâtre d'une telle contradiction !

« L'honneur m'ordonne de vous rendre votre parole. Les circonstances ne sont plus les mêmes que du temps, si rapproché et déjà si lointain, où je vous demandais votre vie. Nous nous sommes promis la franchise, la vérité. Je ne vous offre plus ni Paris, ni le voisinage de vos parents, ni le même avenir, ni le même genre d'existence. C'est

une carrière plus modeste qui a ses charges, qui n'a pas de beauté. J'entends encore votre voix, votre chère voix me dire : *Vous savez que je vous eusse suivi n'importe où...* Je l'entends et je me rassure, et puis j'ai peur. Laurence, vous êtes libre, je dois vous assurer que vous êtes libre...

« Ou plutôt non, on n'est pas libre. Moi aussi, je me croyais libre de choisir et mon choix s'est fait sans moi. Le vôtre, il est en vous, il est fait et j'ai peur...

« Demain matin je porterai ma démission à la Faculté de médecine, et je m'occuperai de mon petit déménagement que j'ai déjà commandé. Je prendrai le rapide de neuf heures du soir. A huit heures je quitterai l'avenue de l'Observatoire. Si je n'ai rien reçu de vous, ou si vous n'êtes pas venue, comme vous étiez venue un jour, m'apporter votre réponse, alors je connaîtrai que vous ne m'avez pas choisi.

« Laurence, Laurence, je ne puis terminer cette lettre ainsi. Tout mon cœur déchiré vous appelle. Je vous aime et je vous attends. Il ne se peut pas que vous m'abandonniez...

« Ah ! Laurence, quoi que vous décidiez, je sens bien que je vous aimerai encore. Vous avez été la lumière de ma jeunesse, et il me semble que cette lumière va s'éteindre. J'ai peur, et ma peur

ne peut rien sur une décision qui s'est prise en moi, sans moi-même...

« PASCAL. »

Les huit pages de papier pelure grésillaient entre les doigts de Laurence. Quand elle eut fini de lire, elle rejeta la lettre sur sa couverture, s'allongea, les bras nus repliés au-dessus de sa tête, et ferma les yeux comme pour mieux concentrer sa pensée sans accepter la distraction du soleil qui, par la fenêtre à demi ouverte, pénétrait dans la chambre. L'air frais invitait à descendre au jardin. Elle n'entendait pas son appel. Elle eût désiré de s'engourdir dans le refus momentané d'une décision, quand, de son cœur obscur, toutes sortes de sentiments se levaient. La palpitation des cils et quelquefois un imperceptible afflux de sang aux joues blanches, aux joues d'habitude si unies, si lisses, trahissaient, dans cette pose d'abandon, la lutte que, malgré son empire, elle subissait.

Comment avait-elle pu réprimer à l'extérieur son premier mouvement, tout d'orgueil et de colère, contre l'audacieux qui trompait sa confiance, quand elle l'avait cherché, découvert, désigné elle-même ? De bonne heure initiée au monde, gâtée, courtisée, adulée, que d'hommages, que de flatteuses demandes elle avait dédaignés et écartés ! Celui qu'elle accepterait, elle le voulait

supérieur à tous les autres, moins mesquin, plus large d'esprit, apte à dominer. Il était venu, elle l'avait reconnu. C'était elle qui, se pliant aux avances, lui avait insufflé plus d'ambition, plus de hâte au but. A eux deux ils édifieraient une destinée de succès. Et brusquement il se dérobait, sous de prétendues charges de famille auxquelles il ne croyait même pas, auxquelles il avouait ne pas croire. Il laissait Paris, la Faculté de médecine, les travaux de laboratoire, la science, l'enseignement, la réputation, toutes ces choses auxquelles elle avait accoutumé d'attribuer avec lui une réalité vivante, pour se sauver en province, se condamner à un esclavage de tous les instants, à une existence sans ouverture, sans honneurs, sans plaisirs. Et c'était cela que, d'un geste généreux, il lui offrait ! Non, non, elle ne prendrait pas sa part de cet héroïsme familial. Et quel jour cet événement jetait sur le caractère de son fiancé ! Au premier choc du sort, il pliait les genoux au lieu de se dresser à la résistance. Il n'était donc point le vainqueur qu'elle avait imaginé. A l'usage il se révélait lâche, pusillanime, incapable de combattre les superstitions, les scrupules par quoi il se sentait envahi, comme tous les faibles. Non, elle ne l'accompagnerait pas dans sa désertion. Et elle s'exerçait à le mépriser.

Une seconde voix protestait contre une condamnation aussi sévère. La faiblesse, la lâcheté ne se trouvaient peut-être pas du côté où elle les prétendait voir. Et puis, à vingt ans, même si l'on s'est davantage attaché à développer son intelligence que sa sensibilité, quand on aime, ce sont des ondes brûlantes qui sans cesse passent sur le cœur. Laurence se souvenait de la rapidité de vivre que la présence de Pascal lui communiquait. L'avant-veille, au jardin, ne l'avait-elle pas tenu à sa merci ? La lune, obéissante, était venue favoriser sa victoire. Et quelles dépouilles elle avait exigées de ce vaincu déjà brisé ! Quand de ses lèvres elle lui avait effleuré les yeux, les yeux humiliés, n'avait-elle point senti une humidité dont, maintenant, elle avait honte pour lui et qui, de mémoire, la troublait toute délicieusement, — dans son orgueil ou dans sa chair ? Mais ne s'attribuait-elle pas un rôle qu'elle n'avait pas joué ? L'amour de Pascal s'était simplement accordé avec son ambition. Il s'était rendu de lui-même. Elle n'avait fait que l'affermir dans une volonté déjà prise. Et elle n'avait même pas le pouvoir de l'y maintenir. Peut-être, s'il la revoyait, changerait-il encore ? Non, il s'abandonnait à un instinct de pitié ou de race contre lequel elle devinait toute autre force vaine. Et il

ne lui demandait pas conseil, il ne la suppliait pas, il décidait sans elle et contre elle. Tout au plus, à la fin, jouait-il l'émotion pour l'attendrir. Et de nouveau se raidissant, Laurence se livrait au mépris, au dépit, à toutes les rancunes que soulève, comme un vent d'automne les feuilles mortes, la fureur amoureuse.

L'instant d'après, elle imaginait que dans l'immolation de soi-même à l'être aimé, dans le sacrifice à une volonté chère, se peut rencontrer une sorte de satisfaction, de volupté inconnue. D'anciennes lectures de piété, d'anciennes effusions religieuses, bien délaissées, mais qui gardaient une douceur lointaine, ne le garantissaient-elles pas ? Déjà elle rédigeait en pensée le télégramme qu'elle enverrait : *Avez-vous pu douter de moi, mon ami ?* Puis, elle repoussait une telle défaillance comme un amoindrissement.

Ces allées et venues, ce flux et ce reflux de sentiments contraires la fatiguaient, l'épuisaient. Elle aurait voulu ne plus réfléchir, oublier, se jeter dans le sommeil comme dans une eau bienfaisante. Et ce soleil qui touchait le lit, qui approchait peu à peu du visage, qui de son éclat la gênait ! Deux ou trois fois elle eut la velléité de se lever pour fermer les rideaux ouverts, et ne se décida pas au moindre geste, comme si le tumulte

de son cœur, bien suffisant pour l'agiter, la contraignait à une immobilité absolue du corps.

Vers onze heures, sa mère, inquiète de ne point la voir descendre, vint frapper à la porte deux ou trois coups discrets auxquels la jeune fille ne répondit pas. Ils se renouvelèrent timidement, et Mme Avenière, sur un hostile : *Entrez*, pénétra dans la chambre avec une figure toute décontenancée.

— Qu'as-tu, ma chérie ?

— Je n'ai rien.

Je n'ai rien : aucun aveu, plus que ces quatre mots dans leur insignifiance, n'a jamais tourmenté les mères, les amants, ceux qui se penchent sur les profondeurs. Ils abritent toutes les angoisses, toutes les agonies intimes, ce qu'il faut taire, ce qu'on ne sait pas encore, ce qu'on n'ose pas deviner, ce qui traîtreusement s'introduit dans le bonheur comme le ver dans un fruit. Mme Avenière, prudente et peureuse, s'alarma de ce manque de confiance qui l'écartait du chagrin de sa fille. Elle insista de sa voix la plus caressante, sans se décourager.

— Tu ne te sens pas malade ?

— Non.

— Cependant tu restes au lit. Il fait si beau dehors

— Je me repose.

— Ne veux-tu pas venir au jardin avec moi ?

— Pas ce matin. Merci.

— Ton père doit s'absenter pour ses affaires. Il déjeunera en ville et ne rentrera que ce soir, tard. Ne le verras-tu pas ?

— Vous lui direz que je suis un peu lasse. Ce soir, peut-être l'attendrai-je.

— Tu t'habilleras pour déjeuner ?

— Je n'ai pas faim.

— Et si Pascal, pour expliquer son absence d'hier, s'invitait ?

— Il ne viendra pas.

— Tu as reçu une lettre de ton fiancé ?

— Je n'ai plus de fiancé.

Elle-même s'étonna de cette affirmation catégorique. Pascal avait-il donc raison, dans sa lettre, de prétendre qu'aux heures décisives nos choix se font en nous, sans nous, ou que d'obscurs éléments de notre sensibilité, auxquels nous n'avons pas adressé d'appel, interviennent dans nos déterminations ? Toute la matinée elle avait parcouru, tour à tour, et tant de fois, les deux chemins qui s'offraient à elle, celui de l'orgueil et des libres puissances de vivre, celui de l'amour et du sacrifice. Elle avait paru détester le second, mais, en somme, elle avait regardé de son côté

aussi souvent que de l'autre. Tout à coup elle s'en détournait définitivement.

— Ah !... ma pauvre enfant ! soupira Mme Avenière.

Et, sans bruit, elle versa des larmes. Laurence ne voulait pas être plainte :

— Maman, pourquoi pleurez-vous ? Est-ce que je pleure ? Il me rend ma parole, il rentre à Lyon. C'est très bien ainsi.

— Ma pauvre enfant..., répétait sa mère, qui ne voyait pas l'effet d'agacement provoqué par cette exclamation.

Quand elle put s'exprimer plus longuement, elle expliqua :

— Hier, avant-hier, je suppliais ton père de te laisser partir avec lui, loin de nous.

— Il ne s'agit pas de père. Si je voulais partir, je partirais.

— Toi, je pensais que tu l'aimais.

Laurence, comme pour la défier, déclara :

— Oui, je l'aimais. Je l'aime encore.

— Et tu le laisses partir ?

— Évidemment.

L'âme simpliste de Mme Avenière ne concevait pas ces contradictions. Laurence le lui signifia sans ménagement, pour couper court à son interrogatoire :

— Vous ne pouvez pas comprendre.

— De mon temps...

— Les femmes d'aujourd'hui me comprendraient.

— Que vous devez être malheureuses ! protesta Mme Avenière.

La jeune fille avait envie de dire : « Vous le voyez. » Mais elle repoussa les caresses qui s'approchaient d'elle :

— Maintenant voulez-vous être bonne, maman ? Vous tireriez les rideaux. Je désire dormir, je ne déjeunerai pas.

Et quand sa mère eut repoussé le soleil dehors et rétabli dans la pièce l'ombre pitoyable où l'on peut jeter sa peine librement, seule et désespérée comme une petite fille qui se découvre abandonnée, elle se tourna contre le mur et sanglota éperdument. Personne ne la verrait, aucune glace ne lui montrerait à elle-même son image. Elle se livrait à son amour qu'elle brisait. Elle se mettait le cœur en lambeaux avec une douleur qui venait d'elle, comme un soldat déploie plus de courage pour se mutiler qu'il n'en faut pour aller à la guerre. Toute gémissante et meurtrie, elle ne songeait pas à changer de résolution.

Mme Avenière, plus tard, remonta vers elle, mais elle fit semblant de s'être endormie. Vers

deux heures elle se leva, s'habilla lentement et minutieusement, usant de toutes sortes de procédés pour effacer la trace des larmes, et une heure après elle apparaissait au salon où sa mère recevait quelques visites d'adieu. Elle portait cette robe ivoire dont Pascal, l'avant-veille, avait tant goûté l'harmonie. La blancheur de son teint ne pouvait s'appeler de la pâleur. Coiffée à ravir, ses cheveux blond doré moussant sur le front, elle souriait avec cette grâce qui se savait enchanteresse. On la complimenta sur sa mine, on la cajola, elle reçut des *ma toute belle* et des *ma mignonne* de cet air tranquille, sûr de soi, qui, dans le monde, était fixé comme un masque sur son visage. Sa mère n'en revenait pas, la suivait dans tous ses gestes, dans tous ses propos indifférents avec consternation, ne la reconnut que lorsqu'elle la vit jeter sur l'horloge à la dérobée un regard de misère qui lui serra le cœur.

Le temps passait, inexorable et si lent.

« Là-bas, sans doute, songeait Laurence, *il* compte les heures, lui aussi. Il m'espère, il m'invoque, il m'attend... Non, il savait d'avance que je ne viendrais pas. Sa lettre me l'indique clairement. Alors, pourquoi ne vient-il pas, lui ? C'est à lui de venir me réclamer, d'exiger mon départ,

de m'enlever de force au besoin. Il faut qu'il vienne. Je veux qu'il vienne... »

Elle tendait sa volonté à distance pour l'attirer, l'envoûter, le contraindre à se mettre en route vers elle. Un jeune homme entra. Elle tressaillit. C'était Chassal. Rien de plus naturel qu'une dernière visite avant le départ pour les vacances. Celle-ci parut à la jeune fille étrange et un peu suspecte. Les nerfs vibrants sous son calme, elle épiait le jeune homme qui se rapprocha et qui finit par lui demander :

— Pascal part toujours ce soir ?

— Mais oui.

— Il m'a annoncé qu'il s'installait à Lyon. C'est insensé. Ne trouvez-vous pas, mademoiselle ? Vous saurez l'en empêcher.

— M. Rouvray est libre.

Monsieur Rouvray : c'était le reniement. Félix Chassal avait trop de finesse pour ne pas l'entendre.

« Pour qui est-il là ? cherchait Laurence. Pour Pascal ou pour lui-même ? Pour lui. C'est pour lui. Je sais... »

Ils échangèrent un seul regard qui ne dura pas, car tous deux, aussitôt, détournèrent la tête. Chacun avait honte de trahir, lui l'amitié, elle l'amour, et de savoir que l'autre savait. Se découvrant pareils, ils se méprisèrent.

« Jusque dans sa cruauté, pensait-il, elle me plaît. »

« Il inventorie la succession de Pascal, » pensait-elle.

Ils cessèrent de parler. Et bientôt il s'en alla, ce dont elle fut soulagée.

Elle dîna avec sa mère, étonnée d'avoir si faim quand elle n'avait pas mangé depuis la veille. Sa jeunesse, déjà, lui versait le réconfort de la résistance physique. Après, elle descendit au jardin, en défendant jalousement sa solitude :

— Pour vous, maman, l'air est trop vif. Restez au salon. Tout à l'heure je rentrerai, et nous attendrons père ensemble. Tout à l'heure, n'est-ce pas ?

Car il fallait à tout prix qu'elle fût seule, pour quand neuf heures sonneraient.

La lune n'était pas encore levée. Elle s'en réjouit, préférant l'obscurité. C'était le même silence que l'avant-veille, le même parfum de jasmin et de chèvrefeuille, le même coin de ciel étoilé entre les branches, la même paix nocturne. Pascal manquant, toutes ces douceurs unies devenaient peu de chose. Il n'était plus là, apportant sa belle vie chaude que, vaincu, il lui soumettait. Le vainqueur de la journée, c'était lui. Triste vainqueur, il lui échappait et courait, hors Paris.

se constituer prisonnier de la province, de la famille, de la pauvreté, de toutes les geôles qui garrottent notre ardeur de jouir et de dominer.

Ah ! le misérable fou ! La beauté, l'intelligence qu'elle avait cultivées pour lui, il les dédaignait ! Surtout il lui courbait le front vers la terre sous la honte de préférences secrètes pour des vanités matérielles, mondaines, égoïstes, quand on ne discerne pas si nettement d'habitude les mobiles de ses actes, car on n'a pas l'occasion de descendre aussi bas en soi-même. Eh bien, non, elle redresserait la tête : elle aurait la franchise de s'aimer ouvertement plus que tout au monde, plus que son amour.

Elle en était à ce troisième reniement quand, de la fenêtre ouverte, lui parvinrent, à demi étouffés, les neuf coups sonnés par l'horloge de la salle à manger. Pascal la quittait pour toujours.

Deux larmes, les dernières, coulèrent de ses yeux qu'elle n'essuya pas. L'air de la nuit les sécherait. Déjà, à travers son amour agonisant, son amour égorgé, elle songeait à la vengeance. D'autres paieraient cher au cours de sa vie le choix dont elle se sentait marquée comme d'un soufflet, et dont elle voulait s'enorgueillir : d'autres, et Pascal lui-même, si jamais le destin les confrontait à nouveau...

— Laurence, ne rentres-tu pas ?

— Je rentre, maman.

Elle se leva, toute raidie, comme une ressuscitée qui n'a pas encore bien repris l'usage de ses membres. Et la jeunesse de son cœur était morte en effet.

VII

LA RETRAITE

D'où provenait donc ce choix qui s'était imposé à Pascal contre ses intérêts, ses ambitions, ses fortes croyances individualistes, son amour même ? Il en avait pu distinguer les symptômes dès l'avant-veille, après avoir quitté Laurence. Ses rencontres précédentes avec la jeune fille le laissaient dans un état d'exaltation comparable à la grâce pour les croyants : c'est comme une aisance nouvelle à se mouvoir dans la vie, une légèreté de tout l'être qui s'est débarrassé de son lest. Et à peine dans la rue Desbordes-Valmore, au sortir du jardin, le cœur lourd, il approfondissait avec terreur ce qu'il éprouvait. Des comparaisons révoltantes, aussi pénibles que des injures, l'assaillaient : il les chassait, elles revenaient. Car il découvrait en lui, avec stupeur, au lieu des beaux enthousiasmes passés, un état de dépression analogue à celui que provoquent ces réveils en des chambres ignominieuses où s'égare la jeunesse. Ce n'était plus

sa chair qui protestait contre un avilissement momentané dont une bouffée d'air pur pouvait avoir raison, mais sa pensée, ce qui lui appartenait en propre, ce qu'il estimait le plus en lui. Pourquoi ? Conformément à son ambition il déblayait la route de l'avenir. Sa fiancée l'approuvait, l'exhortait. Ils s'accordaient sur le but de la vie, et n'est-ce pas le signe des amours prédestinées ? La vision qu'il emportait d'elle, cette caresse dont ses yeux effleurés brillaient encore, le devaient transporter au-dessus de la terre, de joie et d'orgueil, et il se reconnaissait diminué, comme s'il avait commis une lâcheté. C'était insensé, incompréhensible et obsédant. N'était-il donc pas vrai que notre pensée est maîtresse d'elle-même, nous appartient sans servitude ?

« Ce sont les derniers restes, décida-t-il, de la pitié, de la faiblesse familiale. Par mon refus successoral, je sauve la fortune de ma mère, je lui assure, et à mes deux cadets, une honnête médiocrité. Et je redeviens libre. Tout est pour le mieux. »

Le lendemain matin, il n'avait pas encore recouvré une entière tranquillité d'esprit, quand Mélanie lui monta une lettre de Mme Rouvray. Des récriminations, des plaintes, eussent affermi sa résolution. Il n'y en avait pas dans cette lettre,

ni même une allusion à son retour, seulement de la confiance en lui, et le souvenir de son père. Le souvenir de son père, il l'avait là, devant lui, sur sa table, parmi les papiers qu'il rangeait, dans les derniers mots que celui-ci lui avait écrits à la veille de mourir. Il les relut, et il entendit, comme un souffle vivant, *ces voix du passé qui prennent malgré nous-mêmes la parole lorsque nos intérêts les plus sacrés entrent en jeu.*

Il chercha dans sa mémoire à quelle date il l'avait vu pour la dernière fois, avant de le retrouver couché sur un lit funèbre, dans cette immobilité qui paraît fixer l'expression essentielle de la vie. Et quelle était alors l'expression de cet homme qui, pendant soixante années, n'avait pas cessé de mener la guerre contre les difficultés matérielles, contre l'insécurité et la maladie, contre des responsabilités accablantes ? Il ne pouvait pas l'oublier : sur ce visage que le froid durcissait et qui bientôt, dans la nuit définitive, s'altérerait, se décomposerait, perdrait son caractère de personnalité humaine, la mort avait déposé un calme, une paix, cette sérénité que le soir répand sur les campagnes et qui, là, par le miracle de quelques lignes, prenait une grandeur immense, s'éployait comme si elle en avait eu l'espace, planait majestueusement, religieusement.

La dernière fois, ce n'était pas plus d'un mois avant de l'avoir perdu. Son père, appelé inopinément à Paris en consultation, et descendu en son absence avenue de l'Observatoire, lui avait donné rendez-vous à la terrasse du café Manette où il l'avait rejoint, et il le revoyait nettement, se levant à son approche, la face tout éclairée d'un bon sourire de satisfaction, et l'embrassant en plein vent. Lui-même, moins expansif, s'était prêté sans élan à cette manifestation spontanée, gêné d'être en spectacle, contrarié d'une effusion publique. De cette contrariété, de cette gêne, une honte tardive, bien inattendue, lui revint, comme de l'un de ces petits reniements que, si souvent, nous commettons, et qui sont l'image abrégée des grands.

Cette existence éteinte, elle ne prenait tout son sens pour lui que depuis le manuscrit de Colletière. L'œuvre formidable entreprise pour sauvegarder l'honneur du nom, conduite aux quatre cinquièmes du but, resterait donc inachevée, interrompue, inutile. Ramené à cette constatation, Pascal refit des calculs et vérifia de nouveau l'impossibilité d'intervenir. Plusieurs années lui seraient nécessaires à constituer une clientèle à Paris, même s'il possédait la puissance de travail indispensable pour n'en pas subir une entrave

dans la suite des concours qui le devaient porter à la Faculté de médecine. La dot de Laurence ? Ce serait, dans sa plus importante part, une rente dont il ne pourrait imposer la diminution à une femme accoutumée au bien-être, même au luxe, et d'ailleurs aussi élégante et adorée. Non, non, de Paris il ne fallait pas songer à assumer une charge quelconque, spécialement au début, c'est-à-dire quand les circonstances le commandaient. Un mari ne dispose pas de la fortune conjugale. Et comme il se formulait à lui-même cet axiome, il se rappela cette parole de sa mère offrant, d'un geste si simple, si naturel, ce qu'elle possédait : « Entre un mari et une femme il n'y a rien de séparé... » Un abîme se creusait donc entre sa génération et la précédente, puisque l'on raisonnait différemment en toutes choses, sur l'héritage, sur le foyer, ou bien ses parents étaient-ils une exception ? S'ils étaient exceptionnels, lui-même se rejetait au niveau commun, quand il prétendait dominer ? Et les solutions de M. Avenière reprenaient ce sens blessant qui, déjà, l'avait tant froissé, malgré la conformité de ses vœux, de ses désirs, de sa volonté : — Mme Rouvray s'accommodera d'un train réduit, votre sœur suivra gratuitement des cours, votre frère recevra une bourse, les créanciers transigeront... Comme tout

cela paraissait mesquin auprès du sacrifice total qui, avant lui, avait été consenti !

A Lyon, une clientèle l'attendait. Là, faire face aux engagements qui subsistaient, cessait d'être chimérique. Mais il perdait de vue les études scientifiques et désintéressées qu'il pensait poursuivre, l'action qu'il comptait exercer par son enseignement, par ses livres, ses communications et ses découvertes, sa notoriété. Action problématique, études incertaines : voué par sa vie professionnelle à l'observation, pourquoi n'en pas tirer parti ? Il reculerait de quelques années le résultat, il n'y renoncerait pas. Combien de savants, d'inventeurs, d'artistes la destinée avait-elle matériellement favorisés ? La plupart du temps, elle exigeait d'eux une énergie plus rude, elle les éprouvait, les trempait, les contraignait par les obstacles mêmes à tendre leurs forces. Et si elle ne réclamait de lui, en ce moment, qu'une plus longue attente ? Si elle ne risquait de jeter bas que la partie décorative, brillante de sa carrière, et non pas cette carrière elle-même qui en tout lieu pouvait se réaliser avec le concours du temps ? Soit, mais il lui fallait encore abandonner, avec Paris, la clinique qu'il avait conquise, tant de facilités dans le travail, tant d'agréments, d'habitudes, de satisfactions, ce plaisir de respirer libre-

ment, cet art nonpareil de remplir les jours jusqu'au bord, toutes ces choses multiples, les unes claires, les autres indéfinissables, dont on sent le prix quand on est menacé de les quitter. N'était-ce pas beaucoup ? N'était-ce pas assez ? Et son amour ?

Son amour, il avait tenté de le placer en dehors de la lutte qu'il soutenait. Laurence avait dit : — Vous savez, mon ami, que je vous eusse suivi n'importe où... — Pour elle la question ne se posait pas. Et c'était elle, peu à peu, qui en devenait le centre. Une autorité secrète, dont l'influence allait grandissante en lui, l'avertissait de ne pas espérer qu'elle l'accompagnerait à Lyon. Il se révoltait contre elle et elle le broyait. Il se répétait : « J'ai foi dans Laurence..., » et il doutait. Ainsi n'avançait-il pas dans sa détermination, mais quel revirement depuis la scène du jardin où sa fiancée s'était arrangée d'un rayon de lune comme d'une auréole de victoire !

Il déjeuna hâtivement chez lui et descendit pour faire des courses obligatoires. Elles apporteraient une diversion utile à la perplexité intolérable où il se débattait. Déjà il avait donné congé de son appartement pour s'établir selon ses goûts et les exigences de sa profession, avant la mort de son père, avant même ses fiançailles. En

vue d'une absence probable au terme de juillet, il lui fallait s'informer d'un garde-meuble et d'une entreprise de déménagement. Il ne devait prendre possession de sa clinique qu'en septembre, et il passerait les deux mois qui l'en séparaient soit dans la villa des Avenière, au bord de la mer, soit en Dauphiné. Après, il ferait choix avec Laurence de leur nouvelle installation.

Il s'occupa tout d'abord de déménager. On lui demanda si c'était de Paris à Paris. Et il répondit presque sans hésiter :

— Non.

C'était le résultat du travail secret qui s'accomplissait en lui.

— Est-ce pour la banlieue ou la province ?

— Pour la province.

Lentement, il se laissait arracher les indications une à une.

— Quelle ville ?

— Lyon.

— Alors il faut retenir un wagon. Pour quand ?

— Pour demain.

— Pour demain, le délai est bien court. Heureusement, ce n'est pas l'époque du terme.

— J'irai moi-même à la gare.

Et il prit le chemin de la gare, en effet, pour aller retenir le wagon qui emmènerait son mobi-

lier. Le sort en était jeté : il abandonnait Paris. Ainsi nos plus importantes déterminations commencent bien souvent de se traduire par la manière dont nous tranchons de petites difficultés matérielles qui s'imposent à nous et réclament une solution immédiate.

Il entra chez lui pour s'habiller. N'était-ce pas le moment de gagner Passy en hâte ? Laurence lui avait recommandé de venir de bonne heure. Elle l'attendait. Probablement la trouverait-il seule, au jardin, avant le dîner. Là, il lui annoncerait le changement de leur vie. Il lui rappellerait sa promesse de l'accompagner n'importe où, il l'associerait à l'œuvre de famille qu'une hérédité encore peu expliquée à ses yeux ou une pitié déraisonnable le forçaient de continuer et dont il lui représenterait les côtés généreux ; surtout il tâcherait de lui démontrer qu'il réservait l'avenir et que l'exil ne serait que momentané. A mesure qu'il s'exaltait sur ce qu'il dirait à la jeune fille pour la convaincre, pour atténuer sa déconvenue, il en apercevait l'envers. Elle ne croirait pas à la possibilité d'un retour. Lui seul pouvait en garder l'illusion. Elle ne verrait que le départ, le renoncement à la réputation, au succès, aux honneurs, à tous ses goûts de femme : une déchéance dont M. Avenière parlait avec ironie.

« Oui, mais elle m'aime, » se disait-il pour s'encourager.

Et il l'imaginait à cette place qu'il occupait, d'où il dominait la verte avenue, le Luxembourg, l'étendue lointaine des maisons. Serait-elle venue là sans son amour ? — *Librement et pour toujours*, avait-elle promis. Il entendait encore la parole qui avait jailli de ses lèvres, mais elle avait ajouté : *En face de Paris qui nous voit...* comme si elle avait eu l'intuition de ce débat futur et voulu d'un mot révéler qu'elle n'était pas plus transportable que ces plantes qui ne vivent qu'en serre chaude et ne s'acclimatent pas ailleurs.

Par la seule vertu de ce souvenir il comprit qu'à tous les sacrifices acceptés, il faudrait peut-être ajouter celui-là. S'il retournait rue Desbordes-Valmore, aurait-il la cruauté de placer directement Laurence en face de sa promesse ? Et il revit les yeux calmes, les joues lisses, sans une ombre. Elle l'amènerait sans difficulté à une nouvelle trahison, et chaque jour la lutte recommencerait entre les deux forces qui se disputaient sa volonté et dont l'une paraissait d'autant plus tenace que plus longtemps il en avait ignoré l'existence en lui. Alors il se décida à envoyer de la poste voisine le petit bleu qui présentait ses excuses. Et rentré chez lui, il écrivit sa lettre.

Cette fois c'était fini : il coupait lui-même sa ligne de retraite. La seule chance qui lui restait de sauver son bonheur du désastre, Laurence, le lendemain, la lui apporterait ou l'écarterait.

« C'est bien, approuva-t-il. Elle choisira, elle aussi. »

Quelle veillée il passa, dans son appartement par avance abandonné ! Les lieux sont comme les personnes : quand nous sommes assurés de les quitter, nous avons beau prolonger les adieux, c'est déjà l'éloignement qui commence. Chez lui, tout sentait le départ, le départ définitif.

Le lendemain matin, — le dernier jour, — l'équipe des déménageurs arriva.

— Emportez après tout le reste le cabinet de travail, recommanda-t-il.

Là, si Laurence accourait, il pourrait encore la recevoir. Elle avait reçu sa lettre, elle savait.

Laurence ! Laurence ! Tout son être se tendait vers cet espoir. Par la porte ouverte les meubles fuyaient. Il sondait la cage de l'escalier, ou bien il se penchait au balcon. De si haut, la reconnaîtrait-il ? Celle-ci qui descendait de voiture, comme l'autre fois ? non, ce n'était pas sa démarche, ni sa taille. Cette autre peut-être ? elle dépassait sa porte.

— On prend le salon, monsieur ? Il n'y a plus rien ailleurs.

— Emportez.

Un mobilier de jeune homme, c'est bien vite déménagé. La vaisselle, la cristallerie exigent peu de paniers. C'est un travail qui va comme sur des roulettes. A midi l'appartement était vide. Le chef d'équipe avertit Pascal qu'il emmenait ses hommes déjeuner, et qu'à deux heures le camion prendrait le chemin de la gare de Bercy :

— Mais pas besoin de vous, monsieur, vous réglerez avec le patron. En petite vitesse, et en port dû : Lyon-Perrache.

Pascal distribua des pourboires, liquida Mélanie qui s'attendrissait bruyamment, ferma sa porte à clé et descendit à son tour pour rejoindre au café Manette ses amis Chassal et Épervans qu'il avait prévenus.

— Si l'on demande à me voir, expliqua-t-il au concierge, je serai rentré à deux heures.

— Monsieur garde la clé ?

— Oui, je vous la remettrai ce soir. Mes malles sont en haut.

— Je les porterai à la voiture.

— C'est cela.

Félix et Hubert, stupéfaits, apprirent en déjeunant la brusque volte-face. Le second essaya d'un : — Tu es fou ! — qui n'eut pas d'écho. Et ils se turent. Pascal leur avait notifié la nouvelle

d'une façon qui excluait toute discussion, toute critique. Et leur silence attestait cette sorte de respect qu'on peut éprouver devant une annonce de suicide, quand la mort a déjà désigné sa victime. Ils n'osèrent même pas s'enquérir de Laurence : du dehors ils jugeaient mieux, ils étaient sûrs de deviner.

Pascal, troublé, voulut réveiller leur confiance en lui, et même les étonner un peu.

— Mon départ n'est pas éternel, affirma-t-il avec tout son orgueil. Dans dix ans je reviendrai. Dans dix ans je vous invite ici tous les deux. Nous verrons ce que chacun de nous sera devenu.

— A quoi bon, objecta Félix, ces comparaisons ?

— A ne pas nous perdre de vue. Et puis j'ai besoin de cette certitude.

— Tu réussiras tout de suite à Lyon, convint Hubert, cela compense. Mais pourquoi revenir ? Dans la vie comme aux cartes, on fait son enjeu, et l'on touche, ou l'on paie.

Mais Pascal, dont la sensibilité était à vif, insista, non sans un peu d'emphase :

— Je paie en ce moment. Si je ne réussis qu'à rassembler à Lyon une clientèle nombreuse et opulente, j'estimerai que j'ai manqué mon but. Je l'aurai manqué, puisque, vous le savez, je

valais davantage. Mes efforts, mes résultats acquis, permettaient d'augurer que j'aurais un jour répandu plus de clarté sur la science des maladies nerveuses, et peut-être inscrit mon nom parmi les illustrations de la médecine. Si je ne reprends pas cette route dans dix ans, je vous autorise à me mépriser, car, pour de médiocres obligations de famille, qu'un autre eût rejetées sans scrupule, j'aurai raté une existence qui, vous en êtes les témoins, pouvait, devait être féconde.

Sa propre déclaration l'avait excité. Il se rendit compte aussitôt qu'elle n'avait produit aucun effet. Le prudent Chassal ne manifesta pas d'opinion, mais Hubert ne put se tenir de répliquer d'un ton bourru :

— Allons, allons, c'est de l'enfantillage. Je comprends tout, excepté qu'on s'abuse sur soi. Tu as fait ton choix comme tu l'as voulu : c'est parfait. Mais il faut avoir le courage d'admettre qu'il est définitif.

— Enfin, acceptez-vous mon invitation ?

Félix sourit ironiquement :

— Elle est à longue échéance. Nous pouvons toujours l'accepter.

— Oui, ajouta l'autre, si tu es alors fixé à Paris de nouveau.

Pascal se leva, leur serra la main et repoussa leur offre de le conduire à la gare le soir :

— Non, pas d'adieux, puisque nous nous retrouverons. Au revoir, mes amis.

— Avant dix ans ?

— Sans doute nous nous rencontrerons auparavant. Ce ne sera pas la même chose. Je vous souhaite bonne chance. Pour vous la voie est libre.

— Elle l'était pour toi, protesta Hubert, plus ému qu'il ne désirait le paraître. Un héritage qui se résout en passif, ça se refuse. Tu n'as pas voulu. Tant pis pour toi. Au revoir, vieux.

Félix, au contraire, accentua la cordialité de son : — Adieu, mon cher.

Tout un passé de fièvres juvéniles, de tumultueux assauts livrés au sort, de projets ambitieux mis en commun, croulait, comme un monument dévasté, avec ces quelques mots insignifiants. Pascal n'eut pas le loisir de s'attrister sur les funérailles de ses amitiés. Il héla une victoria pour courir chez lui. Peut-être était-*elle* enfin revenue ? A mesure que le temps passait, la démarche de Laurence devenait plus problématique, puisque moins spontanée. Mais elle avait dû écrire, télégraphier. Il recevrait quelque chose d'elle. Le contraire était impossible.

Personne ne l'attendait. Personne ne l'avait demandé. Il n'y avait ni lettre ni dépêche. Il demeura un instant devant la loge, décontenancé. Et il s'en fut sans une parole.

... Les séparations d'amitié sont le contraire des séparations amoureuses : on les brusque, au lieu de s'attendrir. Tout s'y passe en dedans et il ne s'y dit rien que de banal. Au café, après le départ de Pascal, Chassal et Épervans restèrent muets plus longtemps qu'il n'est d'usage entre jeunes gens. Dix années révolues, serrées en un petit espace, tenaient dans ce silence que rompit Hubert dont les émotions avaient besoin de s'extérioriser.

— C'est dommage, commença-t-il.

Et parlant de Pascal au passé, comme d'un mort :

— Il était le mieux doué de nous tous, et je l'aimais bien : le voilà fichu.

— Mais non, protesta faiblement Félix que le commencement de la phrase avait vexé dans ses prétentions.

— Mais si, mais si. Comment veux-tu ? Il pense à revenir, et dans dix ans il sera encroûté en province, marié, père de famille, perdu pour la carrière qu'il rêvait de remplir, et qu'il faut

entreprendre jeune si l'on veut parvenir aux honneurs, aux dignités.

— Il aura sauvé les siens.

— C'est bien gentil de sa part. Mais on se passe de moralité. Nous n'en avons pas, nous.

— Pardon.

— Oui, tu fais semblant, mais tu prépares ton avenir par toutes sortes de menées souterraines qui dissimulent la juste férocité de ton ambition. C'est un bon système, pour égarer les faibles d'esprit. En démocratie, il convient d'élever une façade qu'on badigeonne de belles inscriptions, de grands mots : progrès, solidarité, puissance populaire, et là derrière, on travaille... pour soi. Dans dix ans, qui sait ? avec l'appui des femmes qui auront cru à ton amour quand tu sollicitais leur influence, et celui de tous les vieillards utiles que tu n'auras pas flattés en vain, tu seras sur les marches d'un ministère, à moins que tu n'aies déjà réussi à t'y installer. Moi, j'aurai fait fortune, et plus gaillardement, sans m'embarrasser même des apparences. Avec l'argent je disposerai du luxe, du plaisir, et même du pouvoir si le cœur m'en dit : un jour ou l'autre, j'envahirai tes plates-bandes. Les affaires : il n'y a rien d'autre aujourd'hui.

Félix détestait ces boniments qu'il comparait à

des parades de foire, ce cynisme qui vise à ôter les masques alors qu'il n'en a pas le pouvoir. Est-on jamais sûr de ce que l'on est ? L'hypocrisie, c'est la précieuse couverture de plusieurs façons de sentir. D'ingénus barbares pourraient s'en passer, non pas une société civilisée. Cependant Hubert, en le secouant, l'intéressait. Il le supportait, comme un roi d'autrefois son bouffon, et même il s'ennuyait sans lui, quand il se retrouvait seul avec l'inquiétude de tous ses désirs qui le desséchaient. Il se levait pour couper court, lorsque son ami l'arrêta d'une question :

— Et la belle Laurence ?

— Je ne sais pas.

— Oh ! le mariage est à vau-l'eau, c'est certain. La petite ne s'est pas souciée de repêcher tous les Rouvray qui sont sur terre, et même ceux qui sont dessous.

— Elle vaut mieux que ça, en effet, ne put s'empêcher d'approuver Félix.

— Ah ! ah ! s'écria Hubert en le fixant dans les yeux.

Et il éclata de rire. Que signifiait ce rire ? Tous deux s'étaient compris sans autre explication. Hubert haussa les épaules, comme pour s'alléger d'un poids inutile, et conclut :

— Après tout, ça te regarde.

Et chacun tira de son côté, comme dans la vie...

Pascal, après avoir tournoyé un instant comme ces bêtes blessées qui ont perdu la direction, s'était dirigé vers la Faculté de médecine. Il avait préparé sa démission de chef de clinique pour la remettre au doyen. En l'absence de celui-ci, il vit le professeur Arnaud de qui son service dépendait, et lui exposa brièvement ses raisons de partir. Le professeur, absorbé, l'écouta à peine, comprit seulement que ce brillant sujet s'en allait, et plissa dédaigneusement les lèvres pour lui répondre :

— On ne quitte pas un service comme le vôtre.

— Des charges de famille...

— Il n'y a pas de charges de famille qui tiennent contre la science, monsieur.

Car il était fermé systématiquement à tout ce qui n'appartenait pas à la neurologie. Et préoccupé de son sujet, il commença :

— J'étudie un beau cas précisément...

Mais il se souvint et suspendit sa confidence :

— Cela ne peut plus vous intéresser.

— Je vous demande pardon.

— Mais non, puisque vous partez, puisque vous pouvez partir. Adieu, monsieur. Portez-vous bien.

Ulcéré de ce mépris rapide, le jeune homme sortait quand le vieux maître le rappela :

— Monsieur Rouvray !

Et brusquement changé, il lui tendit les deux mains :

— Je suis fâché, très fâché de vous perdre. Je sais, moi, ce que la science était en droit d'attendre de vous. Pour que vous désertiez votre poste, il faut une nécessité bien grave. Je n'ai pas à la connaître. Allez, travaillez, mon ami. Il n'y a encore que ça. Et souvenez-vous de moi, plus tard, si vous reveniez à la science.

Le mot de Science, prononcé par cette bouche, prenait un sens quasi mystique. Pascal, ému de ce retour, franchit le porche de la Faculté. Là encore il brisait un long passé. Tous les épisodes de cette journée lui entraient en flèches dans le cœur. Il reparut en coup de vent à l'avenue de l'Observatoire.

— Toujours rien ? s'informa-t-il.

On n'était pas venu. Le concierge lui remit un courrier assez volumineux, des prospectus de librairies médicales, d'instruments de chirurgie, des cartes de condoléances. Il n'y avait que des

imprimés. Cette absence de nouvelles, c'était le pire supplice, celui qu'on n'imagine pas. Il avait prévu la résistance de sa fiancée, des supplications, de la colère, un refus, surtout une suprême tentation de tendresse à quoi il n'était pas assuré de ne pas céder. Mais la rupture sans un geste, sans un signe de vie, il n'en avait pas prévu la douleur. A distance elle le frappait, invisible et cruelle comme la mort. Et pourtant, que cette immobilité convenait mieux à Laurence, s'il y avait réfléchi, que toute reprise par la tendresse, la colère ou les supplications ! Le visage pur, les yeux paisibles demeureraient inaltérés. Il ne pouvait l'évoquer ainsi, dans cette attitude d'indifférence, sans un désir farouche de l'atteindre, de la frapper. Alors, il partirait sans rien connaître d'elle ? Était-ce possible ? Non, non, elle l'attendait, elle l'avait attendu tout le jour, elle l'espérait, il avait le temps encore de courir la revoir.

Et il y alla. Il descendit de voiture à la rue de la Tour où la rue Desbordes-Valmore prend sa source. Il erra dans le voisinage, ne sachant à quoi se résoudre. Aucun amoureux, devant la porte de sa bien-aimée, ne confondit mieux son amour et sa vie. Il vit sortir de la grille deux ou trois personnes, et il vit sortir Félix Chassal.

Il n'eut que le temps de tourner l'angle des deux rues pour dissimuler sa présence. L'esprit empoisonné, le cœur en lambeaux, il abandonna son poste. A quoi bon entrer ? L'existence continuait, sans lui. On recevait des visites, on accueillait la trahison. Peut-être qu'il aurait fait la figure d'un revenant...

Quand il reparut à l'avenue de l'Observatoire, il marchait comme un somnambule. Il ordonna au concierge de lui chercher un fiacre, de descendre les malles. Et il se trouva seul dans son appartement dégarni, lamentablement vide. Il s'approcha de la baie qu'il ouvrit, et il occupa dans l'espace l'emplacement même que Laurence avait occupé, si peu de temps.

C'était la fin du jour, d'un beau jour. Dans les rues, au-dessous de lui, on n'avait pas encore allumé les réverbères. L'ombre envahissait comme une vallée le jardin du Luxembourg, les avenues, les intervalles des maisons. Les traînées rouges et violettes qui barraient l'horizon communiquaient au soir une gloire violente, chargée d'inquiétude. Dans la ville rien ne cessait. Une rumeur confuse montait, emplissait l'air. La venue de la nuit était sans pouvoir, comme elle en possède à la campagne, sur le travail, sur le bruit ni sur la paix du cœur.

— Monsieur, le cocher s'impatiente. C'est le moment.

Le concierge avertissait Pascal.

— C'est bien, je fermerai.

Ce Paris qu'il avait tant convoité, qu'il tenait d'un regard, il le voyait de cette place, à ses pieds, pour la dernière fois, avec toutes ses puissances de vivre à peine modérées par l'ombre. Et déjà, de-ci de-là, les lampes, en s'allumant, semblaient donner le signal d'une nouvelle activité, celle du plaisir. Qu'importait, dans ce tumulte, la petite aventure de son départ ?

— Laurence, Laurence ! appela-t-il, pourquoi n'êtes-vous pas venue ?...

Et il connut le désespoir. Il n'avait plus d'ambition, plus d'amis, plus d'amour, plus d'orgueil. Cette journée d'agonie se résumait, se condensait en une minute suprême où elle lui présentait tout son fiel. La force mystérieuse qui l'avait dirigé presque malgré lui dans son choix, qui l'aurait dû soutenir, l'avait, elle aussi, abandonné. Il ne savait plus s'il avait bien ou mal agi, il ne se souvenait de rien, sinon de tout ce qu'il avait brisé. Il détourna la tête, et il pleura. C'étaient de pauvres larmes de solitude, telles qu'on en verse quand on perd quelqu'un de très cher. Et celui qu'il perdait, c'était lui-même, puisqu'il n'en

attendait plus rien. Sa vie individuelle n'était-elle pas finie ? Son bonheur n'était-il pas mort, et morte cette volonté personnelle sans quoi aucune œuvre, croyait-il, ne se réalise ?

Il fallait se décider. Il tira les persiennes, et à tâtons il gagna la porte. Quand il eut tourné la clé, il eut la sensation d'avoir fermé le tombeau où sa jeunesse était ensevelie.

VIII

LES CHAÎNES

Lorsqu'on a perdu beaucoup de sang, la faiblesse provoque un état d'anesthésie. Par tant de blessures Pascal avait vu fuir sa vie morale, qu'installé dans son wagon il ne sentait plus rien. Épuisé, il s'endormit. A son réveil, il mit un moment pour se rendre compte des lieux. L'air était lourd et chaud. Cette atmosphère, sans doute, l'appesantissait. Il gagna le couloir.

Bien qu'il ne fût encore que trois heures du matin, ce n'était déjà plus la nuit. En été, elle dure si peu. Des lueurs dorées apparaissaient au levant. La terre gardait une teinte noire, mais il la distinguait, toute plate, uniforme, sans ondulations, avec seulement des plaques plus sombres qui indiquaient des groupes d'arbres. Il baissa la vitre, et reçut un peu de vent presque froid qui lui rafraîchit le visage comme une eau pure. Peu à peu la conscience de souffrir renaissait en lui.

La locomotive, s'excitant à la vitesse, poussait des sifflements aigus qui déchiraient l'espace, angoissés comme le cri des paons dans le jardin de Colletière. Il se crut reporté à quelques jours en arrière, au voyage qu'il avait accompli quand la maladie foudroyante de son père avait exigé son retour. N'était-ce pas le même appel qu'il entendait, le même appel multiplié ? Quels que soient ses intérêts, la gravité de ses occupations, on ne discute pas sur un télégramme qui annonce la mort : on part. Ainsi, malgré son bonheur même, il s'était mis en route une seconde fois. La voix qu'il avait écoutée, il la reconnaissait maintenant. Elle venait d'outre-tombe, mais c'était la même qui le réclamait encore.

Maintenant il ne pouvait pas plus revenir en arrière que descendre de ce train lancé sur les rails. Il était pareil à un prisonnier dans un convoi. Oubliant son avenir détruit ou, ce qui est pire, réduit, il n'eut bientôt plus qu'une pensée : Laurence. Dans une fièvre d'immolation, de détachement, il s'efforçait de ne pas la condamner. En la condamnant, ne frapperait-il pas sa jeunesse dont elle était l'image resplendissante, sa jeunesse qu'il fallait à tout prix maintenir intacte, puisqu'elle serait son grand souvenir ? Et s'imposant de la comprendre jusque dans son refus, il la déifiait

comme une de ces victoires dont le geste est de fendre l'air en avant, et qui ne peuvent ni s'arrêter ni se pencher. Ce désintéressement lui restituait un peu de son orgueil.

A Vienne, à sept heures, il monta dans le tramway de Charavines. On n'y arrive guère qu'un peu avant midi, et c'est un trajet interminable pour tout le monde, un supplice pour un malade. Il confia ses bagages à un employé, et prit, seul, à pied, le chemin de Colletière. Il n'avait pas annoncé son arrivée : personne ne l'attendait. Dans la phase de soumission douloureuse et mal résignée qu'il traversait, une première entrevue pouvait le conduire à la révolte. Quoi que ce fût qu'on lui dirait, il était prêt à s'en froisser. Le cœur écorché, on ne supporte rien, et tant de maladresses se commettent en famille où l'on se contente des intentions. La dépense de générosité qu'il avait dû faire pour couvrir l'abandon de Laurence ne lui laissait plus que de l'amertume et l'horreur de toute expression de gratitude, de compassion ou d'éloge. Il avait agi comme il lui avait plu d'agir : qu'on s'en tînt là, une fois pour toutes, et que tout commentaire lui fût épargné !

La porte de l'enclos était grande ouverte. On ferme si rarement les grilles à la campagne. Les

fleurs des magnoliers étaient fanées. Les seringas et les tubéreuses résistaient davantage. Dans l'allée mal entretenue poussait de la mauvaise herbe. Les choses familières l'accueillaient et à cause de leur silence il leur était plus indulgent. Par-dessus la haie, il apercevait les champs de blé, les uns déjà dévêtus, les autres blondissant encore, et, tout près, devant le petit lac de Paladru qui brillait sous le soleil, des filets, des roseaux, une barque échouée. Il était chez lui. Cet horizon lui appartenait. La vieille propriété le recevait avec confiance : elle ne mettait pas en doute qu'il ne la gardât.

Parvenu devant la maison, il souleva le loquet et il entra tout droit, satisfait de n'avoir pas rencontré Claire et Gérard dans le jardin. Comme la porte rejetée en arrière se refermait avec bruit, une voix, du haut de l'escalier, s'informa :

— Qui est là ?

— C'est moi.

Il monta rapidement la rampe et trouva sur le palier sa mère qui, traînant un peu le pas, se hâtait. Il eut le temps, avant de l'embrasser, de reconnaître d'un regard le changement qui s'était opéré en elle. Pourquoi ne l'avait-il pas remarqué auparavant ? Si maigre et pâle, si cassée,

elle l'attrista. Pour la première fois depuis ces deux jours qui l'avaient tant meurtri, il éprouva de la joie rien qu'à prononcer ces trois mots, doucement, comme une nouvelle de peu d'importance et qui ne lui coûtait rien :

— Maman, je resterai.

Elle le regarda, comprit et ne répondit pas. Elle ne prononça pas une de ces paroles qu'à l'avance il redoutait, mais qu'il eût acceptées d'elle sans peine maintenant que, dégagé de son propre avenir, il la voyait réellement, et son pauvre visage ravagé, et sa faiblesse. Ses yeux presque décolorés s'humectèrent. Ils étaient si peu accoutumés à ces larmes-là.

— Mon enfant, murmura-t-elle enfin.

Et ce fut sur le cœur aride de Pascal comme une rosée sur la terre sèche. Il l'emmena dans sa chambre, ne voulant pas d'une autre présence entre eux. En quelques instants, avec une brièveté de procès-verbal, il la mit au courant de sa démission, de son retour définitif. Elle l'écoutait sans l'interrompre, suspendue dans l'attente d'une autre confidence qui ne suivit pas. Alors elle se décida à demander, hésitante et le sang aux pommettes :

— Et... Mademoiselle Avenière ?

Elle n'avait osé dire ni *Laurence*, ni *ta fiancée*.

Elle avait deviné. Il ne broncha pas, ne manifesta aucune gêne :

— Ne parlons plus d'elle, jamais, déclara-t-il simplement.

Le souvenir de celle-là, si mort qu'il pût être, il le voulait pour lui seul. Mme Rouvray ne réclama pas contre cet arrêt qui l'écartait. Mais elle fit sienne instantanément toute la douleur de son fils, en y ajoutant l'injure personnelle dont l'atteignait à distance la trahison de cette jeune fille qu'elle n'avait pas connue, qu'elle ne connaîtrait pas, qui lui avait causé une peur instinctive, mais que par avance elle recouvrait d'une tendresse maternelle toujours prête à accepter jusqu'au cœur les liens de famille. Cela encore, il le put lire dans son regard. Une parole les eût jetés dans les bras l'un de l'autre. Par pudeur du secret de son fils elle demeura immobile, et cet apitoiement sur soi qui a sa douceur, mais aussi sa lâche volupté, il se l'interdit. Avec sa vie nouvelle, maintenant définitive, la force renaissait en lui.

— Et Claire, et Gérard ? s'informa-t-il, cherchant d'instinct ceux qu'il avait pris sous sa protection.

— Ils sont allés à la Chartreuse de la Sylve-Bénite. Ils ne savaient pas que tu reviendrais aujourd'hui. Je les ai encouragés ce matin à profiter

du beau temps. Ils ont emporté de quoi manger, et ils ne rentreront qu'à la nuit.

— Ils vous ont laissée toute seule ?

— Oh ! pour la journée. Et maintenant tu es là.

Ils déjeunèrent en tête à tête, et ils allèrent s'asseoir sur le banc qui était devant la maison. Le parfum du seringa et des tubéreuses fut bientôt pour Pascal le jardin de la rue Desbordes-Valmore. Il revenait de très loin quand il entendit sa mère, longtemps muette, commencer :

— Ton père me l'avait bien assuré souvent...

— Et quoi donc ?

— Que nous pouvions avoir confiance en toi. Il voyait loin.

Et après un nouveau silence elle reprit, émue à la pensée de parler à Pascal de celui qui n'était plus là :

— Il y a vingt ans, quand il a été informé du déficit, il a passé toute une soirée à cette place que tu occupes. C'était à peu près la même époque de l'année, un peu plus tard. Je connaissais ce qui l'agitait. Nous n'avions rien de caché l'un pour l'autre. Mais il n'aimait pas être dérangé quand il réfléchissait. Pourtant je l'avais rejoint pour lui dire que ma fortune lui appartenait, que je ne voulais être comptée pour rien, qu'avec lui je m'accommoderais de n'importe quel sort.

Elle fit une pause, sans remarquer que son fils l'écoutait davantage, l'écoutait et comparait.

— En ce temps-là, reprit-elle, je me portais déjà mieux. J'avais été si longtemps malade. Une fois ou deux je voulus l'appeler. mais je vis bien que je l'impatientais. Les hommes comme lui, comme toi, se décident seuls. Alors je rentrai dans ma chambre, je me mis à prier. C'est ce qu'une femme peut faire encore lorsque son mari est dans une telle anxiété. Il était bien tard quand il me rejoignit. Je lui demandai la résolution qu'il avait prise. « Mais, j'accepte, m'annonça-t-il. Nous nous en tirerons, tu verras. » Il riait, il était content de son choix. Le lendemain, il en a réglé les conséquences pratiques. Jamais il ne s'en est plaint, même en pensée. Je l'entendais penser.

Pascal considéra sa mère avec respect, et il dit :

— Il vous avait.

Elle rougit un peu, et lentement, timidement, glissa la main jusqu'à celle de Pascal :

— Oui, Dieu t'a demandé un plus grand sacrifice. Crois-moi : tu ne le regretteras pas.

Il souleva cette main flétrie pour l'appuyer à ses lèvres et à son front, par un besoin de redevenir quelques instants un de ces êtres que l'on

assiste, que l'on soutient. Celle-là, du moins, ne lui manquerait jamais. Et il se souvint de Laurence perdue, volontairement perdue, de Laurence qui ne verrait pas ce paisible enclos, ce clair paysage, ce visage usé, plus parlant encore, par qui l'on comprenait mieux que la vie ne s'arrête ni ne se recommence avec chaque génération.

— Et si je n'étais pas revenu ? murmura-t-il à mi-voix, comme s'il pensait tout haut.

— Si tu n'étais pas revenu ? répéta Mme Rouvray qui devinait entre eux une présence invisible et mauvaise. Oh ! j'aurais achevé de payer, avec mes biens. Après, nous aurions fait comme nous aurions pu. Mais comment ne serais-tu pas revenu ?

Il secoua sa défaillance, et d'une voix ferme il exposa ses projets :

— Nous continuerons comme dans le passé. Votre fortune doit rester intacte. Père l'a toujours considérée à part. Il s'est engagé seul, je m'engagerai seul.

— Et moi ? Et tes cadets ?

— Ils ne sont pas en âge, et vous, vous devez préserver la famille d'un risque trop dangereux. Il faut m'écouter, maman, à cette heure. Personne n'est tenu à l'impossible, et c'est

ce que mon père vous a montré en vous plaçant en dehors de toute obligation. Moi, je suffirai.

Il parlait comme un chef. Surprise, elle reconnaissait une autre voix, celle qui lui donnait confiance et qui, avec certitude, remettait les choses et les gens à leur place.

— C'est donc moi, reprit-il, qui prendrai la charge des intérêts. Je réglerai peu à peu, dès que je le pourrai, le capital encore dû. Les créanciers m'accorderont tous les termes que je réclamerai, puisque je n'ai pas encore fait acte d'héritier. Je m'installerai à Lyon le plus tôt possible. Je partirai après-demain peut-être. Il ne faut pas perdre de temps si je veux retrouver en bonne partie la clientèle de mon père, sans quoi il n'en restera rien.

— Je t'accompagnerai.

— Ici vous vous reposiez.

— Non, non, tu auras besoin de moi pour tant de renseignements, tant d'explications. Je vivais très près de ton père. Ma présence te sera utile, du moins dans les commencements.

— C'est juste. Mais Claire et Gérard ?

— Ils resteront ici avec tante Sophie. Tu veux bien qu'elle vienne ?

— Sans doute.

— A leur âge la campagne est si salubre. En août, ne prendras-tu pas des vacances ?

— Ce n'est pas sûr. Je désire profiter de l'été, où les confrères s'en vont, pour assurer ma carrière. Mais vous, vous reviendrez à Colletière rejoindre les deux petits.

Il disait les *petits*, selon une vieille habitude de famille. Déjà il s'inquiétait d'eux comme un tuteur, et s'étonnait lui-même d'entrer dans son nouveau rôle avec cette sûreté. Il en éprouvait une sorte de fierté intime après la prostration de la nuit où il avait cru sa vigueur d'esprit atteinte. Mais cette fierté grandit jusqu'à dissiper, momentanément du moins, son amertume, lorsque, tourné vers sa mère, il vit le cher visage transformé, rajeuni d'espérance :

— Écoute, Pascal, dit-elle, presque solennellement. C'est Dieu qui t'a inspiré ces résolutions.

— Oh ! Dieu ! protesta-t-il, mais doucement, pour ne pas la contrarier.

— Si ; tu ne le sais pas encore, mais moi, je le sais. Le soir où tu appris notre passé, je t'avais trouvé, pardonne-moi, si étranger à nos peines, si absorbé par ton propre avenir, qu'après t'avoir quitté j'étais désespérée. Je perdais une seconde fois ton père, puisque son œuvre finirait avec lui. Comment peut-on continuer de vivre seul, quand

on a vécu à deux trente années, et que la tendresse n'a pas cessé de croître chaque jour ? On croit qu'on aime quand on est jeune, et l'on ne connaît la force de l'amour qu'après avoir vieilli ensemble. Ces séparations-là, personne ne peut exprimer leur arrachement. Ce qui me restait de lui, c'était la tâche qu'il n'avait pas terminée. Il y avait les petits à élever, et cette dette qu'il tenait à honneur d'éteindre. L'honneur, pour lui, c'était quelque chose de sacré. Et tu me laissais toute seule pour cet achèvement. Alors il me sembla que j'étais au fond d'un abîme d'où je ne sortirais jamais. Tu ne m'avais pas tendu la main. Je ne pouvais plus prier, mais je l'avais tant fait précédemment, dans ma détresse, que j'en ai reçu un secours divin. J'ai cru voir Notre-Seigneur qui se penchait vers moi, qui me soulevait. Il me disait de m'abandonner à Lui. Et je me suis sentie rassurée. Je me suis abandonnée en effet. J'ai compris que je pourrais survivre. Je ne t'ai rien demandé. Quand je t'ai vu revenir, j'ai su qu'Il t'envoyait. Il faut me croire, Pascal, il faut me croire.

Il ne l'avait pas interrompue pendant ce récit, et même il en avait suivi les phases sur les traits éclairés d'ardeur. La pauvre figure amincie, que la douleur et l'âge avaient labourée, prenait cette

expression que l'on voit aux pieuses premières communiantes, aux novices des communautés, aux jeunes filles très candides lorsqu'elles se fiancent avec tout leur cœur.

— Je le crois, maman, dit-il.

Et l'observation en éveil, il se demandait ce qu'étaient ces forces mystérieuses qui échappaient à l'analyse, cette puissance religieuse qui avait préservé sa mère du désespoir, comme cet appel de la race en danger que lui-même avait entendu, et qui l'avait contraint à tout quitter, et son bonheur même. Et près de celle qui s'appuyait à lui, dans la chaleur qu'atténuait l'ombre des arbres, parmi tant de choses familières et calmes, il reçut enfin un peu d'apaisement.

— On demande monsieur, vint l'informer le domestique.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des malades.

— Déjà ! fit-il en souriant. Quels malades ?

— Oh ! des gens de peu.

— J'y vais.

Et se tournant vers sa mère :

— C'est la clientèle qui ne se perd pas.

Sans doute on l'avait aperçu dans le tram-

way, ou dans le trajet de Charavines à Colletière. La misère humaine est prompte à se renseigner.

Il donna les soins nécessaires, mais un des paysans qui l'avait consulté ne s'en allait pas.

— Eh bien ! qu'attendez-vous ?

— Je veux payer.

— Payer ? Non, à Colletière, c'est gratuit.

— Puisque je peux payer.

— Merci, mon ami, ce n'est pas la peine. Suivez bien mon ordonnance ; votre mal n'est pas l'affaire d'un jour.

Le paysan avait déjà tiré une grosse bourse de cuir qu'il exhibait avec ostentation. Un peu de vanité servait d'excitant à son honnêteté.

— Voilà quarante sous.

Pascal, agacé de cette insistance, répliqua :

— Eh bien, alors, ce n'est guère.

Le bonhomme qui avait manqué son effet, regarda tristement le docteur et murmura :

— Ce n'est pas rien, quand il faut les gagner.

— Vous avez raison. Reprenez-les.

— Non, faut être juste.

Pour la première fois le jeune homme se trouvait en contact direct avec cette humanité qui sait le prix du travail et ne le dissimule pas comme dans les grandes villes. Quand on la voit de

près, la vie s'apprécie autrement. Il rejoignit sa mère et lui montra la pièce :

— Je la ferai encadrer. Ce sont mes premiers vrais honoraires. Jusqu'ici j'ignorais la valeur de l'argent.

Claire et Gérard arrivèrent de la Sylve-Bénite, avec de grands chapeaux de soleil, la figure rougie par le grand air : elle, les mains pleines de fleurs des champs, lui portant des champignons dans un mouchoir. Ils avaient passé une bonne journée de campagne. Malgré leurs habits de deuil ils respiraient la joie physique, et ils ne paraissaient pas enthousiastes de l'arrivée de Pascal, Claire surtout qui était de nature indépendante comme une petite chèvre. Quelques heures plus tôt, Pascal en aurait manifesté de l'irritation ou gardé de la rancune. Il pensa qu'il les devait conquérir, et qu'il y réussirait.

Les laissant avec leur mère, il s'éloigna sans avertir et se rendit, seul, au cimetière de Charavines. Il est à peine séparé de l'église, des champs de blé l'avoisinent, il est comme mêlé à la campagne. Le caveau de famille, sous deux dalles juxtaposées, ne se composait que d'un pan de mur que surmontait une croix de pierre. C'était le seul monument dans l'assemblée des petites tombes, bordées de buis et de coquelicots, dont

il ne dérangeait pas la simplicité. Un lierre atteignait la croix, retombait à demi sur le devant. Ses feuilles cachaient en partie les plus anciennes inscriptions, mais les récentes se trouvaient à découvert. C'était le même nom répété déjà un grand nombre de fois. Depuis l'installation des Rouvray à Colletière, plusieurs générations dormaient là.

Pascal s'arrêta, malgré lui, à cette indication :

François Rouvray

1805–1874

C'était son grand-père, celui-là par qui, en somme, sa carrière était diminuée, et son amour brisé. Mais il ne se souvint que de sa petite enfance, quand *celui-là* le conduisait dans les bois, se baissait avec peine pour lui cueillir des fleurs sauvages, satisfaisait tous ses caprices. Ne lui devait-il pas, dans ce lointain passé, la douceur persistante des premières images ?

Au bas de la liste, un nom manquait encore. Il le lisait pourtant : *Pierre Rouvray 1834–1894.* comme si l'inscription était déjà gravée. Et ce nom signifiait, signifierait dans l'avenir, pour lui, pour ceux qui viendraient après lui, toute

l'héroïque défense qui, en refusant de se rendre, avait arrêté la chute de la maison. Cette vie éteinte, qui n'avait pas donné son secret, l'avait jusqu'au dernier jour protégé comme un bouclier. Librement il avait pu, à l'abri, acquérir sa force. Cette force dont il lui devait le développement, il l'emploierait pour la même cause ; à son tour il protégerait. La chaîne des générations, par lui, ne serait pas rompue.

Ah ! le geste pieux d'Antigone qui ramasse ses morts sur le champ de bataille, dans combien de familles qui ont longtemps duré est-il possible qu'il ne se rencontre pas ? Elle ne songe, penchée, ni à son fiancé, ni au bonheur nuptial qui l'attend, ni à l'enfant qu'il lui sera si doux de nourrir et d'élever. Elle y songera après, quand son acte accompli lui permettra de se pleurer elle-même. Jusque-là elle n'a pas de loisirs ; il faut veiller sur des sépultures qui pourraient être profanées...

Pascal, après un vide qui sur la plaque de marbre réservait les places futures, la sienne, arrive au *Requiescant in pace* qui terminait les inscriptions. Pour que nos morts reposent en paix, il faut que rien, sur terre, ne les puisse accuser, qu'ils soient libérés de toute obligation. Que les siens reposent donc sous sa garde ! Et l'exaltation de l'œuvre à accomplir lui verse enfin une émotion

aussi puissante qu'une émotion d'amour, et dont Laurence est exclue.

Il avait dû méditer là plus longtemps qu'il ne l'aurait cru. Lorsqu'il sortit du cimetière, le soir envahissait les champs qu'il avait à traverser le long de la Fure. Les moissonneurs rassemblaient les dernières gerbes. Il répondit gentiment aux : *Bonsoir, monsieur Pascal,* qui le saluaient. Ces hommes et ces femmes, qui avaient peiné sous le soleil, causaient joyeusement, riaient. Ils montraient aux dernières lueurs des figures contentes : la besogne avait bien avancé. Un vent rafraîchi passait sur leur sueur. La paix de l'heure qui annonce le repos à la terre les enveloppait, les pénétrait, et ils se laissaient envahir par elle sans résistance.

« Comme eux, se disait Pascal, je suis redevenu un serf. Comme eux je supporterai bravement le poids du jour. Maintenant je ne suis plus un homme libre... »

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAVIENSIS

LIVRE DEUXIÈME

LE BUT

J'étais un homme, c'est-à-dire un combattant.

GŒTHE.

I

LE RETOUR AU QUARTIER LATIN

Le commencement de novembre, date de la réouverture des cours, provoque dans tout le quartier Latin une animation joyeuse, comparable à l'arrivée d'une troupe dans un cantonnement qui lui plaît, à la fin d'une journée de manœuvres.

Dans la cour intérieure, surtout dans le hall de la nouvelle Faculté de médecine, cette animation avait pris, devant les affiches blanches que remplissaient les programmes, un petit air révolutionnaire. Ouvertement on blâmait une nomination, on criait au scandale. Près de l'allégorie de *la Nature se dévoilant devant la Science*, au bas de l'escalier, un groupe discutait avec de grands éclats :

— Qu'est-ce que ce Rouvray ?

— Un médicastre de Lyon.

— L'un des nouveaux agrégés ?

— Oui, et il va suppléer Arnaud, malade, dans la chaire de pathologie expérimentale.

— Rien que ça !

Un interne, Raymond Gardane, qui descendait les marches en compagnie d'un inconnu, un nouvel étudiant sans doute et déjà mûr, fut interpellé par ces conspirateurs :

— Gardane, vous qui êtes de Lyon, connaissez-vous ce Rouvray ?

— Ce Rouvray qui nous arrive de province ?

Le jeune homme, malicieusement, regarda ses interlocuteurs et présenta son compagnon :

— M. Pascal Rouvray.

Celui-ci profita de la surprise pour ajouter avec bonne humeur :

— Qui arrive à Paris de sa province, comme vous-mêmes, sans doute, messieurs. Comme toute la France.

— Comme tout le monde, compléta Gardane en désignant un Roumain et un nègre qui accouraient s'inscrire.

On se salua en riant : la glace était rompue. Pascal et l'interne franchirent la porte, remontèrent la rue de l'École-de-Médecine et débouchèrent sur le boulevard Saint-Michel. Le premier, absorbé dans ses souvenirs, conclut tout haut par un chiffre :

— Treize ans.

— Treize ans, mon cher maître ? répéta l'interne.

Mais il se servait de cette appellation avec familiarité : il n'eût pas manqué à la mode au point de montrer du respect à son aîné, bien que celui-ci, de manières distantes et autoritaires, en inspirât naturellement.

— Il y a un peu plus de treize ans que je donnais ma démission de chef de clinique.

Gardane s'étonna :

— Vous étiez chef de clinique ici ? Et vous êtes parti ?

— Oui. Me voilà revenu.

Les deux hommes qui s'étaient arrêtés avant de choisir une direction s'interrogèrent du regard. Le plus jeune se demandait quel drame avait pu motiver un départ aussi singulier, — non moins singulier que ce retour dont toute la Faculté s'étonnait. Et le nouvel agrégé observait sur ce visage de vingt-cinq ans son passé qui renaissait chez un autre. L'esprit ramené à l'épisode qui avait modifié sa carrière et, contrairement à toutes les prévisions, ne l'avait pas desservie, il y découvrait une indication plus générale : « Un jour ou l'autre, pensait-il, tôt ou tard, celui-ci subira la même mise en demeure. Pour moi elle

a été brutale, violente. La plupart du temps elle se dissimule davantage, et c'est plus dangereux. Mais toute vie implique un choix : s'adapter aux obligations que créent pour chacun de nous les circonstances, ou les tourner, tricher avec elles ; — subordonner la force individuelle à ses origines, à sa race, à ses œuvres, à son pays, ou la vouloir utiliser comme une source de libre jouissance... »

Ce Raymond Gardane, venu de Lyon par ambition comme lui autrefois, plus particulièrement lié avec Gérard Rouvray dont le rapprochait son âge, il l'avait encouragé dans ses études et le retrouvait à Paris où par son témoignage il prenait contact avec la nouvelle génération, celle qui semblait si mal disposée à l'accueillir. Paris, jaloux de ses prérogatives, recevait avec dédain, avec hostilité, cet agrégé sans jeunesse qu'un jury, impressionné par l'ascendant du professeur Arnaud, imposait contrairement aux usages. Non qu'il ne méritât cette nomination : la préface qu'il avait écrite pour le *Traité* posthume de son père sur les maladies nerveuses, son propre ouvrage sur les méningites, suite de sa thèse de doctorat, surtout la découverte qui le rendait presque célèbre d'un sérum ingénieusement minéralisé qui permettait d'augmenter la tension

des neurasthéniques et, au lieu de leur communiquer l'illusion de l'excitation comme un tonique, leur apportait un surcroît de vitalité, une promesse d'équilibre, outre sa réputation de praticien, l'eussent désigné infailliblement partout ailleurs qu'en France. Toute carrière de l'État, chez nous, est astreinte à une filière, et les concours d'agrégation sont comme organisés à l'avance et férocement surveillés par le désir immodéré qu'ont les professeurs de pousser leurs élèves. Arnaud, heureusement, s'était souvenu de lui, l'avait couvert de son autorité. Enfin, il avait bénéficié de la réaction qui commençait de se faire jour contre l'assujettissement de la Faculté à l'Institut Pasteur, à l'Académie des Sciences, aux travaux de laboratoire, à ce besoin tout allemand de tirer de quelques expérimentations latérales des conclusions générales et absolues qu'il avait pu ressentir dans sa première jeunesse et contre quoi l'avait mis en garde la pratique médicale.

Physiquement il avait peu changé. La tête droite, sans un poil gris, le geste rapide, il portait avec légèreté ses quarante ans. La taille, au lieu de s'épaissir, s'était raidie. L'allure, impérieuse mais calme, impliquait des habitudes de constante discipline. On aurait pu le prendre en somme pour un compagnon de Raymond Gar-

dane sans les deux plis qui s'accentuaient au coin de la bouche, sans l'expression plus directe, moins insouciante, du visage, sans une possession de soi qui excluait l'exubérance d'un âge aussi avantageux. Il est vrai que le contentement où il se dilatait comme une plante au soleil contribuait à le rajeunir. De renouer exactement sa vie présente à ses espoirs de jadis, de respirer l'atmosphère d'autrefois, il éprouvait cette satisfaction que reçoit un conquérant à visiter les lieux d'une ancienne défaite. Aussi ne permit-il pas à l'interne de battre en retraite lorsque celui-ci en manifesta l'intention : il lui fallait un témoin.

— Vous êtes pressé ? Mais non, montrez-moi le quartier Latin. Il me semble que je ne m'y retrouve plus.

— Cependant il n'y a rien de changé : le square de Cluny, la Sorbonne peut-être.

— Allons à la Sorbonne ausculter vos camarades.

La décoration de la nouvelle Sorbonne n'est pas sans beauté, ni même sans une beauté appropriée. Mais elle n'a rien su conserver du passé, ni l'ancienne cour, ni les anciennes façades. Une impression de froideur, d'indifférence tombe de ses murs blancs. On dirait un de ces caravansé-

rails que l'on traverse d'un pas hâtif, parce que rien n'y saurait retenir personne. C'est là, pourtant, que Pantagruel soutint des thèses « par l'espace de six semaines, depuis le matin quatre heures jusqu'à six heures du soir ». Mais des anciennes générations d'étudiants, aucune trace n'est demeurée. La plus récente y est à l'aise pour s'y détacher en clair. Dans le hall où l'on attend l'heure des cours, Pascal fut étonné de l'air pressé, ennemi de la flânerie, qu'il surprit sur tous les visages, et aussi du nombre des étudiantes.

— En voit-on de pareilles à la Faculté de Médecine ?

— Mais oui.

Elles portaient comme un fardeau habituel une serviette sous le bras. Aucun de ces détails de coquetterie courageuse que l'on découvre parfois avec une certaine admiration sur le corsage ou dans les cheveux des petites ouvrières de Paris ne relevait leur toilette. Il distingua beaucoup de types étrangers, une classique nihiliste russe aux yeux inquiétants, des Allemandes à lunettes, contenues en des justaucorps hermétiques. Peut-être se méprenait-il, mais il préférait se tromper. Les jeunes gens qui abordaient ces jeunes filles les traitaient sur un pied de

bonne camaraderie égalitaire, presque sans galanterie.

« Gare à la concurrence, observa Pascal. Elles sont plus patientes qu'eux ; elles ont moins de besoins... »

Il entraîna son compagnon vers l'escalier de la bibliothèque. Au sommet de la rampe un tableau de Rochegrosse représente *l'Ame humaine s'éveillant à la Poésie*. Ils pénétrèrent au hasard et non sans peine dans un amphithéâtre rempli. Un professeur, chargé des littératures médiévales, y parlait des origines de la *Divine Comédie*. Ah ! la parole délicieuse où l'érudition coulait toute chaude, changeait de forme et de couleur comme un de ces personnages dont les Italiens raffolent dans leurs salles de spectacle et qu'ils appellent des *transformistes !* C'était un enseignement qui ressemblait à une lanterne magique. On y voyait défiler toute l'ancienne société avec ses costumes, ses mœurs, ses usages, ses modes de sentir. Les carrefours, les tavernes, les rôtisseries, les ateliers, les échoppes, les sacristies, les églises, apparaissaient tour à tour avec la foule qui grouille, chante, boit, mange, travaille et prie. Et pendant que ces images se succédaient, une voix grasse, une voix de bonne humeur, accompagnée de gestes courts et ronds, expliquait, commentait, décrivait un monument,

esquissait une physionomie, traçait un portrait, avec une sûreté de jugement qui se dissimulait sous la saveur du langage.

Venu pour le public, Pascal était captivé par le cours. Absorbé par sa profession, il n'avait pas goûté de longtemps un plaisir d'un ordre aussi délicat. Il se louait en lui-même de sa sensibilité qu'il retrouvait intacte, et il souriait en dégustant une à une les phrases limpides et significatives. « Quel joli coin de France j'habite en ce moment, pensait-il. Aucun autre pays ne connaît cette grâce, cette aisance, cette claire mesure... »

Les sort complaisant lui fournissait un exemple de cette érudition dont les Gebhart et les Boissier savaient faire une servante de la vie en donnant un charme ailé à la science qui se découvre assez vaine si elle sépare son enseignement de la réalité. Employant des comparaisons qui lui étaient familières, Pascal se disait qu'au lieu de présenter des squelettes anatomiques, le professeur ressuscitait le passé en belles formes où le sang circule. Et comme il avait parcouru un long chemin qui, des abstractions et des théories, l'avait conduit à la patiente observation des choses relatives, il comprenait mieux cet art d'humaniste.

« Ces gaillards-là ont de la chance, » conclut-il en regardant enfin l'auditoire. Et à sa profonde

stupéfaction il remarqua, sans hésiter, qu'un divorce séparait celui-ci de l'orateur. S'il y avait eu accord, il l'eût reconnu au frémissement imperceptible des physionomies, au murmure à peine distinct, certain pourtant, qui accompagne la parole afin de lui montrer qu'elle est comprise jusque dans ses nuances. Celle-ci méritait, à coup sûr, un tel cortège. Or la nihiliste russe assassinait d'œillades méprisantes ce docteur en Sorbonne capable d'introduire un ton de fantaisie jusque dans la chronologie des faits ; les Allemandes, le stylographe levé, guettaient pour les inscrire des dates qui ne venaient pas ; un étudiant recommençait une addition, un autre dessinait une machine. Et tous ces jeunes visages attentifs, sérieux, tendus, au lieu de profiter de l'occasion qui leur était offerte de boire à la source où se désaltèrent les Muses, attendaient des formules de manuel afin de les coucher par écrit sur les cahiers blancs. Car les cahiers restaient blancs. Comment noter des visions qui passent, et tout un défilé incomparable de gestes et de couleurs ? Déconcertés, ces jeunes gens l'étaient visiblement. Ils pensaient s'instruire, apprendre, amasser, écrire des rapports, rédiger des procès-verbaux, retenir des notions, et on les contraignait à s'amuser. Il y a temps pour tout.

Exaspéré, Pascal emmena Raymond Gardane qui donnait déjà des signes d'impatience :

— Ils sont aveugles, affirma-t-il dès le corridor. Ils ne comprennent pas.

Gardane prit la défense des étudiants :

— Eh ! ils sont pressés d'entrer en carrière, de gagner de l'argent, de réussir. Un cours pareil, à quoi ça sert-il ?

Pascal lui montra le tableau de Rochegrosse :

— A ceci : *éveiller leur âme.*

— Qu'est-ce que la poésie ? demanda l'interne.

— Tout ne s'analyse pas avec la raison, mon ami. La poésie, je la voyais tout à l'heure qui montait du passé par la voix de ce professeur, je la vois qui monte des choses vivantes comme une buée. Elle est aussi le pressentiment d'un ordre. Cela vaut bien le savoir.

— Pas pour vivre.

Et par son guide même Pascal eut l'intuition directe des progrès pratiques accomplis par cet individualisme dont il avait partagé l'exaltation pendant ses années d'apprentissage.

— Continuons notre petite enquête, dit-il.

Ils remontèrent la rue des Écoles et s'arrêtèrent au café Manette. Bien qu'on fût au début de novembre, l'air était sans aigreur, d'une douceur

légère, comme il arrive à l'arrière-automne ; ils s'assirent donc à la terrasse. Autour d'eux se devinait la flânerie du quartier où les occupations n'avaient pas encore repris leur cours normal. Presque toutes les tables, à l'intérieur comme à l'extérieur, étaient garnies. De partout leur arrivait une rumeur de conversation. Au bout d'un instant Pascal s'étonna :

— Mais quelle langue parle-t-on ?

— Le roumain à gauche, l'espagnol à droite. L'Amérique du Sud donne beaucoup ici. Vous pourriez entendre encore le grec moderne, quelques dialectes slaves, un peu de japonais.

— Je préférerais le français.

Le Midi, en compensation, le carillonnait autour d'un billard. Pascal, la curiosité éveillée, regarda les titres des journaux qui traînaient : *l'Auto, le Journal des Sports*. Il se rappelait le beau temps des jeunes revues et toutes les théories d'art, de science, de biologie qu'il avait soutenues à cette place même avec ses compagnons de jeunesse. Derrière lui, de l'autre côté de la fenêtre, un groupe discutait avec mystère. Gardane le présenta comme un cénacle de lettrés. Des lambeaux de phrases franchissaient la baie ouverte : il ne s'agissait que de théâtre, surtout des recettes.

— De mon temps, constata Pascal, nous avions d'autres jeux d'esprit.

— Comme les nouveaux, alors ? conclut Gardane.

— Les nouveaux ?

— Oui, il y a une nouvelle génération qui s'intéresse aux idées.

— Quelles idées ?

— Je ne sais pas, moi. Le traditionalisme. Le positivisme qui n'en est guère éloigné. Ou bien une sorte d'idéal démocratique. Ou bien la puissance des associations, des syndicats. Un tas de choses, quoi.

— Un tas de choses qui ne sont pas la poursuite d'un but individuel. Il y a longtemps que cela ne s'est pas vu dans la jeunesse française. Et vous ?

— Oh ! moi, fit Gardane en riant et montrant de belles dents polies, je suis absorbé ailleurs.

Ils se levèrent et arpentèrent le boulevard Saint-Michel. Rien ne distinguait les étudiants corrects, peu bruyants, qui passaient, de toute autre catégorie de personnes. Le quartier Latin perdait son individualité, d'autant plus que ses meilleurs arrivistes franchissaient l'eau tous les soirs. On n'y rencontrait presque plus de ces jeunes femmes aux mœurs légères, ornées, sans trop d'usure, de ce charme spécial à Paris qui ôte à la vénalité ses

apparences et semble, à la façon du père de M. Jourdain, substituer aux marchés des échanges de bons procédés. Pascal remarqua cette absence.

— Oui, expliqua son cicerone, à quoi bon mêler le plaisir et le sentiment ? Aujourd'hui nous les séparons, ou nous cherchons ailleurs l'amour.

Et il voulut prendre congé. Pascal tenta de le retenir :

— Dînez avec moi, Raymond. J'ai invité au café Manette mes deux anciens amis, Félix Chassal et Hubert Épervans.

— Au Manette ? répéta Gardane, comme pour souligner ce qu'un tel choix avait de provincial.

— Oui, c'est un souvenir.

— Je ne puis pas. M. Chassal, M. Épervans, ce sont de belles relations ; mais je vais ce soir à une réunion musicale.

— Lâchez votre réunion musicale.

— Chez Mme Aunois.

— Ah ! dit Pascal sans insister davantage.

Mme Aunois était sa sœur, fixée, elle aussi, à Paris. Il suivit des yeux quelques instants Raymond Gardane qui s'éloignait. A le voir filer, fringant d'allure, la démarche leste, il évoquait sa propre silhouette d'autrefois, du temps qu'il aimait Laurence Avenière, et, lui enviant sa jeunesse, il ne pouvait se défendre, songeant à Claire,

d'une vague inquiétude. Gardane fréquentait beaucoup chez les Aunois. Claire, indépendante, ardente à vivre, était avec son frère d'humeur si fantasque, tantôt câline et confiante comme s'il remplaçait pour elle ses parents perdus, et tantôt lointaine, absorbée, — absorbée comme Gardane... Mais il chassa bien vite ces obscures craintes pour se livrer sans retenue à la joie de renouer au passé le moment présent. Il prit le boulevard jusqu'à sa croisée avec l'avenue de l'Observatoire. Devant le n° 22, il leva la tête. Déjà la nuit était venue. Il compta : un, deux, trois, cinq. Il y avait de la lumière aux fenêtres de son ancien appartement. Quel jeune homme inconnu y recommençait la vie ? Quels espoirs, quels rêves, quelles amours se cachaient derrière ces rideaux transparents ? Il n'avait jamais repassé par là. Ses voyages précédents à Paris, il les soumettait à une discipline qui ne leur laissait aucun loisir. Pour la première fois il s'accordait sur place un retour en arrière.

Et il résuma rapidement en pensée les treize années révolues. Ce retour à Lyon, qui contenait une abdication, la substitution d'une carrière pratique à un avenir scientifique, avait produit ce qu'il en pouvait attendre : le succès matériel immédiat. Dans aucune ville de France, peut-être, on ne pousse aussi loin le respect des traditions

de famille, l'attachement au nom. La réputation de son père l'avait servi sans retard, et la plus grande part de la clientèle lui était revenue. Cette période, il la revoyait comme un tourbillon de travail à quoi il s'abandonnait pour oublier. Elle se symbolisait dans un visage reconnaissant exalté par la foi, si souvent tendu, attentif et doux, vers ses paroles pour tâcher de lui plaire, de lui faciliter sa tâche, et de qui lui venaient un allégement, une paix et comme une récompense : le cher visage de sa mère. Ainsi avait-il pu faire face aux charges de la succession comme à l'achèvement de l'éducation de Claire et de Gérard.

Après trois ou quatre ans de cette existence remplie jusqu'au bord, il avait eu l'occasion, appelé en consultation à Paris, de retrouver quelques-uns de ses anciens maîtres, entre autres le professeur Arnaud.

— Pourquoi, lui avait dit ce dernier avec sa brusquerie coutumière, abandonner la partie ? Vous aviez commencé de la gagner si jeune. A votre âge rien n'est perdu.

— Que faire ?

— Restez en relations avec Paris. Nous ne vous avons pas encore oublié. Pourquoi ne pas entrevoir plus d'aisance dans vos occupations professionnelles, ne pas vous rapprocher du laboratoire,

du travail scientifique ? Et un jour vous revenez pour passer votre concours d'agrégation. C'est une voie originale, qui n'a peut-être jamais été suivie, à quoi rien ne s'oppose. Une fois professeur agrégé à Paris, vous avez bientôt l'occasion de donner votre mesure...

Pascal avait tenu compte de cet avis. Il avait su mener une existence en partie double : d'une part ses consultations, ses visites, de l'autre, ses études qui se manifestaient par des communications aux périodiques de la médecine, à la Société anatomique et à la Société de biologie où elles étaient lues passionnément. Et à quarante ans, déjà connu dans le monde médical pour ses ouvrages et sa découverte, il venait de réussir, exemple d'une carrière bien rare, au concours d'agrégation à Paris. Arnaud, malade, exigeait qu'on lui confiât la suppléance de son cours.

Matériellement cette installation à Paris, qui comportait l'abandon de sa considérable clientèle, ne le pouvait plus gêner. La part de sa vie que le passé avait réclamée était close. Il avait libéré ses morts. Sa sœur Claire avait épousé un jeune avocat de Lyon, Julien Aunois, qui, se décourageant dans un barreau trop encombré, était entré dans des conditions avantageuses au contentieux de la Société d'études minières fondée par Épervans.

Gérard, pourvu d'un diplôme d'ingénieur, par un de ces revirements où les esprits superficiels, seuls, imaginent l'intervention du hasard, avait tout naturellement renoué la tradition des Rouvray filateurs. Un industriel qui voulait fonder à Voiron une fabrique de tissage mécanique, avait fait appel à son concours, et même lui avait proposé une association pour obtenir l'appoint d'un nom dont l'ancienne réputation d'honorabilité sortait immaculée et comme rajeunie du désastre où elle avait failli sombrer. Ainsi le nom, tour à tour, impose des charges ou sert de support, et c'est l'histoire de tous les héritages si l'on ne restreint pas le sens de ce dernier mot. Mme Rouvray avait pu assister à ce redressement de la famille qui n'étonna pas sa confiance. Elle était décédée deux ans avant le départ de son fils aîné. Et Pascal, en la veillant, avait fixé avec calme la paix de la mort qui semblait continuer la paix d'une vie où il avait sa part.

Il s'était installé dans cette partie du boulevard Saint-Germain qui avoisine le Palais-Bourbon. Six ans plus tôt il s'était marié à une jeune fille de Grenoble, Henriette Villars, celle-là même que ses parents, jadis, désiraient de lui voir épouser. De tout temps les Villars avaient entretenu de bonnes relations avec les Rouvray. C'était là une de ces

unions que l'enfance prépare et que si souvent les intéressés écartent, soit par cette indifférence sentimentale qu'engendre une intimité adolescente, soit par un esprit de contradiction qu'irritent aisément les combinaisons trop simples. Henriette seule y avait pensé, et même avait écarté tout autre projet. Pascal mit sept ans à s'en apercevoir. La rupture de ses fiançailles lui avait inspiré, vis-à-vis des femmes, une attitude de mépris orgueilleux qui, par un contraste singulier, ne lui nuisait pas auprès d'elles, les attirait. Une liaison où il tourmenta beaucoup sa maîtresse lui permit de mesurer son égoïsme, et même sa cruauté, ce qui lui ôta de sa superbe. Et il avait fini par céder aux sollicitations de sa mère qui, déclinant de santé, souhaitait de lui connaître un foyer. Une si longue attente communiquait à cette union une sorte de désenchantement. Elle venait bien tard. La tendresse trop contrainte brille sur les cœurs comme un soleil d'automne qui ne réchauffe pas. Henriette avait trop douté d'elle-même et du bonheur pour ne pas se replier. Mariée à vingt-sept ans, brune et le teint sans éclat, jolie seulement si l'on prenait la peine d'observer la pureté de ses traits, et surtout l'expression de ses yeux, craintifs comme s'ils cherchaient à cacher leur beauté surnaturelle, toujours un peu humides

comme ces prairies veloutées qui gardent longtemps la rosée, elle conservait, passée la trentaine, une sveltesse de jeune fille, un air d'enfant trop grave qui n'a pas assez joué, qui ne s'est pas assez servi de son jeune âge. Elle vivait dans l'ombre de son mari, ne montrant ni coquetterie, ni curiosité, approuvait toutes ses paroles et tous ses actes, — ce que ne redoutent pas les hommes supérieurs, toujours plus ou moins impérieux, — et paraissait se complaire, sauf une mélancolie invétérée, dans un mode d'existence régulier, monotone, peu bruyant. Elle était de ces femmes, naturellement sûres, au cœur profond, par qui les foyers demeurent. Lorsqu'il s'était agi de s'installer à Paris, elle n'avait manifesté ni désir ni regret, tout au plus une certaine peur. D'avance elle se pliait aux décisions de Pascal qui la consultait peu. Elle lui avait donné deux fils : Pierre et Michel, et le sentiment paternel, comme jadis le filial, avait tempéré chez lui cette dureté où conduit une discipline intérieure trop continûment observée, quand les énergies actives n'ont pas accepté ou rencontré un contrepoids de tendresse.

La fortune de sa femme, les revenus de la propriété de Colletière qu'il avait acquise intégralement en désintéressant son frère et sa sœur, une part dans l'industrie de Voiron, lui permettaient

d'attendre patiemment que sa réputation et son nouveau titre à la Faculté de médecine lui eussent fait retrouver à Paris une clientèle. En somme, il réalisait son but premier, à cette époque de la vie où l'homme, dès longtemps en carrière, éprouve comme une lassitude de tourner dans le même cercle et un besoin de changement. Pour mieux constater sa revanche, il avait rappelé à ses amis, Épervans et Chassal, leur promesse d'autrefois, et les avait priés à dîner au café Manette.

De loin, il avait suivi leur ascension, non sans les envier. Hubert, après bien des tâtonnements, des missions à l'étranger, des recherches techniques, avait rencontré sa voie qui était de reconstruire de Paris, comme un bon ingénieur, les affaires des quatre coins du monde. Le bourgeois français moderne, au rebours de l'anglais, déteste le risque. Or, en matière de mines, le risque est considérable, mais une affaire qui réussit compense dix échecs. Pourquoi dire la vérité à qui ne la supporte pas et s'accommode de l'erreur pourvu qu'elle soit agréablement présentée ? Et d'ailleurs la certitude est si difficile en affaires. Le mieux est d'en lancer beaucoup, de les lancer toutes avec certitude. Ainsi avait-il fondé la Société des études minières. Connaissant son temps, il s'était assuré des concours politiques. Un ancien garde des

Sceaux, prêt à le redevenir, lui servait d'avocat-conseil. Décoré, opulent, magnifique, il paraissait conduire en toute sécurité un destin formidable.

Félix avait suivi la fortune de son patron, Me Hervé-Renard. Chef de cabinet quand celui-ci réoccupa le ministère, il se fit ensuite élire député dans l'arrondissement préparé de la Tour-du-Pin, en bon déraciné qui utilise de loin ses racines. Réélu pour la troisième fois, il se rapprochait à pas de loup du pouvoir avec cette habileté patiente qui ne brusque rien. Spécialisé dans les questions de droit et de finances, président de commissions, rapporteur du budget, il excellait dans un optimisme appuyé sur des données d'érudition par quoi une majorité se plaît à être rassurée. La séduction extrême de sa parole, l'affinement de ses manières, une certaine expression de pitié humanitaire, lui valaient une sympathie révérencielle dans ce milieu où les appétits, d'habitude, se dissimulent moins. Un an après la rupture de Pascal, il avait épousé Laurence Avenière, Laurence que le décès de sa marraine avait enfin enrichie. Pascal, prévenu par une lettre diplomatique, avait envoyé ses félicitations, mais il s'était arrangé pour ne jamais rencontrer son ancienne fiancée au cours de ses voyages à Paris.

Elle était la belle Mme Chassal souvent citée dans les comptes rendus mondains. Maintenant il la rencontrerait avec indifférence. Le passé était aboli.

Entré au Manette, Pascal choisit, au premier étage, la même table qu'autrefois. La voisine, celle du vieux parnassien aux hors-d'œuvre, était envahie par une troupe étrangère. Comme il regardait par la fenêtre, il sourit en voyant à la lueur d'un réverbère Félix qui descendait de son coupé. Les années ne changeaient pas les gestes, mais la voiture était à lui. Il apparut en habit, toujours d'une maigreur élégante, les joues un peu creusées, mais un air important lui donnait du poids. La barbe et les cheveux étaient d'un trop beau blond pour n'être pas teints. Gâté par les succès de tribune, il se préoccupait de ses effets, et déjà un peu de gêne renaissait entre les deux anciens amis lorsque Hubert déboucha en tempête, le manteau ouvert, très grossi, agité, couvrant avec sa corpulence et ses bras un espace considérable. Et aussitôt sa verve abondante, sa cordialité toute prête dégelèrent l'atmosphère. Un sortilège émane de ces hommes qui distribuent les mirages avec ou sans prospectus, marchands de mensonges que sont les hommes d'affaires comme les poètes.

La chère du restaurant l'affligea. Il reprocha son choix à Pascal.

— Et notre pari, ne t'en souviens-tu pas ?

— Nous l'eussions tout aussi bien fêté ailleurs.

Ailleurs, comme ici, ils eussent oublié d'inviter leur jeunesse. Félix, voué aux eaux minérales et aux viandes grillées, se contentait d'étendre sur son assiette de menues portions qu'il considérait avec méfiance. Hubert engouffrait tout en grommelant. Sa face, complètement rasée à l'américaine, s'empourprait. Pascal qui, malgré lui, les observait en médecin, diagnostiquait la dyspepsie de l'un et la pléthore de l'autre, et éprouvait quelque satisfaction à constater que la province l'avait mieux conservé.

— Enfin, déclara Hubert entre deux bouchées, te voilà redevenu un homme libre, comme nous. Je n'aurais jamais cru à ton retour.

Et il partit sur ses combinaisons et ses entreprises, comme Félix, l'instant d'après, sur son influence, ses relations, les coulisses parlementaires. Ils étaient célèbres tous deux, à Paris ; ils avaient poussé leur vie assez activement pour en avoir le bénéfice selon la bonne méthode, celle qui entend profiter et non servir. La politique, les affaires, c'est un autre tremplin que la science.

Pascal était-il vraiment redevenu un homme libre comme eux ?

— Comment tuerons-nous la soirée ? demanda Hubert en vidant son verre de kummel. J'ai renvoyé mon automobile. J'ai eu tort. Il n'y a rien dans ce quartier. C'est sinistre.

Mais il se reprit :

— Si nous allions à Bullier ? Je n'y ai pas mis les pieds depuis nos années communes.

Ils y allèrent. C'était un jeudi. La lumière électrique livrait plus crûment dans le grand hall la pauvreté des colonnes mauresques, l'usure du parquet où les semelles s'accrochaient. Une foule circulait en rond tristement, femmes serrées dans les modes empire, aux chapeaux empanachés, ou filles de magasins attifées en un tour de main à la sortie de l'atelier, étudiants, calicots, soldats. Tout à coup, l'orchestre, cuivres et cordes, éclatait et les couples se formaient, pivotaient, tournaient, et quand la musique finissait, des cris d'animaux accompagnaient sa retraite.

Ils ne s'y étaient peut-être jamais beaucoup amusés. Mais à quarante ans ils se sentirent si vieux ! Hubert, seul, suivait d'un regard de convoitise les fillettes qui passaient.

— *Fuis la femme*, lui rappela Pascal.

— En effet, je n'ai pas changé. Il y a des femmes

dans ma vie, non pas une femme. Je ne porte pas de chaînes. Je n'aurai pas plus de maîtresse que Félix d'enfant.

Félix détestait ces plaisanteries.

Une fraîche et frêle gamine de dix-sept ans, jupe vert amande avec bretelles, corsage blanc et chapeau cloche assorti à la jupe, fière de son neuf attirail, et plus encore de connaître le prix de sa jeunesse, les dépassa. Leurs regards convergèrent sur la nuque dont la blancheur ressortait après l'ombre portée par la masse des cheveux noirs. Hubert la héla. Elle se retourna, les yeux droits, tout de suite en bataille comme une guerrière, et marcha sur Hubert qui se crut préféré et lui offrit du champagne. Elle avait cet esprit d'enfant de Paris nouveau jeu, c'est-à-dire diplômé, car elle leur sortit son brevet de sa poche.

— J'étais partie pour le supérieur, expliqua-t-elle, mais je suis partie avec un monsieur.

Elle s'appelait Ninette. Elle semblait se promener dans la vie comme dans une propriété particulière. Un instant son bagout les divertit. Puis Hubert, devenu silencieux, la fixa comme une proie. Il lui proposa de l'emmener souper. Elle objecta sa toilette. Il offrit les Halles. Elle consentit. Ils partirent.

— Il vit dangereusement, constata Félix sur cette escapade.

Et Pascal, qui observait son unique compagnon, se demandait quelle était sa chaîne à celui-là qui ne livrait rien. En treize années il n'avait pas revu aussi intimement les deux témoins de sa jeunesse. Ils lui revenaient tout auréolés du succès, et auprès de leur fortune apparente le gigantesque effort de ses treize années de travail qui n'avaient abouti, hors les résultats privés, qu'à le remettre en état de poursuivre sa carrière scientifique autrefois compromise, paraissait peu de chose. Et pourtant, rien que pour les avoir fréquentés tout un soir, il commençait de se demander si cet écart volontaire lui avait été aussi nuisible qu'il l'avait imaginé.

Félix, autant que lui, avait hâte de brusquer leur tête-à-tête. Ils ne tardèrent pas à se séparer. Rien ne termine plus tristement une fête que de retourner sans jeunesse aux lieux où, jeune, on a passé.

II

LA VISITE

Le succès, comme une femme, a ses caprices et son mystère. Ses faveurs ne s'embarrassent ni de justice ni de moralité, et ceux qui l'ont rencontré, dans la politique, sur les champs de bataille, dans la science, dans l'art, dans le monde même, ont confessé parfois leur surprise : ils le cherchaient ou l'attendaient ailleurs, ou le croyaient égaré. Tantôt il s'offre prématurément, tantôt il accorde des revanches tardives. Pourtant, s'il porte un bandeau comme l'amour, il regarde par dessous, et de ses erreurs mêmes il fournirait presque toujours des explications raisonnables.

Le docteur Rouvray l'avait trouvé à Paris. Devait-il cette distinction à l'éclat de son enseignement dans la chaire où il avait suppléé le professeur Arnaud ? Mais la publicité de la Faculté de médecine est d'ordinaire plus lente. A ses ouvrages ? Leur caractère était trop scientifique

pour pénétrer hors d'un public restreint. Les premiers auditeurs d'un opéra, d'une pièce de théâtre, les premiers lecteurs d'un roman, d'un livre d'histoire, en proclament instantanément — en vertu de quelle infaillibilité ? — la vogue ou la faillite. Peut-être son cas se rattachait-il en partie à cette rapidité de jugement qui traverse la société avec une aisance déconcertante. Spécialiste en maladies du système nerveux, il avait étonné ses premières clientes, et il n'est pas de malades plus changeants ni plus impressionnables. On l'avait mis à la mode, au bout de dix-huit mois d'exercice, sans même qu'il s'en doutât.

Son honorabilité professionnelle n'y entrait pour rien, bien qu'il ne pratiquât pas cet art de la consultation qui consiste à prolonger un traitement en ne le livrant que petit à petit et pour un temps limité. Et pas davantage sa charité pour une classe sociale où sévit aussi la névrose que la misère, dans les grandes villes, développe comme le luxe et l'excitation mondaine. Ses recherches, son invention à quoi lui-même n'attachait qu'une importance relative, l'avaient servi beaucoup moins qu'une sorte de rudesse qu'il employait avec sa clientèle. Il défendait avec acharnement la vie normale, la vie équilibrée contre les artifices contemporains, causes de tous ces désordres

qu'une civilisation meurtrière introduit dans l'organisme, spécialement contre cette peur de l'enfant qui est un des fléaux actuels et qui est parvenue à modifier l'existence de la femme moderne, à altérer le caractère et la stabilité du foyer. Quelques conversations avaient suffi à établir sa réputation d'originalité. — Vous ne devineriez jamais, ma chère, le remède qu'il m'a conseillé. — Et quoi donc ? — Un enfant. — Mais vous en avez déjà un. — Je le lui ai dit. Il m'a répondu : c'est au troisième qu'une femme rencontre la plénitude de sa santé. — Au troisième ? Votre docteur est fou. — N'est-ce pas ? J'ai protesté, naturellement. Comment supporter cette fatigue ? « Eh ! m'a-t-il répliqué, vous supportez bien les courses dans les magasins, aux expositions, et les dîners, et les bals, et les visites. » Je lui objectai que ce n'était pas la même chose. « En effet, a-t-il conclu, c'est plus fatigant, mais il faut choisir. » — J'espère bien que vous n'irez plus le consulter. — Au contraire, il est si bizarre. Et il parle bien. Un peu durement, mais très bien. Venez-y donc. — Peut-être...

Il remplaçait ces confesseurs bougons que poursuivaient volontiers les belles pécheresses. Il grondait, il affirmait, on sentait qu'il soutenait la vérité. On n'appliquait pas ses conseils, mais on aimait à les entendre. Avec son calme dominateur.

et la cure morale qu'il ajoutait au traitement physique, il domptait, il apaisait les nerfs surmenés, pour quelques semaines, ou quelques jours.

Cet équilibre qu'il répandait, son retour à Paris l'avait rompu en lui-même, et sans le savoir encore il le pressentait à un état de gêne inexplicable. En somme, il réalisait toutes ses ambitions. De nouveau il envisageait l'avenir tel que dans sa jeunesse il l'avait désiré. Le professorat, l'Académie de médecine, surtout la renommée scientifique étaient des buts quasi certains, et qui se rapprocheraient d'année en année. Ses charges de famille, il les avait remplies à sa satisfaction. Son ménage, ses enfants ne lui occasionnaient nul souci. Comme beaucoup de gens, il aurait pu, il aurait dû être heureux, et il ne l'était pas. Cette inquiétude qui bien souvent, aux abords de la quarantaine, quelquefois même plus tard, saisit les hommes dont l'existence s'est organisée trop facilement ou trop conformément à leur volonté, s'était emparée de lui et ne le quittait plus. Nous sommes ainsi bâtis que, nés pour l'ordre, une discipline continue nous révolte, et l'erreur nous représente l'indépendance. Il lui arrivait de regretter la lutte qu'il avait soutenue pour libérer les siens et lui-même et se maintenir néanmoins en activité de création cérébrale : dans l'âpre campagne qu'il avait menée comme un

chef isolé qui fait la guerre pour son compte, il avait puisé une exaltation précieuse. Maintenant, ce ressort puissant lui manquait.

Sa consultation était fort encombrée. Sauf en des cas tout à fait spéciaux, il interdisait les passe-droits. Aussi fut-il étonné de voir introduire dans son cabinet de travail, par une porte inhabituelle, une cliente qui ne lui était pas annoncée et qu'il reconnut immédiatement. Bien qu'on fût à la fin de l'hiver, elle portait une longue jaquette de loutre dont les tons chauds donnaient de l'éclat à la pâleur du visage, et un grand chapeau noir à plumes blanches. Son aisance, cette sûreté de soi qui s'imposait, avaient sans doute forcé la consigne. Elle marcha vers lui souriante, impérieuse :

— Un instant, demanda-t-il.

Et s'acheminant vers la porte, il corrigea d'un mot prononcé à voix basse la faute de son valet de chambre.

— Ne l'accusez pas, assura-t-elle, ayant compris, dès qu'il revint. C'est moi la coupable. Il m'a obéi.

— Il avait mes ordres, observa Pascal avec froideur. Que désirez-vous, madame ?

Elle le fixa dans les yeux :

— Vous me reconnaissez ?

Il supporta son regard sans hâte. Comment

ne l'aurait-il pas reconnue même après plus de quatorze années ? Ce qu'elle avait pu perdre en fraîcheur de jeunesse, elle le remplaçait par une harmonie plus fondue, et par une incomparable entente de la toilette. Même sous la fourrure, se dessinaient les proportions à cette limite où la sveltesse touche à la plénitude. Mais cette plénitude convenait à sa taille. Le visage avait gardé sa blancheur immaculée et luisante, lisse comme un pétale de fleur, et qui se passait de poudre de riz, non, peut-être, de quelque pâte savante. Les cheveux teints en blond vénitien n'adoucissaient plus, comme le blond doré d'autrefois, les yeux sombres. Elle gardait cet air élancé de grande fleur, — de grande fleur insolente et rare. Avec toute sa beauté intacte, elle donnait une impression artificielle.

Il fut tenté de répondre : non. C'eût été si inutile !

— Madame Chassal, prononça-t-il avec indifférence.

Aussitôt, condescendante, elle se rapprocha de lui, en franchissant, comme sur une légère passerelle, l'abîme qui les séparait.

— J'ai oublié le passé. Je ne vous en veux plus, puisque j'ai oublié. Et connaissant votre réputation, je viens vous consulter.

Je ne vous en veux plus ! Ce *je ne vous en veux plus* était l'éponge qui effaçait tous les malentendus, tous les brisements, toutes les tristesses. Il ne broncha pas.

— Je vous écoute, madame.

De ces glaciales paroles elle ne reçut aucune indécision. Les avait-elle prévues ? Y découvrait-elle une affectation qui pouvait dissimuler un persistant souvenir ? Elle avait acquis ou perfectionné cet art de faire face à toutes les difficultés de conversation sans quoi une femme du monde n'est pas accomplie. Tranquillement elle exposa ses troubles nerveux dont elle avait préparé l'énumération et qu'elle rejeta sur les nécessités de la vie parisienne, sur les obligations de plus en plus nombreuses créées par l'ambition de son mari que le pouvoir fascinait. Elle redoutait le surmenage, s'inquiétait de son cœur, et finalement s'offrit à l'auscultation. Il l'avait laissée s'expliquer presque sans l'interroger.

— Bien, madame. Voulez-vous quitter votre fourrure.

Elle ôta sa jaquette sans accepter son aide, d'un joli mouvement souple qui l'allégeait.

— Et aussi votre corsage.

— Est-ce nécessaire ? demanda-t-elle, comme hésitante et le regardant.

— Sans doute. Et le corset.

— Je ne porte pas de corset.

Les bras pleins, les épaules nacrées, avec l'exacte convenance que la situation comportait, elle se présenta à l'examen. Il se servit du stéthoscope, minutieusement, et la rassura :

— Le cœur fonctionne à merveille.

Tandis qu'elle se rhabillait, sur les désordres qu'elle avait indiqués il posa quelques questions, brièvement, les déclara sans gravité et rédigea une ordonnance. Il n'avait prononcé que les mots indispensables, avec ce détachement du médecin pour des maux dépourvus d'importance, surtout imaginaires, qui ne sauraient le retenir bien longtemps. Cependant elle ne se pressait pas de remettre la lourde fourrure. Elle peuplait le silence où il s'enfonçait. Comme elle s'applaudissait de son retour à Paris ! Il avait eu bien raison d'abandonner la province. On n'existait réellement qu'à Paris. Et son absence ne lui avait causé aucun préjudice. Il marchait de succès en succès. Souvent, depuis une année, elle avait entendu citer son nom, parler de lui dans les salons. Croirait-il qu'on essayait de lire, de comprendre ses ouvrages ? Mais oui, de jeunes et jolies femmes très intelligentes. Pourquoi ne se montrait-il jamais ? Pourquoi se tenir à l'écart ? Il invitait ses amis au restaurant. Il avait

fallu qu'elle vînt elle-même le trouver, le trouver par nécessité, trop heureuse de connaître un médecin en qui elle pût avoir une entière confiance. Si longtemps elle avait attendu sa visite, et celle de Mme Rouvray. Elle irait elle-même voir Mme Rouvray, tout à l'heure.

— Ce n'est pas son jour, objecta Pascal qui l'avait écoutée sans interrompre aucune des petites phrases courtes qu'elle lançait comme des flèches, dans quelle direction ?

— Alors, quel est son jour ?

— Le mardi, je crois.

— Je reviendrai mardi prochain.

Elle s'était décidée à reprendre son manteau. Pas un geste, pas une intonation de Pascal n'avaient trahi la moindre préoccupation, la moindre trace du passé dans sa mémoire. Et même ses doigts tapotaient la table, comme pour signifier que la séance était terminée. Mme Chassal ne paraissait pas gênée de cet avertissement. Elle renouait tout naturellement d'anciennes relations éteintes, comme si l'amour, entre eux, jadis n'eût pas passé. Mais le temps n'avait-il pas fait son œuvre de mort ? Et puisque le mouvement de leurs cœurs était régulier, puisque rien, absolument rien ne subsistait des liens d'autrefois, elle voulut avant de partir déposer les deux louis de la consultation

qu'elle avait d'avance mis à part. Pascal, à cette tentative, eut un léger haut-le-corps qu'elle parut guetter, mais dont il se rendit maître immédiatement.

— Je vous remercie, madame, déclara-t-il avec simplicité. Mais votre mari est mon ami. Je ne saurais accepter aucun émolument.

— Cependant...

— Ce sera pour vos pauvres.

Son refus ainsi motivé perdait toute affectation de souvenir. L'écueil que peut-être elle avait ménagé à l'orgueil de son ex-fiancé, il l'avait franchi sans se livrer. Et, au contraire, il pouvait la soupçonner d'une petite machination, supposer qu'elle avait combiné un prétexte pour le retrouver, pour surgir du fond de tant d'années révolues, par curiosité, dilettantisme, ou par un sentiment mélangé, tandis que lui-même avait pris soin, réinstallé à Paris, de l'éviter par rancune, dépit ou par peur. A moins que ce ne fût par indifférence véritable. Cette entrevue, où il était resté impénétrable, devenait donc pour elle un échec. Elle voulut y pallier, donner une autre signification à sa visite, en opérant sur le seuil de la porte une diversion inattendue :

— Docteur, votre beau-frère, M. Aunois, n'occupe-t-il pas une fonction dans la Société des études minières ?

— Oui, madame, il est attaché au contentieux. Pourquoi ?

— Eh bien ! il faut que je vous prévienne. Je le dois à notre... à notre ancienne affection que vous avez peut-être oubliée, que, moi, je n'ai pas oubliée.

Il la fixait avec étonnement : pourquoi ce retour en arrière ?

— Que se passe-t-il donc, madame ?

Elle reprit, comme si elle cherchait des mots atténués, quand chacun de ses mots portait :

— Je sais, je sais trop bien le prix que vous attachez à l'honneur. Cette Société qu'a fondée M. Épervans va se trouver, paraît-il, en dangereuse posture.

— Elle passe pour très brillante.

— Non, M. Épervans a fait de mauvaises spéculations. Et il a une maîtresse qui le ruine.

— Une maîtresse, lui ?

— Oui. C'est connu de tout Paris. Une fille qu'il a ramassée dans la boue. Cela devait lui arriver fatalement. On n'échappe pas à sa destinée. Alors, pour se rattraper, il a créé de toutes pièces des affaires de mines qui n'existent pas, qui l'aident à en soutenir d'autres qui existent. Je ne puis pas vous expliquer : c'est trop compliqué, et je ne sais pas. Mais je suis certaine du danger qui le menace.

— Comment le savez-vous ?

— Par mon mari.

— Félix est comme moi l'ami d'Hubert Épervans.

— Plus maintenant. J'ai voulu vous prévenir, pendant qu'il en est encore temps, pour vous, pour Mme Aunois qui est charmante. Elle est venue me voir, elle.

— Ah !

— Oui. Plusieurs fois. Nous avons parlé de vous. Elle vous adore. Elle se plaît tant à Paris. Nous chercherons pour M. Aunois une autre place moins exposée.

— Je vous remercie, c'est inutile. Ma sœur retournera en Dauphiné.

De nouveau il l'écartait. Elle n'insista pas :

— Je vous quitte. Si vous prévenez M. Épervans, votre ami, ne lui dites pas l'origine des mauvaises nouvelles que je vous ai transmises. Cela vaut mieux. Je vous le demande.

— Je vous le promets, madame.

Ainsi elle établissait entre eux, au moment du départ, une sorte de complicité, et s'éloignait en lui laissant une impression de service rendu, de clairvoyante et vigilante amitié qui survivait à la séparation. La scène de la consultation était déjà si reléguée.

Demeuré seul, Pascal, avant de presser le timbre qui autorisait l'introduction d'un autre client, se recueillit, s'interrogea. Que fallait-il penser de cette confrontation avec un passé que par une discipline si sévère il avait cru abolir ? Machinalement il regarda par la fenêtre. Son cabinet de travail, au premier étage, donnait sur le boulevard Saint-Germain. Les arbres dépouillés détachaient leurs branches et leurs brindilles à la hauteur des croisées. Bien que le soir fût proche, le jour était clair encore, un de ces jours du commencement de mars qui appartiennent encore à l'hiver, où traîne pourtant déjà une lumière longue et blonde, lente à décroître. En bas une automobile s'ébranla, celle de Mme Chassal sans doute. Il suivit des yeux son démarrage. Puis, avant de reprendre le travail, il téléphona à sa sœur, la priant de venir sans délai. Une heure plus tard on l'avertit qu'elle l'attendait chez Mme Rouvray, et il se hâta de la rejoindre.

Claire ressemblait peu à son frère, davantage à sa mère dont elle avait hérité la délicatesse des traits, et aussi la flamme d'exaltation. Mais cette exaltation s'était transportée hors du domaine mystique : le plaisir de vivre suffisait à la provoquer. Paris agitait la jeune femme loin de ses habitudes natales, comme le vent un arbre isolé.

En huit années de mariage elle n'avait eu qu'une petite fille précoce que déjà elle exhibait comme un phénomène. Et sans cesse elle aiguillonnait son mari qui, de nature indolente, réclamait du temps pour toutes choses. Julien Aunois, intelligent mais sans rapidité, n'avait pas réussi au barreau de Lyon. Il préférait les études industrielles, les organisations pratiques, les machines. Les questions de droit, trop subtiles et abstraites, ne se traduisaient pas pour lui en images réelles. Il était de ces hommes qui ne savent pas découvrir seuls leur carrière, bien que partout ailleurs ils soient dépaysés. La situation qu'il occupait au contentieux de la Société minière ne lui plaisait pas. Elle convenait mieux à sa femme que Paris avait séduite immédiatement. Pascal se rappelait diverses conversations au cours desquelles son beau-frère manifestait quelque inquiétude sur la marche des affaires d'Hubert Épervans.

— Il en crée sans cesse de nouvelles. Il trouve des rapports d'ingénieurs. Je ne sais où il les prend.

Ces propos concordaient trop bien avec l'avertissement apporté par Mme Chassal pour ne pas mériter un examen. Déjà Pascal avait plus d'une fois demandé à Julien Aunois pourquoi il ne voulait pas profiter des offres de Gérard qui lui pro-

posait d'entrer dans sa filature à Voiron : le poste y serait modeste, mais sûr, plus tranquille, plus conforme aussi à un état de fortune assez mesuré. Et Julien s'était contenté de répondre :

— Claire ne veut pas quitter Paris.

Pascal l'avait bien deviné. Il reconnaissait cette fièvre de vie individuelle que jadis il avait éprouvée, qui réclame son aliment de distraction quotidienne et ne le trouve qu'à Paris. Et il pressentait une autre crise qui en était la suite. Raymond Gardane, longtemps écarté, avait reparu depuis peu dans l'intérieur des Aunois, comme si les scrupules, les résistances de Claire, soutenus par la force familiale qui, déracinée, se dessèche branche à branche, cédaient devant un attrait d'émotions plus intenses. A cause de ce danger, que peut-être il s'exagérait, dont il n'avait pas la preuve, il souhaitait davantage le départ de sa sœur.

Quand il entra, elle déridait par tout un chapelet d'anecdotes la sérieuse Mme Rouvray.

— Ah ! c'est toi, s'écria-t-elle. Tu vois comme je suis obéissante. Un coup de téléphone et me voilà. Il est vrai que tu avais dans le téléphone une voix de funérailles.

En quelques mots il mit les deux femmes au courant des bruits malveillants qui circulaient sur la Société des études minières.

— Qui te l'a dit ? interrogea Claire.

— Mme Chassal qui est venue me consulter.

La jeune femme se gargarisa de rires, comme si elle savait l'ancienne passion de son frère et s'en divertissait. Pascal mécontent fronça le sourcil, mais elle n'y prit pas garde :

— Oui, expliqua-t-elle, c'est la version Chassal. Et Chassal est jaloux du développement de notre Société. Un des administrateurs est Livier.

— Livier le député, et après ?

— Eh ! que tu es peu renseigné ! Ce Livier est le rival de ton ami Chassal à la Chambre. Ils sont du même parti, mais ils se haïssent, parce que tous deux convoitent un ministère. Et c'est Livier qui l'aura.

Il l'écoutait avec stupéfaction. Comme Paris, en trois ans, l'avait transformée ! D'une nature toute spontanée et franche, ardente sans pondération, mais généreuse et enthousiaste, il avait composé cette petite personne moqueuse, prompte à imaginer des dessous compliqués, amoureux ou intéressés. Henriette, du moins, gardait son caractère plus farouche, plus ferme. Elle assistait, sans y prendre part, à ce débat.

— Enfin, conclut Pascal avec autorité, s'il y avait le moindre éclat, la moindre velléité de

scandale, il serait fâcheux que le nom de ton mari fût mêlé à cette affaire.

— Comment n'y resterait-il pas ? Nous y avons engagé ma dot.

— Ta dot ! Mais, malheureuse enfant, quand vous êtes partis pour Paris, j'avais recommandé à Julien de ne placer aucuns fonds dans cette entreprise. L'administration d'une petite fortune réclame de la prudence. On ne la dépose pas où l'on court déjà le risque d'une situation, d'une carrière. Ton mari le sait bien. Demain je m'informerai. Demain je saurai s'il y a quelque chose de louche dans les affaires d'Hubert. S'il y avait quelque chose de louche, il ne faudrait pas hésiter à partir.

— Oh ! lança-t-elle, en matière d'argent, il y a toujours quelque chose de louche.

Elle proclamait cet axiome devant son frère qui, après son père, avait achevé de payer les créanciers de sa famille jusqu'au dernier sou. Mais, pour avoir entendu quelques conversations, pour avoir recueilli quelques-uns de ces propos déprimants, spirituels et destructifs que Paris colporte du soir au matin, elle affichait un air blasé, revenu de tout.

— Il n'y a d'ailleurs aucun risque, affirma-t-elle. Rassure-toi. Cette année, on distribuera

encore un dividende de quinze pour cent. C'est un joli chiffre.

— Trop beau. Et si j'ai raison de m'inquiéter, il faudra que ton mari se hâte de démissionner, de partir.

— Allons, allons, ne joue pas au chef de dynastie. Nous sommes assez grands garçons pour nous conduire, mon mari et moi, surtout moi. Et tu manques de confiance dans ton ami Épervans. C'est un génie dans son genre. Il crée les sociétés comme un magicien.

— Avec rien, peut-être.

— Ah ! tu avais bien choisi tes amis. Chassal aussi est d'une habileté rare, plus dissimulée, moins conquérante. Ce sera un beau duel. Car la partie se joue entre eux. Épervans avait voulu l'associer à son œuvre. Il a refusé. Livier a pris sa place. On verra qui sera le plus fort. Quant à démissionner, quant à partir, comme tu y vas ! Moi d'abord, je n'abandonne pas Paris.

Autrefois il avait bien dû l'abandonner. Elle ne s'en souvenait même plus, ou peut-être l'en eût-elle blâmé quand elle en avait profité. Elle lui tenait tête, elle se dressait sur ses ergots comme un petit coq, elle s'enflammait sur un combat de finance comme sur un tournoi de chevalerie. Cette résistance exaspérait Pascal déjà énervé. Comme

on le réclamait pour la fin de sa consultation, il dut quitter sa sœur sans avoir rien obtenu d'elle.

— Tâchez, dit-il à sa femme, de lui faire entendre raison.

— Elle ne m'écoute pas, objecta Henriette qui ajouta pourtant :

— Pourquoi ne pas aller à Voiron ?

— Oh ! vous, vous détestez Paris.

— Ai-je empêché mon mari de s'y fixer quand il l'a voulu ?

— Vous êtes facile à contenter : vous ne tenez à rien.

— Le croyez-vous, Claire ?

Et les deux belles-sœurs se dévisagèrent, puis détournèrent rapidement les yeux comme si elles ne pouvaient se voir, comme si elles découvraient entre elles d'immenses étendues incertaines et envahies par la brume...

Pascal, après avoir expédié sa dernière cliente, demeura à sa table de travail, sans allumer l'électricité, laissant l'ombre entrer, remplir les angles, se rapprocher, le cerner. Il commença par confronter les uns avec les autres tous les indices défavorables à la situation d'Hubert Épervans. Mme Chassal n'avait pu la dénoncer sans de graves motifs. Julien Aunois, peu perspicace, indulgent

aux hommes, et d'ailleurs aveuglé par sa femme, montrait pourtant de la défiance depuis quelque temps. Et lui-même, les dernières fois qu'il avait rencontré Hubert, n'avait-il pas été frappé de quelques symptômes de déchéance ? Amaigri, une peau inutile pendant aux joues, le directeur de la Société minière portait encore le visage triomphant et renversé en arrière qui inspirait la sympathie, la sécurité. Néanmoins un observateur distinguait déjà l'affaiblissement qui suit l'abus de la vie. Cette Ninette, extraite de Bullier, dont le luxe outrageant s'étalait dans tous les lieux publics, était-elle la chaîne qui lui serrait le cou, qui menaçait de l'étrangler ? Avait-il perdu sa liberté, sa chance, au moment du danger ?

Et Pascal s'irritait de retrouver le poids des responsabilités, des obligations qu'il avait cru déposer en revenant à Paris. Comme lui autrefois, Claire parvenait au carrefour où l'on choisit son chemin, et de ce choix — que toutes les existences rencontraient donc ? — il ne pouvait se désintéresser. Mais comment, de quel droit interviendrait-il ? L'autorité d'un père ou d'une mère, pouvait-il l'invoquer pour en avoir rempli la charge ? L'indépendance de la jeune femme ne supporterait pas une telle intrusion.

Ce renouveau d'inquiétude coïncidait avec la

réapparition de Laurence. Pourquoi celle-là était-elle sortie de l'oubli qu'il lui avait si fidèlement donné pour tombe ? Généreuse, elle l'avertissait. Mais ce silence qu'il avait mis entre eux comme une mer entre deux rivages, elle l'avait franchi ; sur son bord il la voyait atterrir. Que lui voulait-elle ? Avec elle elle apportait, elle distribuait ces malaises que dans la vie ordinaire on ne distingue pas : mécontentements, doutes, solitude, vanité des joies imparfaites, des incomplets bonheurs. Et il l'évoqua avec ses grandes plumes, son visage vainqueur, intact, inviolé, si pur, si blanc, resplendissant. Il la revit à moitié dévêtue, le cou flexible, les épaules pleines, lisses et pâles comme du marbre veiné, si tentante. Avec elle toute sa jeunesse, de l'ombre déjà lointaine, surgit, ressuscita. Avec elle il ne se fût pas attardé à relever des ruines une à une. Et sur les pierres qu'il avait employé tant d'années à redresser, qui réclamaient sans cesse une consolidation, il imagina distinctement le couple de Félix Chassal et de son ancienne fiancée qui, insolemment, ricanait. Alors il fut dévoré d'impatience, de jalousie, de dégoût pour tout ce qu'il avait sauvegardé, pour tout ce qu'il avait atteint, et il se découvrit insatisfait, inapaisé.

Comme il n'avait pas répondu à un premier

appel, Mme Rouvray vint elle-même le chercher dans son cabinet de travail. L'heure du dîner était passée. Dans le demi-jour qu'envoyaient à grand'peine les réverbères du dehors, elle le distingua assis devant sa table, sans lampe, immobile.

— Qu'attendiez-vous ainsi, sans lumière ?

— Moi ? rien.

Cette réponse, prononcée d'un ton sec, la secoua toute.

Elle parut s'en contenter. Ce qu'il attendait ? Après avoir tant reconstruit, il se détruisait.

III

LES LUTTEURS

PASCAL mit son pardessus, commença de boutonner ses gants blancs et passa chez Mme Rouvray. La femme de chambre tendait aux épaules d'Henriette le manteau de soirée.

— Il est dix heures moins le quart, dit-il. Êtes-vous prête ?

— Vous le voyez.

Il jeta sur elle un regard distrait et déclara :

— Vous êtes belle.

Elle portait une robe de tulle noir sur un transparent de soie orange, un bouquet de roses jaunes au corsage, un ruban d'or dans les cheveux selon la mode. La peau très blanche, comme l'ont quelquefois les brunes, ressortait sur la toilette sombre qui, dans sa discrète élégance, convenait au jeune visage trop sérieux.

Ils allaient partir quand le valet de chambre prévint le docteur qu'un visiteur insistait pour être reçu.

— Non, non, refusa Pascal. Renvoyez.

Mais il lut sur la carte le nom d'Hubert Épervans, et il se ravisa :

— Faites entrer dans mon cabinet.

Puis il s'excusa auprès de sa femme :

— Je n'en ai que pour un instant.

Hubert qui donnait les signes de la plus vive impatience se précipita sur lui dès qu'il eut ouvert la porte, et, sans même le saluer, demanda :

— Tu vas chez les Chassal ?

— Oui.

— Je le pensais bien. J'arrive à temps. Tu y trouveras Héraux, le ministre des Finances, à qui j'ai rendu des services, d'importants services. Moirand, le garde des Sceaux, y était convié. Mais, depuis hier, il se débat entre la vie et la mort. Le sais-tu ?

Pascal esquissa un geste d'indifférence et objecta qu'il n'avait qu'une minute à perdre. Que lui voulait son ami ?

— Voilà. Je ne suis pas invité à la soirée de Chassal. C'est une soirée quasi officielle. Il faut qu'on m'y voie. En ce moment je suis très attaqué.

— Je le sais.

— Oui, tu le sais, puisque tu as obligé ton beau-frère à démissionner malgré les fonds qu'il a placés chez moi. Tu m'as trahi. Tu as eu tort.

— Pardon, je ne t'ai pas trahi. Je t'ai réclamé certaines explications sur les dernières affaires de mines que tu as lancées. Tu n'a pas voulu ou pas pu me les fournir. J'ai donné à Julien Aunois un conseil qu'il a suivi.

— Tu n'as pas le pied parisien.

— C'est possible. En matière d'argent il me faut des situations nettes. Chacun ses idées.

— Oui, vous me tirez dans les jambes quand je vais tenir la fortune avec les mines de Guatemono : toi, Félix, tous ceux que mes ennemis ont ameutés. Félix a osé me déclarer la guerre, quand Livier est mon administrateur, le fameux Livier.

— Je ne connais pas le personnel politique.

— Eh bien, Livier aura les Sceaux après Moirand qui sera mort demain. Si Félix me reçoit ce soir, si l'on me voit chez lui causer avec Héraux, j'obtiendrai le désistement de Livier qui lui laissera la place. Livier est entre mes mains. Voilà ce qu'il ignore. Voilà ce qu'il faut lui dire.

Étonné de l'étrange mission qu'on voulait lui confier, Pascal dévisagea son interlocuteur. Hubert ne soutint pas son regard. En habit, une fleur à la boutonnière, le front haut, il avait essayé de poitriner, d'offrir une alliance, un marché. Visiblement il avait peur. Toutes les tares

que le succès dissimule apparaissaient dans la menace d'une disgrâce. Les traits bouffis et le corps fondu, la chair flasque piquetée de points rouges, de larges poches sous les yeux, épuisé et comme vidé, il était déjà une ruine humaine, à demi croulante. L'œil clairvoyant du médecin diagnostiquait sa déchéance à coup sûr. Et brusquement le malheureux passa de la discussion aux supplications :

— Je t'en prie, mon cher, demande à Félix de me recevoir tout à l'heure. Je ne me montrerai qu'un instant. Mais il faut qu'on m'ait vu à sa soirée, que les journaux me nomment demain. Aujourd'hui, à la Bourse, toutes mes actions ont dégringolé. On annonçait mon arrestation, entends-tu ? C'est abominable. On a juré ma perte. On me poursuit à boulets rouges à cause de Livier. Chassal mène la bande. Mais je lui sacrifie Livier. Il aura son ministère. Je le jure. Il ne peut pas avoir renié tout à fait notre amitié. Ça ne lui sert de rien, de me couler à fond. Et si je suis reçu par le futur garde des Sceaux, demain mes actions remontent. Un jour suffit pour me remettre en selle. En vingt-quatre heures on fait bien des choses. Du temps, il me faut du temps. Chassal peut me sauver, comprends-tu ?

Il haletait, le souffle court, la voix oppressée,

et dans l'épouvante il se livrait. Pascal, malgré sa pitié, ne put le rassurer :

— Chassal agit comme il lui plaît. Je n'ai aucune influence sur lui.

Mais Hubert s'acharnait, comme s'il jouait son va-tout :

— Sa femme en a.

Pascal voulut l'interrompre. Dans le danger, on se raccroche au moindre espoir, et l'on brise les conventions, les silences comme les mailles d'un filet :

— Elle a été ta fiancée. Tu n'as pas pu l'oublier. Elle n'est pas de celles qu'on oublie. Je le sais bien, moi.

— Toi ?

— Ah ! Tu vois, tu t'irrites. Tes yeux brillent de colère. Après dix ou quinze ans ! Rassure-toi. Elle s'est amusée de moi, comme de tous les hommes qui l'approchent. Elle se venge de ton abandon. Elle, non plus, ne t'a pas oublié. Elle aura pitié de moi, elle aura pitié. Dès ton arrivée parle-lui. Je te suivrai à quelque distance. On m'annoncera. Qu'elle me laisse entrer.

Pascal, un peu déconcerté par cette intrusion inattendue et violente dans un passé auquel lui-même ne touchait pas, coupa court à une scène aussi inutile :

— Ni à Chassal, ni à sa femme, je ne demanderai rien. Demande-moi, à moi, un de ces services qu'un ami peut rendre, je te le rendrai. C'est tout. Dès que je t'ai su menacé, je t'ai prévenu. Tu ne m'as pas écouté. Tu te croyais sûr du succès. Maintenant il est trop tard.

Hubert éconduit parut se redresser :

— Trop tard ? Nous verrons bien si la belle Laurence ose me jeter à la porte.

— N'y va pas, conseilla Pascal.

— J'irai. Je la connais mieux que toi, peut-être.

Et sur cette allusion obscure qu'il souhaitait, qu'il devinait susceptible de faire un long chemin, il sortit comme il était entré, sans formules de politesse, proie de la peur qui le tenaillait.

Pascal courut rejoindre sa femme qui ne manifesta aucune impatience.

— Nous serons les derniers. Hâtons-nous de prendre l'automobile.

— Il est bien tard, en effet, dit-elle. Si nous restions ?

Il ne s'attendait pas à une proposition de ce genre. Mme Rouvray, d'habitude, ne montrait pour le monde ni empressement ni éloignement. Lui-même, que son aventure de jeunesse avait pénétré d'un sauvage orgueil, en goûtait peu le plaisir. Pourquoi répondit-il si vite, et avec autorité ?

— Non, non. Nous avons accepté.

Elle insista :

— On ne s'apercevra pas de notre absence. En tout cas vous pourriez y aller seul.

— Vous êtes prête... A moins que vous ne soyez lasse ?

— Non.

— Alors, dépêchons-nous.

Ils descendirent. En bas Hubert, debout et penché dans une taxi-automobile découverte, donnait des explications au chauffeur ; il avait dû hésiter sur la direction à suivre. Quand il s'assit, il dévoila une femme empanachée qui, pour lui faire place, se serra un peu. Malgré la peinture et la toilette, Pascal eut le temps de reconnaître la Ninette de Bullier. Mme Rouvray détourna la tête.

— Qu'avez-vous, Henriette ? s'informa-t-il.

— La vue de ces femmes m'est pénible.

Déjà touché par cette indulgence parisienne qui subit tous les contacts, il trouva presque exagéré ce signe d'un mépris que les honnêtes gens ont perdu.

Les Chassal occupaient un de ces hôtels en bordure du parc Monceau dont les fenêtres s'ouvrent sur un si magnifique espace d'arbres. Trois salons en enfilade aboutissaient à une serre vitrée

qui semblait déjà prise sur le jardin. A l'entrée, Félix et sa femme recevaient leurs invités. Pascal installa Mme Rouvray dans le premier salon dont une partie avait été aménagée en scène pour les exercices d'une danseuse étrangère qui enthousiasmait Paris, puis il gagna la serre, brusquement désireux de s'isoler de cette fête qu'il avait souhaité voir. Il y trouva sa sœur qui flirtait avec Raymond Gardane. Claire, trop spontanée pour ne pas exprimer de la gêne, et énervée de son peu d'empire sur soi-même, manifesta une mauvaise humeur dont il ne parut pas se soucier :

— Ma femme te cherche. Je vais te conduire vers elle.

— J'irai toute seule. Merci.

— Tu ne la trouverais pas. Raymond, je vous rejoins tout à l'heure. Il faut venir dans le monde pour vous rencontrer. A la Faculté, on ne vous aperçoit plus jamais.

Mme Aunois, pendant le parcours, détesta son frère et chercha les paroles qui lui pourraient être désagréables :

— Regarde Mme Chassal. Elle est nue sous sa robe, comme Monna Vanna sous son manteau. Elle déploie toutes ses grâces pour ce vieux fanfaron d'Héraux. Elle gagne le ministère de son mari.

Il ne répondit pas et la laissa auprès de Mme

Rouvray. On se massait pour le spectacle. Il s'écarta jusque dans l'antichambre. Mais quel spectacle vaudrait celui qui s'offrait à ses yeux ? De longues années de vie provinciale, presque farouche, l'avaient préservé de la satiété. Dans cette atmosphère de plaisir il respirait un air qui le grisait. C'était une de ces fêtes comme Paris les sait réussir par la combinaison des lumières, des fleurs, de la musique, des toilettes. Rien que le mélange des couleurs flattait le regard comme une caresse. La gaine des robes livrait le galbe des corps. Blanches, orangées, roses, bleues, mauves, elles composaient de vivants bouquets qui se nouaient et se dénouaient selon les sympathies, les conversations, les hasards, comme si une fantaisie capricieuse eût sans cesse modifié leurs gerbes. Les écharpes de tulle, de gaze, de dentelle, mouchetées de jais ou pailletées d'or, peu à peu rejetées en arrière, soulignaient la ligne arrondie des épaules où des clartés se posaient et le sillon d'ombre délicate qui les sépare. Sur les têtes, les couronnes à l'antique, les guirlandes, les rubans, les nœuds qui se mêlaient aux chevelures, semblaient achever naturellement la beauté des femmes en les recouvrant d'un diadème de domination.

Autour de lui, Pascal entendit citer des noms célèbres dans l'histoire, la société, la politique

les lettres, l'art, le théâtre, les affaires. La jeune renommée de Chassal et ses chances de pouvoir lui assuraient ces relations brillantes qui, pour aller au succès, franchissent les divisions de partis, le cercle des convictions, des idées, des races et des familles, et de trahison en trahison réunissent sur le terrain soi-disant neutre du monde toutes les convoitises, toutes les avidités de jouir. Une femme ambitieuse d'une part de souveraineté n'épouse pas un oisif. Trop de forces sont, avec les oisifs, perdues. L'importance du mari s'impose à elle comme une nécessité. Elle la créerait si elle n'existait pas. Laurence portait avec elle un avenir d'influence, de victoire.

Il la vit aborder sa femme qui, déjà abandonnée de Claire, s'isolait, indifférente et presque terne dans ce milieu d'exhibition et de parade, malgré la particularité d'une grâce timide et pudique qui, à Paris, était une nouveauté. Mais elle ne s'arrêta pas, soit qu'elle se fût heurtée à une décevante froideur, soit que ses devoirs de maîtresse de maison l'appelassent d'un autre côté. Elle passa devant lui :

— Vous ne vous approchez pas ?

Déjà elle s'éloignait. Partout où elle passait, on s'effaçait, on se retournait. Le fourreau en crêpe de chine bleu pâle dont elle était vêtue ne permet-

tait de méconnaître aucun de ses contours. Les perles qui entouraient son cou opposaient leur éclat mat à la blancheur luisante de sa chair, pareille de la gorge au visage. Un léger feuillage d'or cuivré s'accordait aux reflets roux des cheveux. Pascal, du regard, s'attachait à elle, des pieds à la tête. Une autre image, bientôt, se substitua à celle-là, mais il était seul à la pouvoir contempler. C'était une jeune fille qui s'appuyait à la balustrade d'un balcon, se penchait sur la ville comme sur une mer, et dont les lèvres fraîches murmuraient :

— *Librement et pour toujours, en face de Paris qui nous voit...*

Ce Paris auquel elle faisait alors allusion, elle l'avait là chez elle, adulée, admirée par lui à la manière d'une idole. Elle avait préféré sa multiple adoration, le genre de triomphe plastique et palpable qu'elle représentait, à toute la douceur anéantissante de l'amour.

Son rival heureux, il le comprenait maintenant, n'était pas Chassal, mais cette foule.

Près de lui, sans prendre garde à sa présence, deux «habits noirs» échangeaient des propos à demi-voix :

— Vous en êtes sûr ?

— Oui, Moirand est mort tout à l'heure. Ici on feint de l'ignorer. Cela troublerait la fête.

— Pourquoi ?

— A cause d'Héraux, le ministre, qui serait obligé de partir.

— Vous pensez que Chassal prendra les Sceaux de Moirand ?

— Sans doute. Voyez-le : il se pavane, il fait la roue.

— Et Livier ?

— Oh ! Livier est compromis dans les affaires d'Épervans.

— Mais cet Épervans était un ami de Chassal ?

— Chassal l'a débarqué. On va l'arrêter. Il est peut-être sous clé déjà. Il ne faut pas contrecarrer Chassal : il est sans pitié.

— Comme sa femme est jeune !

— Elle sera éternelle. C'est la nouvelle Mme Récamier.

— Aussi coquette et aussi platonique que l'autre ?

— On le dit. Elle s'amuse des passions qu'elle inspire. Cependant Héraux...

— Ce podagre usé d'Héraux ?...

— Il mène le ministère. Tout à l'heure, quand on ira au buffet, vous la verrez défiler à son bras.

— Alors je reste.

Des chut mirent fin à cette conversation. Le brouhaha qui de tous les salons montait retomba

comme une poussière, et sur les premières mesures de *la Chanson du printemps* de Mendelssohn, la danseuse étrangère entra en scène. Grande, svelte, souple, la tunique arrêtée à mi-corps, les bras et les jambes nus, elle parut tout d'abord hésiter dans sa course comme une biche qui, à l'orée d'un bois, écoute d'où vient le vent. Puis elle commença de s'élancer, élargissant l'étroit espace, le transformant en forêt, tous ses mouvements unis à la musique par les liens mystérieux du rythme, et dessina en une fresque lumineuse et mouvante cette allégresse dont tressaillent êtres et plantes au renouveau de la nature. La fraîcheur du matin, quand l'aube se résume en chaque goutte de rosée, coulait sur ces hommes et ces femmes rassemblés. Pascal exalté évoquait les chants de Colletière, entendait ces appels de paysans qui, au petit jour, partent pour aller faucher, et même, faisant autour de lui la solitude, il se souvint d'une parole que sa mère lui avait dite avec cette sérénité dont la foi jusque dans la privation la parait : « Je n'ai jamais ouvert ma fenêtre sur la campagne sans remercier Dieu... »

Comme on applaudissait, il se mit à regarder ces visages tendus. Les conversations avaient pu retomber comme une poussière : pas un de ces masques, dans l'immobilité, ne perdait son expres-

sion de convoitise, de désir, d'anxiété, ne parvenait au repos. Sur tous il lisait la lutte, la violence, l'immodération ou la détresse figées et fixées comme les vagues d'une mer de glace. Tour à tour il s'arrêta, curieux et inquiet, sur Claire enfiévrée, conquise non pas seulement par la joie de l'heure, mais par une imagination de passion libre ; sur sa femme dont il fut étonné de surprendre, non l'ennui, mais la tristesse douloureuse, toute crispée ; sur Laurence enfin, sur Laurence qui, après l'effort de sa réception, se concentrait, les paupières lourdes, les yeux mi-clos, le nez serré, tous les traits comme suspendus dans leur vie, seule vision inattendue de cette paix insaisissable qu'il cherchait. A quoi pensait celle-ci ? Il n'était pas possible qu'elle ne fût à cent lieues de toute ambition, de toute intrigue, avec ce calme comparable à la mort dont sa pâleur brillante suffisait pourtant à écarter l'idée. Tout à coup elle se leva de sa place qui, proche de la porte ouverte sur la galerie, lui laissait la disposition de ses gestes, et il songea malgré lui à ces fauves qui semblent dormir dans leur cage et qu'on voit debout sans transition. Il eut à peine le temps de distinguer Hubert Épervans qui avait forcé l'entrée et que deux valets de chambre rejetaient sans bruit dehors, tandis que

Mme Chassal du doigt le désignait comme une vestale la victime. Ainsi elle veillait quand il la croyait emportée par le rêve, par le passé, peut-être par l'amour. Personne autre que lui, probablement, n'avait suivi cette scène si rapide. Tout, en quelques secondes, était rentré dans la correction.

Un entr'acte confondit les groupes. Et Pascal qui avait pris goût au spectacle du public, sous l'influence de sa désillusion aperçut à travers les mille grâces extérieures les mille tares qu'un médecin dressé au diagnostic distingue avec plus d'aisance. Cet homme d'esprit autour duquel un cercle se formait, et qui contait ses anecdotes la parole abondante, la peau chaude, le triomphe dans les prunelles, il le reconnut pléthorique, menacé de congestion : son pouls, sans nul doute, marquait une tension artérielle trop élevée. Cette femme trop maigre qui l'écoutait, les pommettes saillantes et rouges, colorée par plaques, portant au dehors ses ardeurs de vivre, la tuberculose la guettait. Et là-bas, la jeune fille qui buvait les propos qu'on lui glissait de trop près, d'une expression si mobile qu'elle se transformait comme une cire, tantôt animée et tantôt éteinte, le regard éclairé puis fixe sans raison, serait un jour la proie des névroses. Intoxiqués, morphinomanes,

neurasthéniques, il dénombrait leur troupeau avec une joie hostile. Et tous ces malades étaient en état de guerre. Ils combattaient pour plaire, pour aimer, pour vivre. Elles combattaient contre les rivales avec tous ces artifices de plâtre, de poudres, de teintures. Avec ces mâchoires de carnassiers, ces faces de luxure, ils combattaient contre les concurrents. C'était la mêlée du monde où, tout d'abord, il avait cru surprendre une harmonie. Et surtout on menait la bataille féroce, impitoyable, désespérée contre l'adversaire que nul n'a jamais vaincu : le temps. Dans une société d'où les puissances morales sont exclues, la vieillesse n'est plus qu'un affront. Aucune discipline extérieure ne prépare plus à la retraite, au charme final de spiritualité. Aussi n'y a-t-il plus de femmes âgées, plus de vieillards : le décolletage, pas plus que la couleur des cheveux, ne change ; et l'on croit par là survivre apparemment à la jeunesse. Et Pascal, parvenu au bout de son analyse, pénétra le mystère de solidarité où se fondent tant d'appétits contraires, de haines et d'envies : entre le passé et l'avenir pareillement écartés être une série de moments qui brillent.

La danseuse mimait une romance de Tschaïkowsky, *Chant d'automne*. C'était l'heure dorée dont il faut jouir, car la mort menace. Pourquoi

se rappela-t-il les laboureurs de Colletière qui, sur un banc devant leur maison, rient au soleil couchant en mangeant leur soupe chaude à plein pot ?

Quand ce fut fini, Laurence glissa vers lui comme un beau vaisseau sûr de la mer :

— Voulez-vous m'offrir votre bras, lui demanda-t-elle, et me conduire au buffet ?

Il ne pouvait se dérober. Avec elle il traversa les salons, sentant sur lui tous les regards qui convergeaient. L'ancien orgueil le ressaisit. Cette fête que tout à l'heure il ravalait, n'était-elle pas au contraire la suspension de toute lutte, et comme l'apothéose de Laurence qui lui en transférait l'hommage ? Ce que jadis elle l'avait convié à posséder, le succès, la renommée, l'amour, il lui sembla que pour la seconde fois elle le lui offrait. Commettrait-il pour la seconde fois la sottise de refuser ?

Félix Chassal, cependant, venait de partir à l'anglaise en compagnie de Héraux le ministre : la succession de Moirand était ouverte et en politique, au rebours du droit commun, c'est le vif qui saisit le mort.

Comme les Rouvray, au sortir de l'hôtel, remontaient en automobile, un homme qui surveillait la porte se précipita vers eux. Henriette

eut un mouvement de recul, et Pascal fit un pas en avant :

— Tu sais, dit Hubert, ils m'ont chassé.

Pascal revit le geste unique de Laurence, et se contenta de répondre en aidant sa femme à monter en voiture :

— Je t'avais prévenu.

Absorbé par la gloire de la soirée, il n'éprouvait que de l'éloignement, du dégoût pour cet homme écroulé et éperdu qui le sollicitait. A son tour il s'installa et referma la portière.

— Toi aussi ! constata Hubert.

Quand la fortune lui souriait, il avait généreusement pris Julien Aunois sous sa protection. Pascal eut honte de son reniement et consulta sa femme :

— Permettez-vous ?

Elle comprit ce qu'il demandait et, devinant le malheur, elle approuva. Il rappela son ancien ami :

— Monte avec nous, il y a de la place.

Mais il ne lui offrit que le siège du rebours en face de lui. L'automobile s'ébranlait quand un loqueteux tendit la dernière édition d'un journal du soir avec ces annonces alléchantes : *Mort de Moirand, le garde des sceaux... Arrestation d'Éperavans...* Pascal, brusquement, l'écarta et ordonna à son chauffeur :

— Allons, en route !

Durant tout le parcours aucune parole ne fut échangée. Le docteur conduisit Hubert à son cabinet de travail, puis il rejoignit sa femme pour se concerter avec elle.

— Il est sous le coup d'une arrestation, lui expliqua-t-il. Il ne peut rentrer chez lui. Pouvons-nous le loger ?

Elle se contenta de répondre :

— Sans doute.

Il s'étonna, s'impatienta presque d'une approbation qu'il n'avait pas prévue. Il comptait sur des objections qu'il se formulait à lui-même : n'était-ce pas compromettant, dangereux, et ne convenait-il pas de se tenir en dehors de tous ces tripotages ? La charité d'Henriette lui laissait tout le poids des responsabilités, coupait court à une entente raisonnable.

Un domestique avait attendu leur retour : il fut chargé de préparer une chambre.

Quand Pascal rejoignit Épervans, il le trouva effondré, plié en deux et balbutiant :

— Tu ne vas pas me renvoyer ? Tu me laisseras bien passer la nuit sur ce fauteuil ?

Il lui fit pitié :

— En effet, il est déjà tard. Tu coucheras ici.

— C'est cela. Demain j'arrangerai mes affaires, ma défense. Après, je rentrerai chez moi, tran-

quillement. Si l'on doit m'arrêter, on m'arrêtera. Mais pas ce soir, pas ce soir... Ah ! la farce a été bien jouée. Livier, administrateur de ma Société, est compromis. C'est pour le compromettre qu'on annonce mon arrestation ce soir, en même temps que la mort de Moirand. Notre ami Félix est très fort, il triomphe, il aura son ministère. Peut-être qu'il s'en tiendra là.

— Ne t'y fie pas trop. Enfin ces mines, existent-elles, oui ou non ?

On apporta du porto, des biscuits. Hubert mangea et but, avec voracité, et la confiance lui revint :

— Eh ! sans doute elles existent. J'ai des rapports qui l'affirment. Et puis, de quoi se mêle-t-on ? Est-ce que ça regarde les actionnaires ? Les dividendes que je leur sers, ils ne disent pas qu'ils n'existent pas.

— Tu ne pourras pas les leur servir longtemps.

— Si, avec d'autres affaires.

— Et celles-ci ?

— Avec d'autres encore.

— Cela a des limites.

— Pas plus que la crédulité publique.

Changeant de ton, il tomba dans un attendrissement où Pascal reconnut l'usure des forces et les ravages de la peur :

— Je n'oublierai jamais ton hospitalité. Mais rassure-toi : je ne la révélerai à personne. Je sais garder les secrets.

— Je ne te demande rien.

— Si, si, tu verras.

Et comme pour remercier son hôte, poussé par un instinct de lui être agréable, il se mit à lui parler de Laurence, de la beauté de cette Laurence qui l'avait chassé. Pascal éprouvait un secret plaisir à l'écouter. Il avait pu, dans la même soirée, comparer la victoire et la défaite des deux compagnons de sa jeunesse. Mais lui-même, il ne distinguait pas encore s'il était un vainqueur ou un vaincu. Ses pensées tournaient dans sa tête, avec le souvenir de Laurence.

IV

LES PRISONNIERS

La salle à manger des Rouvray, aux boiseries claires, donnait par une large baie vitrée sur les arbres d'un jardin qui n'étaient pas assez rapprochés pour tamiser sérieusement les rayons du soleil. Bien qu'on fût au commencement de juin et qu'il fît déjà chaud, on n'avait pas descendu la tente, et le soleil entrait librement. Le déjeuner s'était mal passé. Les deux garçonnets, Pierre et Michel, avaient eu toutes les peines du monde à demeurer à leur place, et s'étaient montrés bruyants à l'excès, encouragés par le mutisme de leurs parents qui, tout à coup, émergeant de leur nuage, intervenaient. Après leur sortie au dessert, Pascal, impatienté, rendit sa femme responsable de leur mauvaise tenue :

— Vous devriez les élever un peu mieux.

Le reproche, il le savait, était injuste. L'esprit inquiet, il avait besoin de tourmenter quelqu'un.

et qui, mieux que sa femme, s'y fût prêté ? Henriette, absorbée, ne répondit pas. Il la regarda plus attentivement, avant de recommencer des reproches que par avance il regrettait, et remarqua enfin qu'elle avait la mine défaite, les yeux cernés, une expression de tristesse, de lassitude.

— Êtes-vous fatiguée ?

Surprise de cette question formulée plus doucement, elle se défendit :

— Moi ? Je n'ai rien.

Il connaissait, pour s'en être servi, ces mots qui taisent le mal plus sûrement que le silence, et comme un bon médecin, il lui proposa un changement d'air :

— Écoutez : vous devriez partir pour Colletière avec les petits. Juin menace d'être lourd. Là-bas, au bord du lac, l'air est toujours frais. On y est en paix : vous y trouverez le repos. Voulez-vous ?

A cette invitation elle leva sur lui ses yeux craintifs qui étaient pleins de larmes. Sans la comprendre, il continua :

— Les Aunois partiraient avec vous. Ils vont se fixer à Voiron. Il y a longtemps que Gérard offre à Julien une situation dans sa filature.

— Les Aunois ne quitteront pas Paris, objecta Henriette.

— Que dites-vous ?

— Claire ne veut pas s'en aller.

— Il faudra bien qu'elle s'en aille. Son mari est sans place.

— Elle a prié votre amie, Mme Chassal, de lui en découvrir une. Maintenant que M. Chassal est ministre, ce sera facile.

Pascal s'irrita de cette nouvelle comme si elle était dirigée contre lui :

— Non, non, il faut absolument qu'elle parte. Je le veux, je saurai l'obtenir.

Il affirmait son autorité comme s'il en avait le droit, comme s'il disposait d'une sanction. Et à cause de l'allusion aux Chassal, il revint à son projet, plus durement :

— Oui, il est préférable que vous vous installiez à Colletière dès maintenant. Je vous y rejoindrai à la fin de juillet. Paris vous énerve. La campagne vous fera du bien.

Mais Henriette, d'habitude passive, résista :

— Je ne désire pas m'éloigner.

— Et moi, je désire ce départ pour votre santé.

— Vous le voulez ? Vous l'exigez ?

— Je n'exige rien ; vous savez que vous êtes libre.

Il fut bien forcé de voir les larmes qui tombaient des yeux effrayés d'Henriette. Ne les

pouvant contenir, elle se leva et s'enfuit sans une parole. Nervosité, susceptibilité exagérée ou chagrin inconnu, que signifiait cette émotion pour un conseil si simple, conforme à son intérêt ? Il eut l'idée de la suivre, de la chercher ; il se sentait injuste, il découvrait en elle une profondeur de tendresse qui l'apitoyait, qui l'attirait à l'instant même où il la rudoyait, mais il était lui-même en fâcheuse disposition d'humeur, et des obligations professionnelles le réclamaient sans retard. La première était de se rendre à la prison de la Santé où Hubert Épervans, détenu préventivement, l'appelait, sollicitait ses soins.

Son automobile, après le boulevard du Montparnasse, où, machinalement, il leva les yeux vers son ancien balcon, prit le boulevard de Port-Royal et s'engagea dans la rue de la Santé toute bordée d'hôpitaux. Il se fit arrêter devant Broca, se souvenant que Raymond Gardane y était interne. Mais celui-ci était absent. Et même, aux réponses embarrassées qu'il reçut, il se rendit compte que le jeune homme se montrait irrégulier dans son service depuis quelques semaines et que l'on commençait de s'en préoccuper et de s'en plaindre. Il rapprocha ces renseignements de l'obstination de Claire à rester à Paris, et, malgré sa confiance dans la droiture, dans l'hon-

nêteté de sa sœur, il s'en alarma. Il arriva enfin devant les énormes murailles de la prison dont le fronton porte avec une féroce ironie la devise : *Liberté, Égalité, Fraternité.* Son laisser-passer l'autorisait à visiter le prévenu soit en cellule, soit à l'infirmerie pour consultation. Après une cour égayée par une tapisserie de lierre qui décore tout le carré de bâtiment et laisse à peine une place aux fenêtres, il fut introduit dans le corps de logis réservé aux prisonniers. Un autre visiteur, outre un gardien, occupait déjà le parloir.

— Mon père, expliqua une voix.

Et il eut quelque peine à découvrir Hubert derrière la double grille qui le séparait du public, non pas un Hubert déprimé, décontenancé et déconfit comme il se l'imaginait à l'avance, mais un Hubert qui, dans l'ombre de son rempart, se démenait, gesticulait, paraissait en proie à une surexcitation extraordinaire. Il l'observa de plus près et ne se rassura pas. L'accusé étonnait, subjuguait, abasourdissait le petit agent d'affaires de Bourgoin, ex-instituteur sensible à l'éloquence, débarqué du fond de sa province quand il avait appris l'accident de son garçon, et ne comprenant pas qu'une telle aventure pût atteindre des gens aussi haut placés que celui-ci dans l'échelle sociale.

— On l'en tirera, affirma le vieillard à Pascal pour se rassurer lui-même, pendant que le prévenu, sur une longue tirade, soufflait. Vous comprenez : Chassal le ministre a été son ami.

— Je ne suis pas au courant des choses de justice, répliqua Pascal pour éluder toute discussion.

— Oh ! la justice, quand on a un ministre dans sa manche !

Le bonhomme affichait ce scepticisme rural qui ne croit pas au fonctionnement normal des institutions et n'admet qu'interventions et passe-droits pour avoir trop souvent constaté les différences de poids et de mesures. En somme, son commerce de gagne-petit ressemblait, toutes proportions gardées, à celui de son fils : c'était toujours l'entreprise mystérieuse des affaires. Mais, prudemment, il s'était imposé de bonne heure comme agent électoral, ce dont il avait eu l'occasion d'apprécier les avantages.

— Voyez-vous, ajouta-t-il confidentiellement, Hubert ne s'est pas assez mêlé de politique. Ça veut en remontrer à son père et ça ignore l'a b c du métier. Avec de la politique on ne risque jamais rien.

Réconforté par les discours d'Hubert, il avait oublié momentanément cette peur superstitieuse

des gens de campagne pour le code pénal qui, là-bas, sur la lecture des journaux, l'avait bouleversé, et il se risquait à des axiomes rassurants.

Son fils, ayant repris haleine, repartait à fond de train sur ses projets financiers. Et il exploitait la mine inconnue de Guatemono dont on s'obstinait vainement à nier l'existence, et il en découvrait d'autres, plus riches encore en minerai, dans cette Amérique du Sud si fertile en ressources de toute espèce, et il élaborait des actes de sociétés où il se taillait la part du lion, et de ses deux mains creusées il faisait le geste de brasser des millions venus de tous les coins de France, des bas de laine comme des grandes banques.

— Oh ! oh ! s'écriait de temps en temps le vieil instituteur médusé, prêt à réclamer un tant pour cent en sa qualité paternelle, plongé dans l'admiration par cette facilité à édifier des fortunes quand lui-même avait trimé tout une longue vie pour arracher sou par sou de petites sommes aux poches fermées des gens de Bourgoin et des environs.

De chaque côté des grilles les deux gardiens présents, l'oreille tendue, les yeux écarquillés, la bouche grande ouverte pour mieux boire ce flux de paroles, se tâtaient les flancs comme pour y chercher leurs économies et les verser sans délai

au prisonnier qui les placerait dans ses entreprises, car les premiers seraient les mieux servis, et il s'agissait de ne pas perdre une minute. Pascal, rapproché, s'accoutumant à l'ombre, se contentait d'observer l'orateur qui se suggestionnait. C'était un spectacle tragique et bouffon, cet accusé dont on allait juger les gigantesques escroqueries et qui, enfermé, verrouillé, veillé, créait derrière ses barreaux, avec une verve, un brio irrésistibles, de nouvelles affaires sur le modèle des anciennes, plus vastes seulement, plus audacieuses, et qu'il projetait en l'air, jusqu'à des hauteurs vertigineuses, sans daigner voir le sable mouvant où tremblaient leurs assises. Et lui-même, gagné par la contagion, se surprit à rêver de gains impossibles. Il se secoua et arrêta Hubert lancé à toute vitesse :

— Calme-toi, voyons, calme-toi.

Car il reconnaissait les symptômes de cette folie des grandeurs, de ce délire de vanité, qui précède la paralysie générale.

Le père Épervans, familiarisé avec le sens des physionomies par ses marchés, remarqua parfaitement que Pascal n'était pas dupe de tant de brillantes promesses. Il voulut établir que lui aussi gardait l'esprit libre, et il intervint pour déclarer :

— Tout de même, tout de même il vaudrait peut-être mieux vivre tranquillement à la campagne : on éviterait des ennuis.

— Sûrement, approuva le docteur.

— Peut-être, en effet, concéda Hubert. L'exploitation agricole, en somme, peut donner d'heureux résultats. Mais il faut la pratiquer en grand. L'élevage, par exemple, avec trois ou quatre mille bœufs...

Il allait recommencer. Le vieux bonhomme l'interrompit :

— Ah ! non. Rien qu'une vache et un cochon.

— Vous êtes raisonnable, vous, conclut Pascal.

Quand l'ancien instituteur eut appris, par son fils à qui il le demanda, le nom de l'autre visiteur, — ce monsieur si froid, si maître de lui, un peu inquiétant, — il se confondit en compliments et en formules de respect. Il avait fréquenté, de loin, le grand-père de Pascal, celui qui s'était ruiné si gaîment et si complètement, et son père, si gaillard pour un homme endetté. Ah ! mais, dans tout le Dauphiné les Rouvray jouissaient de l'estime publique ; songez donc, ils avaient payé tout le passif ! et le petit Gérard rétablissait présentement l'importance de la filature qui, jadis, avait rapporté tant d'écus ! Et le vieillard se rapprochait du docteur, se frottait à lui, implorait son

assistance comme un client se recommande à son patron :

— Vous le sauverez, n'est-ce pas, monsieur le docteur ?

— Mais je n'y puis rien.

— Oh ! vous pouvez tout ce que vous voulez.

Quand son fils se taisait, il retrouvait sa peur. Et, confondant les plans, il imaginait à Paris le jeu des influences locales.

— Là-bas, acheva-t-il plus doucement, il y a la femme.

Humilié de cette faiblesse, furieux de cette pusillanimité à son endroit d'un père qu'il avait toujours un peu méprisé, ou peut-être atteint par le dernier mot, Hubert lui ordonna :

— Maintenant, laisse-nous. J'ai à parler au docteur.

— A l'infirmerie, déclara Pascal. Je désire t'ausculter.

A l'infirmerie, pendant la consultation, le détenu tomba dans un brusque état d'angoisse dont un optimisme tenace ou une aberration mentale le tirèrent promptement :

— Je vais bien, n'est-ce pas, je vais bien ? répétait-il sans cesse au cours de l'examen, comme s'il se sentait touché.

— Oui, mais il te faut du repos.

— Justement, je suis là pour ça. J'ai toutes mes nuits pour dormir, et quelquefois des heures pendant la journée. C'est à merveille, je me retape. Regarde : j'engraisse.

— Une bonne nourriture.

— On me l'apporte de chez Loyot. Mes employés y veillent. Car, tu sais, mes employés continuent de travailler. Aucune de mes sociétés n'est encore déclarée en faillite. Livier, le député, qui fait partie de mes conseils d'administration, se démène. Et mes actionnaires, fidèles, me réclament à cor et à cri. On prépare des bouquets pour ma sortie de prison. Mon automobile sera pavoisée.

Et de nouveau il s'exalta en célébrant son apothéose anticipée :

— Car il faut me tirer de là, reprit-il. Il le faut à tout prix. J'ai des projets, tu l'as entendu tout à l'heure, de quoi enrichir mes créanciers. Par une chance inespérée, une de mes entreprises en ce moment soutient les autres. Avec un non-lieu je les sauve toutes. Qu'ai-je fait d'ailleurs qu'un financier ne fasse pas ? Puisqu'on a trouvé de l'argent dans ma caisse, il n'y a rien à dire. Tout est là. Ou alors, qu'on m'accorde la liberté provisoire. Mon avocat l'a demandée : on l'a refusée ; je la redemanderai. Je la redemanderai jusqu'à ce que je l'obtienne.

Et invoquant avec assez de roublardise un supplément d'auscultation, il glissa de tout près à Pascal penché :

— Procure-moi la liberté provisoire, ou le non-lieu.

Pascal se redressa :

— Moi ? qu'y puis-je ?

— Va voir Félix.

— Il a besoin de ta chute.

— Plus maintenant.

Et à mi-voix le prévenu expliqua d'un geste le plan qu'il avait conçu :

— Va voir Laurence. Elle est à toi. Elle n'a jamais voulu être à personne. Je sais qu'elle est à toi. Tu n'as qu'à prendre. Elle ne te refusera rien. Va voir Laurence.

— Tais-toi, commanda Pascal qui n'avait pu l'arrêter.

Hubert ricana comme un complice. Puis subitement son visage, au moment où le docteur Rouvray lui dit adieu, exprima l'épouvante, et il murmura un dernier mot qui était presque celui de son père :

— Et puis, il y a maman.

Pascal fut-il influencé par ce suprême appel, par la téméraire allusion à Mme Chassal, ou par le terrible diagnostic que son examen médical

lui suggérait et qu'il avait caché à Hubert ? Au sortir de la Santé il jeta cette adresse à son chauffeur :

— Place Vendôme, au ministère de la justice.

Nul plus que lui, pourtant, ne répugnait à solliciter un politicien, ni n'éprouvait plus de gêne, d'aversion à être mêlé de quelque manière à ces choses de finance pour lesquelles il exigeait la plus stricte délicatesse, formé par son propre sacrifice au culte de l'honneur qui ne transporte que ceux qui l'ont pratiqué, comme une religion n'est réellement comprise que du dedans, non du dehors. Au ministère il se heurta au barrage de toute une séquelle d'huissiers, d'autant plus importants que le manque de discipline a compliqué le protocole. Ces obligations d'attente sont lourdes aux gens occupés. Un passe-droit en faveur d'un député acheva de lasser sa patience, et il remonta en voiture. Mais, au lieu de rentrer chez lui pour l'heure de sa consultation, il gagna l'hôtel des Chassal au parc Monceau. Il savait que ceux-ci n'occupaient pas encore les appartements officiels. Peut-être rencontrerait-il Laurence. Et le cœur lui battait à l'idée de la revoir, comme s'il avait eu quinze ans de moins, — le temps qu'il calculait et que son calcul abolissait. La promesse osée d'Hubert avait ébranlé en lui, bien qu'il l'écartât,

la porte close des souvenirs. Bientôt sa mémoire se trouva toute envahie, comme un caillou jeté dans un lac y détermine des cercles qui vont s'élargissant jusqu'aux rives.

Mme Chassal consentait à le recevoir. On l'introduisit dans un petit salon encombré de fleurs et de plantes vertes, ouvert sur le parc, pareil à un jardin. Après quelques instants elle le rejoignit, toute vêtue de blanc, et malgré cette blancheur concurrente, son visage immaculé paraissait luire. Il ne l'avait pas revue depuis la soirée où elle avait pris son bras avec un geste de conquête. Que de fois il avait revécu dangereusement cette scène ! Une image nouvelle, une image couronnée remplaçait la jeune fille au balcon qui avait régné sur sa jeunesse, ou plutôt se mêlait à elle, se confondait avec elle. Il exposa la requête d'Hubert, réservant son opinion sur la prévention, se contentant d'invoquer l'amitié de Félix, et aussi la pitié ; car il ne gardait aucune illusion sur la maladie qui menaçait le détenu et qui, tôt ou tard, à bref délai probablement, le frapperait d'immobilité ou l'emporterait : sans révéler le mal, il en indiqua la violence. A tout le moins, un transfert à la prison de Fresnes, à la Croix de Berny, s'imposait. Elle écoutait, les deux mains posées sur les bras du fauteuil, les yeux à demi

fermés, et il se rappella tout à coup cette pose concentrée et sérieuse qu'elle avait prise avant qu'elle n'ordonnât de jeter Hubert à la porte. Allait-elle se redresser pour condamner ? Pourquoi venait-il plaider cette cause ?

— Alors, il est perdu ? dit-elle.

— Je le crains.

— Du moins il aura vécu.

— Il a surtout abusé de la vie.

— Pour sentir, il faut abuser. Les existences trop méthodiques ignorent la puissance des sensations. Lui, il les épuisait.

— Jusqu'à la lie.

— Oh ! il y a toujours de la lie au fond de la passion, mais ne convient-il pas de tout lui subordonner ?

Comment osait-elle parler ainsi, et devant lui ? Elle avait jadis refusé de sacrifier quoi que ce fût à leur amour, elle lui avait préféré ses ambitions, ses goûts, ses plaisirs, le succès, la mode, Paris ; elle avait combiné jour à jour, et avec quel art et quelle discipline ! son triomphe, ce triomphe auquel il avait assisté chez elle, et elle parlait de tout subordonner à la passion !

— Cette Ninette, continua-t-elle, l'a conduit, n'est-ce pas, à la ruine, au vol, au crime ?

— Je ne sais pas

— Le crime, c'est une grande preuve d'amour.

Il n'écoutait pas ces déclarations, si banales dans la bouche d'une femme d'aujourd'hui, il la regardait, et sur le visage paisible il fixait spécialement les lèvres rouges, peut-être peintes, les lèvres qu'il reconnaissait. Et brusquement, sans prévoir la parole qu'il prononçait, il dit :

— Laurence.

Elle ne remua pas. Un battement des longues paupières, qu'il ne remarqua point, attesta seul qu'elle était surprise et intérieurement secouée :

— Enfin, murmura-t-elle doucement, vous vous souvenez de moi.

Lui, debout devant elle, rapproché d'elle, était tout frémissant. Il reprit :

— Laurence, répondez-moi : quand il s'est agi, il y a si longtemps...

— Il n'y a plus si longtemps.

— ... De subordonner votre vie à l'amour, à notre amour, pourquoi n'avez-vous pas voulu ?

Elle posa sur lui ses yeux sombres, leur donna tout leur feu, toute leur puissance, et répondit :

— Savez-vous si je ne l'ai pas regretté ?

Il répéta, comme si le mouvement de son cœur pouvait s'arrêter sur un nom :

— Laurence !

Quelques mots, comme un enchantement, les

avaient ramenés en arrière, au delà du temps écoulé. Elle avait conservé toute sa jeunesse, avec une grâce plus achevée. Il était au sommet de la vie, à l'âge où la sensibilité possède toutes ses richesses. Repasseraient-ils exceptionnellement par le chemin où l'on ne revient pas ? Plus bas elle reprit :

— Vous aussi, Pascal, vous m'avez sacrifiée.

— Si vous m'aviez aimé, vous m'auriez suivi n'importe où.

— Si vous m'aviez aimée, vous seriez resté.

— J'ai connu la mort en vous quittant.

— Et moi... quelque chose de pire que la mort.

Et sans s'expliquer davantage, elle ajouta :

— Non, non, Pascal, ne dites pas que je ne vous ai pas aimé... L'autre soir, chez moi, après les danses, je vous ai vu, j'ai marché vers vous, je vous ai choisi, je ne pouvais pas agir autrement.

Pour tenter de se soustraire à l'envoûtement qu'il subissait, il constata :

— Héraux, le ministre, était parti.

— Je ne sais pas. Je ne pouvais agir autrement.

Elle paraissait suivre sa pensée toute droite, et il s'avoua vaincu :

— Ce soir-là, vous atteigniez votre perfection, Laurence. Sur votre visage, toujours si lumineux, je voyais que vous réalisiez votre but.

— Mon but ?

— Oui, votre but de domination. Tous les regards, tous les désirs convergeaient sur vous.

— Ce n'est pas assez.

— Vous marchiez comme une souveraine à travers les convoitises, les fièvres, les renommées de Paris qui se soumettaient sur votre passage.

— Ce n'est pas assez.

— N'est-ce pas cela que, jadis, vous aviez voulu, quand, de mon balcon d'étudiant, vous souvenez-vous ? vous regardiez Paris, Paris à vos pieds ?

— Non, ce n'était pas cela. Pourquoi me rabaisser, mon ami ? Mieux que moi vous avez su, vous, atteindre votre perfection, comme vous dites. En acceptant de maintenir un nom intact, en ressoudant les anneaux rompus de votre race, vous avez contribué à de la durée. J'aurais voulu, moi aussi, mais autrement, être associée à ce qui dure, à une œuvre d'art impérissable, à une invention dont la loi ou la bienfaisance se répercutent longtemps, toujours, ou bien à une page d'histoire.

— Vous exigiez beaucoup.

— Oui, tout ce qui peut prolonger notre vie, notre jeunesse.

Comme, sans un mouvement, elle resplendissait

d'exaltation, il voulut, dans une jalousie subite, éclaircir le rôle de Félix Chassal, et il demanda :

— La réputation de votre mari, son importance actuelle ne vous suffisent-elles pas ?

— C'est de la politique, ce n'est pas de l'histoire.

— La politique, c'est l'histoire qui se fait, ou qui se défait.

— Ou qui se défait : vous voyez, vous n'y croyez pas. Non, ce soir-là, que vous rappelez, je n'étais pas encore satisfaite.

— Il est malaisé, Laurence, de vous satisfaire.

Elle abaissa les yeux sous les longs cils pour continuer :

— Je ne croyais pas qu'un jour vous reviendriez. Je n'avais pas mesuré toute votre force. Quand vous êtes revenu à votre poste, avec votre avenir retrouvé, alors...

— Alors ?

— Alors j'ai compris ; alors, peut-être, j'ai regretté.

N'était-ce pas une manière d'aveu ? Touché en plein cœur, il étendait déjà les mains en avant pour achever de jeter bas le mur qui, durant quinze années, les avait séparés et qu'elle venait d'ébranler. Déjà il ouvrait les lèvres, quand, le devinant, le précédant, elle l'arrêta :

— Non, non. Taisez-vous. Pas ici. Tant d'autres me l'ont dit, à cette place. Vous, je ne veux pas. Il est trop tard.

L'élan brisé, il répéta sous une forme interrogative :

— Tant d'autres vous l'ont dit ?

— Oui. Hubert Épervans, ici, s'est traîné à mes genoux.

— Hubert ?

— Pourquoi lui en vouloir maintenant ? Le pauvre homme ! Il est si malheureux.

Comme s'il avait eu des droits sur elle, il l'interrogea :

— Et vous n'avez écouté personne ?

— Personne. J'attendais.

Que signifiaient ces derniers mots ? Elle le regardait en face, elle le défiait. Il ne put rien approfondir. Félix entrait, lissant sa belle barbe en pointe, satisfait, lui, de son ministère.

— Tu m'as demandé place Vendôme ?

Sa vanité, nouvellement comblée, était encore assez récente pour obscurcir ses facultés d'observation. Pascal et Laurence s'étaient lancés à toutes brides dans le chemin de leur jeunesse. Comme des cavaliers enfonçant dans les hautes herbes, ils foulaient leurs souvenirs qui montaient jusqu'à leur poitrine. Comment ne relève-

rait-on pas sur leurs traits transfigurés les traces de cette course folle ? Pascal haletant, hors d'état de se gouverner, ne parla pas. Elle, immédiatement maîtresse d'elle-même, avec ce sourire de commande qu'elle avait d'ordinaire dans le monde, s'avança vers son mari et lui expliqua tout naturellement leur émotion :

— Nous étions fort attristés. Notre ancien ami Épervans est très malade à la prison. M. Rouvray l'a vu tout à l'heure. Il est perdu. Ne pouvez-vous rien pour alléger son sort ?

Pascal la considérait, l'entendait avec surprise, presque avec stupeur. Quel empire elle exerçait sur elle comme sur les autres ! Félix avait l'air de subir une sollicitation désagréable. Et il déclara brièvement :

— Non, rien.

Elle se tourna vers le docteur :

— N'est-ce pas un non-lieu que vous souhaitiez ?

— Un non-lieu ? répéta le ministre. Impossible. L'une de ses affaires minières ne repose sur aucune base. Il est vrai qu'elle donne des dividendes.

— Vous voyez !

— Il a dressé de faux bilans, fraudé la loi sur les sociétés. Je ne sais quoi encore. Et quand on

lui représente ses escroqueries, il répond : « N'avais-je pas le droit ? » Il n'a pas de sens moral.

— Oh ! qui donc en a aujourd'hui ? Où le prendrait-on ?

— Laurence, vous avez tort de plaisanter ainsi notre temps.

Pascal, enfin, recouvrant la parole, proposa la mise en liberté provisoire.

— Cela, peut-être. Les créanciers la réclament. Ils maintiennent leur confiance dans Épervans, et ils accusent l'injustice gouvernementale. Et puis, Livier s'est ressaisi. Son groupe s'est décidé à le soutenir. C'est dangereux. Les compromissions ne compromettent plus personne.

Et après un instant de réflexion, il conclut, s'adressant au médecin avec une macabre finesse :

— La liberté provisoire, si vous me promettez qu'il mourra.

Laurence parut goûter cette ironie féroce. Pascal la revit, désignant Hubert à ses domestiques comme une vestale la victime. Une vestale, c'est ainsi qu'il l'emporta, lorsqu'il eût pris congé. Autour d'elle les passions, de toutes parts, étaient nées, avaient grandi et grondé, et dédaigneuse, elle les avait laissées croître, puis retomber comme des vagues. Elle attendait alors. Maintenant, elle n'attendait plus. Le passé ne venait-il pas de ressusciter ?

V

LE PASSÉ

PRESQUE chaque jour, Laurence et Pascal se rejoignaient dans l'un ou l'autre de ces parcs de Paris où l'on est assuré de ne rencontrer personne : aux Buttes-Chaumont, à Montsouris, au bois de Vincennes. Ils exploraient la capitale comme une colonie lointaine. Quelquefois ils se hasardaient en des lieux plus fréquentés. On les vit à Bagatelle, visitant cette exposition de portraits de femmes où l'on pouvait suivre les changements de la toilette et de l'expression au cours d'un siècle. On les vit encore au jardin des Tuileries, et même prenant tranquillement le thé chez Montelpeyer, le pâtissier à la mode. N'était-ce pas préférable de se montrer au grand jour ? Ils étaient connus de trop de monde, elle surtout, pour passer inaperçus.

Sans cesse le docteur Rouvray aiguillonnait son chauffeur pour hâter ses courses à travers la

ville. Ne fallait-il pas qu'il la traversât à toute allure pour gagner le temps de ses promenades sentimentales ? Comme les hauts fourneaux sa vie sans arrêt jetait des flammes. Ainsi l'exige la passion chez un homme débordé de travail et qui entend faire face à ses obligations. Cet impérieux génie qu'un historien de notre société a appelé le *démon de la quarantaine*, qui saisit vers cet âge les hommes de trop de discipline et les pousse tout à coup à préférer à toutes les organisations de carrière, d'ambition, de famille, les sursauts de leur jeunesse en péril et l'audace des recommencements, qui les contraint de nouveau à un choix comme au temps où l'on fonde son avenir, le gouvernait, le conduisait hardiment vers la tempête. Il jouissait jusqu'à l'enivrement du charme de Laurence qui, pour lui, n'avait rien perdu de sa nouveauté, mais qui s'était perfectionné par une culture de quinze années. Ensemble ils épuisaient ces entretiens que l'amour inspire et qui, de toutes parts, comme la mer une île, entourent l'amour, bien qu'avec une présence d'esprit étrange elle l'arrêtât toutes les fois que le mot lui venait aux lèvres, toutes les fois qu'il réclamait qu'elle le prononçât. Et de cette attente même qu'elle lui imposait, qui le menait au paroxysme du désir, elle semblait, par l'enchantement de

son visage, par l'ardeur de ses yeux qui le pénétraient, annoncer, promettre le terme. C'étaient ces journées de juin que la lumière prolonge, qui possèdent toute la force de l'été sans la fatigue et sans le poids de la chaleur.

La passion peut, chez un jeune homme, abolir le reste du monde, concentrer toutes les pensées sur un objet unique. Plus tard, elle n'a plus à son service un tel pouvoir de suppression. Elle exalte au contraire toutes les facultés à la fois, éclaire tous les recoins du cœur, même ceux qu'elle ne parvient pas à occuper. Alors qu'elle paraît tout envahir et tout diriger, elle laisse subsister la vision de la souffrance, le sens et le regret de l'ordre, la pitié, la tendresse même, et la multitude de ces sentiments dont une sensibilité plus complète, plus riche, se compose. Un conquérant règne ainsi sur des populations qui sont toujours prêtes à se soulever contre son joug ; il comprend leur haine, il discerne leur misère, et, s'il les soulage, il se désarme.

Pascal assistait chez lui, à ses heures de présence, au dépérissement de sa femme sans obtenir d'elle une plainte ni un aveu. Elle s'obstinait à répondre, quand il l'interrogeait sur sa santé, ce *je n'ai rien* qui termine tout questionnaire sans rien résoudre. Il n'avait pas repris avec elle cette

conversation où, pour la première fois, dans son émotion, il s'était demandé ce qu'elle pouvait savoir ou soupçonner. Elle ne parlait pas de partir, elle tenait comme d'habitude sa maison, sauf, peut-être, qu'elle paraissait se détacher de l'éducation de ses fils pour s'absorber davantage en elle-même. Avec une tristesse grandissante il la regardait s'écarter de lui, et comment l'eût-il rappelée ? Un de ces drames intérieurs, comme en provoquent les malentendus, les silences ou ces crises qui précèdent les ruptures, se jouait à côté de lui et le remplissait d'inquiétude. Celle-là qui portait son nom avec tant de dignité, qui lui avait consacré sa jeunesse dans la fidélité de l'attente et dans la fidélité du don de soi-même, qui avait fait de sa maison un foyer de paix et de sécurité, et qui, menacée, se taisait si fièrement, représentait toute la droiture de sa vie. Il ne pouvait l'atteindre sans se blesser, et des torts qu'il se sentait envers elle il se meurtrissait, tout en les augmentant jour à jour.

Une autre préoccupation s'imposait à lui. Déjà il avait tâché, à plusieurs reprises, de l'éloigner. Un après-midi qu'il devait retrouver son amie aux Buttes-Chaumont, n'avait-il pas distingué les silhouettes de Claire et de Raymond Gardane qui se croyaient, eux aussi, protégés contre les in-

discrétions dans ce jardin populaire ? Ensuite, il avait douté de ses yeux. Ses anciens pressentiments ne le lui permettaient guère, et une entrevue qu'il eut avec Julien Aunois acheva de le convaincre du danger que courait sa sœur. C'était un matin de la fin de juin ; il venait de dégager son temps entre cinq et sept heures du soir pour le réserver à un rendez-vous qu'il avait pris avec Laurence. Son beau-frère commença par lui exposer des doléances de carrière : Gérard se lassait de tant d'atermoiements et réclamait une réponse catégorique au sujet de l'emploi qu'il offrait à Voiron, et Claire, comptant sur une promesse de Mme Chassal, refusait de quitter Paris. Un peu lourd d'allure, sans brillant, sans facilité d'élocution, Julien Aunois était de ces caractères dont la trempe s'accommode de l'épreuve quotidienne, qui ne savent pas plaire aux femmes et qui excellent à les rendre heureuses. Il adorait la sienne dont la gentillesse, les exigences et les fantaisies mêmes rayonnaient sur sa volonté. Or il était surexcité, le teint plombé, la bouche tordue, en proie à un désespoir dont Pascal se rendit bientôt compte. Car il finit par avouer son tourment. Pourquoi cette obstination de Claire à demeurer à Paris ? Il se l'était longtemps demandé. Il croyait l'avoir découvert, et c'était si atroce qu'il ne

pouvait rester dans l'incertitude. Alors il venait demander conseil au chef de famille. Il n'avait aucune preuve. Dans sa détresse il s'accusait d'espionnage, il se taxait d'infamie pour être descendu dans une de ces louches agences qui font métier de filer les gens et de procurer des renseignements sur leurs allées et venues, mais au moment de prononcer le nom de sa femme il avait rompu les pourparlers et s'était sauvé. Pascal, lui dissimulant sa propre anxiété, essaya vainement de le rassurer, de lui restituer un peu de calme et de confiance.

— Il faut, acheva le jeune homme, que je sache à tout prix. Après, je jugerai, seul. Claire a pour vous un culte. Si, si, je vous assure. Elle rit toujours, elle semble plaisanter, mais elle vous admire, elle revoit en vous la suite de ceux qu'elle a perdus trop tôt. Vous pouvez me croire : j'en étais quelquefois jaloux. Vous seul, si vous le voulez, exercerez de l'influence sur elle. Aidez-moi, je vous en supplie.

— Que puis-je ?

— Je lui dirai que vous désirez lui parler, aujourd'hui, cet après-midi.

— Pas cet après-midi : je ne suis pas libre.

— Ah !

— Mais ce soir, après dîner. Venez tous les

deux, je trouverai un prétexte pour emmener Claire dans mon cabinet. Que lui dirai-je ? Il est dangereux de toucher à ces choses, et vous ne savez rien.

— Si je savais, serais-je ici ? Exposez-lui simplement la nécessité pour nous de partir, de nous fixer à Voiron sans retard, nécessité matérielle, utilité morale pour elle, pour moi. Insistez avec fermeté, car il s'agira de tout notre avenir. Si elle accepte, je croirai en elle. Toujours elle ignorera mes doutes, mes angoisses.

— Et si elle refuse ?

— Si elle refuse, comme elle a refusé hier, je serai autorisé à tout croire. Aucune autre raison ne la retiendrait à Paris contre nos intérêts, contre notre bonheur. Alors je m'estimerai libéré de mes devoirs de protection envers elle...

Il s'arrêta, la sueur au front, ne menaça pas davantage, mais Pascal le devina résolu et lui prit les deux mains avec autorité :

— Comptez sur moi, Julien. Et comptez sur elle. Elle partira.

Quand son beau-frère l'eût quitté, le docteur Rouvray, après quelques réflexions données à ce nouveau souci qui lui offrait une image renversée de son propre foyer, se précipita sur ses travaux, pensant activer la marche du temps. A travers les

occupations professionnelles il ne faisait qu'attendre l'heure de revoir Laurence. Elle semblait attacher à ce rendez-vous, à cette journée, un sens décisif. Leur amour avait acquis son intensité, sa plénitude : n'était-il pas parvenu à cet état où, pour ne pas diminuer, il exige l'entier abandon ? Peu à peu il avait dominé chez Pascal tous les autres mobiles d'agir. Une patiente, une adroite ascension le conduisait à ces altitudes d'où l'on n'aperçoit plus distinctement les plaines de la vie.

Une matinée brumeuse, presque fraîche, le remplissait de crainte. Il suivait au ciel la lutte des nuages et du soleil. Vers midi, celui-ci se déclara vainqueur, et quand il envahit la salle à manger, comme l'aîné des deux petits garçons, Pierre, offrait de fermer la baie, il assura, loin de se plaindre, que ces chauds rayons étaient agréables. Il déjeunait avec les siens, paisiblement, et déjà n'était pas avec eux. Plus qu'Henriette, il s'absorbait, il se recueillait.

Laurence avait dit : « Soyez à cinq heures à l'extrémité de l'avenue Henri-Martin, vers le Bois de Boulogne. » Où iraient-ils ? Quand il l'avait demandé, elle s'était contentée de mettre un doigt sur ses lèvres en souriant, pour indiquer que c'était un secret. Avant cinq heures il arriva, à pied : au

Trocadéro il avait renvoyé son automobile. Elle fut exacte. Elle aussi venait à pied. De loin il la reconnut, et tandis qu'elle grandissait, il enveloppait du regard sa robe blanche, son immense chapeau aux ailes de cygne à demi déployées, et, plus près, ses contours, son visage clair, ses yeux sombres. Elle ne souriait pas, elle demeurait sérieuse, concentrée, comme s'il se préparait quelque chose de grave. Il en avait eu l'intuition, et quand leurs mains se touchèrent avec leurs deux noms prononcés, comme autrefois il ressentit cette dilatation du cœur qui, ne pouvant pas durer, est presque une souffrance.

— Où allons-nous ? interrogea-t-il de nouveau. Au Bois ?

— Non, vous allez voir.

— Voulez-vous prendre une voiture ?

— Oh ! non, ce n'est pas loin. Nous irons à pied, tout doucement.

Ils remontèrent l'avenue qui est l'une des mieux ombrées et des plus tentantes de Paris pour la flânerie et la promenade. Par intervalles, il se tournait de côté pour la regarder marcher.

— Comme vous êtes sévère, observa-t-il. Vous ne souriez pas. Vous ne parlez pas.

Elle répondit avec toute la grâce qu'elle avait,

tandis qu'elle l'attirait dans la rue Eugène-Delacroix :

— Je me souviens.

La robe la dessinait toute, et l'harmonie de ses mouvements. Elle était légère comme une jeune fille, et pourtant se servait de son âge pour ajouter aux formes encore intactes de la jeunesse ce quelque chose d'achevé, de rare et presque de trop délicat dont on jouit davantage comme si l'on comprenait qu'il ne peut être qu'unique et fragile.

Il reconnaissait ce quartier de Passy, et la rue de la Tour où il avait guetté Chassal, et la rue Desbordes-Valmore, son but de fiancé. Où donc le conduisait Laurence ? Elle s'arrêta où il avait prévu qu'elle s'arrêterait, devant une villa que protégeait une grille recouverte de lierre. Rien n'en était changé, ni les fenêtres cintrées, ni le perron, ni la grimpante clématite. La rue était déserte, pleine de soleil. N'allaient-ils pas réveiller leur beau passé dormant ?

— Pourrons-nous entrer ? s'informa-t-il presque à voix basse, comme pour ne pas dissiper l'enchantement de leur pèlerinage.

Elle chercha dans son réticule et, triomphante, souriant enfin, elle lui montra la clé.

— Il n'y a donc personne ?

— Non, en ce moment il n'y a personne. Les locataires sont partis.

Et tout en s'approchant de la serrure, elle donna ces explications :

— Après la mort de ma mère, j'ai gardé l'hôtel. Mon père n'y tenait pas. Il avait moins de fortune que ma mère. Il préférait des valeurs. Ne l'avez-vous pas rencontré à ma soirée ?

— Oui, toujours allègre.

— Et sa femme ?

— Je ne savais pas qu'il s'était remarié.

— Avec une femme plus jeune que moi. Ma belle-mère porte à ravir la toilette. Je n'en dirai rien d'autre. Maintenant ne parlons plus de ces choses.

Elle parut chasser des tristesses. Il devina toute une part assez décevante d'existence, et même il accorda un regret à la silencieuse Mme Avenière qu'il avait connue. Cependant Laurence avait ouvert la grille. Ils entrèrent, et vivement elle referma la porte :

— Maintenant, dit-elle, maintenant il n'y a plus que nous ici. Il n'y a plus que nous au monde.

Ils gravirent les marches du perron. Elle le précéda à l'intérieur, et poussa les persiennes comme pour réveiller leur jeunesse. Oppressés par l'émotion du retour, ils se taisaient. Et quand

elle l'emmena, derrière la villa, dans le petit jardin étroit où les parfums du jasmin et du chèvrefeuille les accueillirent avec amitié, comme autrefois, il se souvint tout à coup que c'était l'exact anniversaire de son départ quinze années auparavant. Que Laurence avait été bien inspirée de retarder leurs aveux, d'imposer à leur passion ancienne et nouvelle ensemble cet exaltant noviciat, d'avoir choisi ce jour et ce décor pour effacer le temps écoulé : l'amour était donc susceptible de perfectionnement, quand un artiste délicat et exercé, lui supprimant son bandeau, savait le diriger avec tact.

Quinze ans ! Était-il possible qu'un si long espace de temps se fût écoulé ? Il n'en avait plus conscience, et pouvait le croire aboli. Autour de lui rien n'avait changé. C'était le jardin et c'était Laurence. Les arbres occupaient leur place. Avaient-ils poussé si lentement, ou bien les avait-on remplacés ? L'ombre qu'ils répandaient était pareille sur le sable. Et les corbeilles de roses s'offraient comme autrefois. Paris lointain, oublié, supprimé, ne se voyait pas, ne s'entendait pas. Tout au plus distinguait-on, par intervalles, le trot régulier d'un cheval traînant une voiture discrète aux roues caoutchoutées. Des oiseaux babillaient, comme à la campagne. Le soleil était

haut encore : cette journée inaltérée n'était pas près de finir.

Quelques sièges de fer avaient été abandonnés là. Elle posa tranquillement sur une chaise son chapeau aux grandes ailes, son ombrelle, s'assit sur un fauteuil, et les mains allongées sur les rebords, dans cette calme attitude que déjà il lui avait vue, elle demanda :

— Qu'avez-vous à me dire, mon ami ?

Elle ne l'arrêtait plus, elle sollicitait : c'était l'heure choisie par elle entre toutes les heures.

Assis tout près d'elle, penché vers elle, il lui prit la main et murmura :

— Laurence, vous portiez une robe blanche, comme aujourd'hui. Je vous retrouve ici telle que je vous avais laissée.

— Oh ! je suis bien plus vieille.

— Non, vous avez gardé toute votre jeunesse. Vous l'avez gardée pour moi. Mais vous en avez fait comme un reflet de votre intelligence, comme une grâce qui sait se servir d'elle-même. Elle est plus belle, croyez-moi. Elle est bien plus belle.

— Mon fiancé, dit-elle, le temps est là.

— Il n'est plus là. Nous l'avons éloigné. Tout à l'heure, quand je vous serrerai sur ma poitrine, Laurence, nous étoufferons ces quinze années qui achèvent de mourir.

Mais elle reprit comme égarée :

— Quinze ans ! Il y a quinze ans, Pascal, vous souvenez-vous ?

— C'était hier.

— Il y a quinze ans vous êtes parti. Partiriez-vous encore ?

— Je ne commettrais plus la folie de partir.

Il avait prononcé ces paroles en hâte comme s'il avait peur en réfléchissant de les regretter, de les reprendre. Elle le fixait de ses yeux agrandis, tout le visage transfiguré dans sa pâleur d'une joie presque sauvage dont le corps frissonnait. Et ne voulant pas de leur spontanéité, exigeant tout leur sens, elle réclama :

— Redites-moi encore les mêmes mots, je vous en prie.

Il répéta plus doucement, moins fièrement :

— Laurence, je ne partirais plus.

En un éclair, comme dans une menace de mort, il revit ce qui était le support de sa vie, l'œuvre de son passé, la sûre douceur de son foyer, et l'entreprise commençante de l'avenir. Comment pouvait-il renier cela ? De quelle force disposait donc l'amour pour le délier, pour lui restituer la liberté, cette liberté à qui jadis il avait refusé de se soumettre, et qui pour la seconde fois le tentait, lui montrait le monde vide, occupé seule-

ment par Laurence et par lui, avec le droit de cueillir les jours à sa guise, d'en user selon son bon plaisir ? Mais la formule qu'il avait employée ne l'engageait pas. Elle ne correspondait à aucune réalité. Depuis un mois ses obligations d'existence n'entravaient pas sa passion : côte à côte celle-ci et celles-là pouvaient subsister sans s'anéantir.

Laurence, les yeux mi-clos maintenant, toute contractée et frémissante, continua son questionnaire :

— Et si je vous le demandais, partiriez-vous avec moi ?

— Pourquoi cette question, mon amie ?

— Partiriez-vous avec moi, si je vous le demandais ?

Il avait pris le temps d'une hésitation, mais l'ayant caressée du regard dans sa robe qui la révélait, qui la promettait, il inclina la tête :

— Je voudrais voyager avec vous, Laurence. Sans doute je partirais.

Cependant elle l'enveloppait du cercle de ses questions, comme un adversaire qui se multiplie et ne laisse plus aucune issue.

— Et demain ? Et ce soir ?

— Mais, Laurence, comme moi vous êtes prisonnière. Notre amour, seul, nous retire quelques instants passés ensemble de la servitude.

— Vous vous trompez sur moi, Pascal. Je ne suis pas de celles qui consentent au partage. Je veux vivre quelques semaines, quelques jours, ma vie libre. Après, nous reprendrons nos chaînes si nous pouvons. Ou bien nous les briserons pour toujours, si vous voulez, alors, ne plus jamais partir.

Elle ne se défendait plus ; elle s'offrait à lui.

Ils étaient si rapprochés que leurs souffles allaient se confondre. Devant elle s'inclinant, il posa un genou sur le sable, et, vaincu, ne voulant plus connaître si, au delà de ce jardin, il existait un autre univers, il dit simplement :

— Laurence, je vous aime.

Elle répéta, obstinée :

— Nous partirons ensemble demain, ce soir ?

— Oui, pourvu que vous soyez à moi.

Il ne voyait plus que le moment présent.

Et désirant l'appuyer à lui, il se pencha davantage, cherchant ses lèvres. D'un mouvement brusque elle se dégagea et se dressa toute droite. Puis, avant qu'il se fût relevé, elle eut le temps de le voir à ses pieds et éclata de rire. Ainsi repoussé et bafoué, comprenant d'un coup le guet-apens où il était tombé, il pensa une seconde, dans ce coin désert, insulter le corps de celle qui lui avait joué cette indigne comédie. L'effort qu'il fit pour

se reconquérir le contraignit d'entendre par surcroît l'affront des paroles où elle épanchait ses rancunes :

— Je suis vengée, maintenant je suis vengée, répétait-elle en se forçant à rire encore. Il y a quinze ans, vous m'avez infligé ici même, un soir, la pire torture, l'abandon et la honte. Oui, la honte, entendez-vous. Cela, je ne vous l'ai pas pardonné. Je ne l'ai pardonné à personne. Combien d'hommes ai-je obligé à me consentir tous les sacrifices, et les plus odieux, et quand il les avaient consentis, je les chassais ! Je m'exerçais. J'espérais que l'avenir, tôt ou tard, nous ménagerait une rencontre. Et mon jour est venu, patiemment. Je suis allée vous chercher, jusque chez vous. Votre orgueil vous protégeait. C'est votre orgueil que j'ai voulu. Il est là, en miettes : ramassez-le. Ah ! votre humiliation, c'est autre chose que la mienne. Vous subordonniez notre amour à des charges de famille. Je vous ai obligé, moi, à soumettre à ma personne tout votre foyer. Je suis contente : cette minute vaut bien d'avoir été attendue quinze ans.

Il était redevenu maître de lui. Il songea à s'éloigner sans une parole. Mais son orgueil, en effet, saignait trop pour qu'il n'essayât pas de reprendre l'avantage, d'assurer sa retraite, avec le secours de ce qu'il croyait deviner, et d'une voix

qu'il affermit de son mieux, il se contenta de cette réponse :

— Comme je vous plains, Laurence !

— Gardez votre pitié. Vous en avez besoin. Adieu, monsieur.

— Écoutez, reprit-il, toute son autorité revenue. Et je m'en irai. Puisque nous ne pourrons plus jamais nous revoir après ce qui vient de se passer, je désire vous remercier de me libérer une seconde fois.

— Oh ! vos remerciements !...

— Laissez-moi parler, je vous en prie. Tout à l'heure, vous ai-je interrompue ? Nous nous sommes livrés l'un à l'autre, plus que des amants. Vous avez été la flamme de ma jeunesse, et en vous retrouvant ma jeunesse était comme ressuscitée de la mort. Je vous ai aimée, je crois bien, plus que tout au monde. Il n'y a qu'un instant j'ai connu, par vous, la passion la plus désordonnée, celle qui détruit. Et pourtant vous ne m'aurez pas empêché de remplir ma vie telle qu'elle doit être remplie. Vous ne m'aurez pas détourné de son ordre et de sa vérité. Autrefois des puissances que j'ignorais, que je sais maintenant, m'ont préservé de la lâcheté que vous aviez obtenue de moi, ici même. Allais-je devenir plus faible avec les années ? Oui, peut-être, oui, sans doute : notre amour, à certaines heures, et quand l'automne vient, nous paraît

préférable à tout. Mais mon sacrifice d'autrefois me protégeait à mon insu. Il vous a contrainte à me sauver de moi-même quand vous pensiez vous venger. Je vous offrais ma vie ? Je me trompais sur son importance. Même appauvrie de mon désir, de toute ma tendresse que vous avez méprisée, elle n'est pas atteinte dans ses facultés essentielles. Il me reste mon cerveau, ma volonté, et tout un avenir intact et régulier, tout un avenir bienfaisant qui me reprendra, qui, hors d'ici, va me reprendre. Tandis que vous...

— Tandis que moi ? demanda-t-elle, prise malgré elle-même. Allez donc, pendant que j'accepte d'écouter votre défense.

— Vous avez préféré deux fois votre vanité à l'amour qui était toute votre vie. Comme je vous plains, Laurence ! Comment douterais-je de votre amour ? Votre injure même en est l'éclatante preuve. Quinze ans vous n'avez pu m'oublier. Quinze ans vous avez préparé cette minute. Oui, mon orgueil est en miettes. Oui, vous triomphez de m'avoir vu à vos genoux. Et après ? Mais c'est vous-même que vous avez frappée au cœur. Adieu. Je n'ai pas de haine, moi. En sortant de ce jardin, comme l'autre fois, celui de nous deux qui souffrira, qui regrettera davantage, je ne crois pas que ce soit moi, Laurence...

— Allez-vous-en, allez-vous-en, cria-t-elle, perdant son calme. J'ai eu trop de patience. Je vous reverrai toujours, entendez-vous, dans cette posture d'humiliation, à mes pieds. Allez-vous-en...

Mais, quand il fut parti, elle ne se décida pas encore à quitter le lieu de sa victoire. Elle alla se rasseoir sur le fauteuil, et y demeura longtemps, jusqu'à ce que la nuit vînt la chasser et qu'elle ne fût plus qu'une petite chose blanche, indistincte comme un marbre dans un parc envahi par l'ombre, dont on ne sait plus s'il représente le dieu de l'amour ou quelqu'une de ses innombrables victimes...

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

VI

CLAIRE

Pascal, au bruit de la grille qu'il tira derrière lui, tressaillit comme autrefois quand il avait refermé la porte de son petit appartement vide où sa fiancée n'était pas revenue. Il fit quelques pas dans la rue Desbordes-Valmore, puis s'arrêta. La tentation le prenait de retourner en arrière pour supplier Laurence. Cette affirmation que l'insulte n'était que l'aveu d'un long amour, cette affirmation qu'il avait lancée sans aucune certitude, par nécessité d'offensive, voici qu'il en découvrait la vérité. Oui, s'il rentrait au jardin, sans une parole il irait à elle et la prendrait dans ses bras. Elle ne se défendrait pas, elle s'appuierait à lui, étonnée, ravie, s'offrant en larmes et sans résistance, il en était sûr. Une attente de quinze ans communiquerait à leurs baisers la sensation du temps suspendu. O ces lèvres minces et rouges qu'il avait vues de si près, qu'il avait effleurées et qu'il n'avait pas

touchées, était-il possible qu'elles ne fussent jamais plus jointes aux siennes ? Et cette blancheur nacrée des joues, du corps dont il avait deviné, toute une soirée, le galbe et le poli ? Le déchirement de son cœur laissait subsister le désir, un désir fou, prêt à toutes les humiliations nouvelles, et dont il frissonnait sur le trottoir où il s'immobilisait. Un pas en avant, machinal, le rendit à lui-même. Il erra dans les rues de Passy, ne sachant où aller. Quand il se retrouva dans l'avenue Henri-Martin, il hésita encore sur la direction. C'était l'heure dorée où, avant de disparaître, le soleil pénètre de biais entre les arbres, dans les allées, sur les places. Il ne pouvait regagner le boulevard Saint-Germain où il habitait avant d'avoir recouvré un peu de calme. Sur la lisière du Bois de Boulogne il héla une victoria.

— Quelle adresse ? s'informa le cocher.

— Où vous voudrez.

Par goût de sociabilité, on le conduisit vers les lacs, et bientôt son fiacre s'engagea dans la file innombrable des voitures et des automobiles trépidantes dont le couchant échauffait les cuivres comme il resplendissait sur les eaux.

— Pas ici, ordonna-t-il. Où vous voudrez, mais pas ici. Prenez donc les petites allées.

A grand'peine son cocher se tira de l'engrenage

où il était saisi, et le ramena vers Auteuil. Dès qu'il eut rencontré un peu de solitude, Pascal le paya et s'en fut à pied, droit devant lui, à travers le Bois. Les souvenirs amoureux des semaines précédentes que la dernière scène pouvait atteindre, transformer en une abominable comédie, il éprouvait le besoin de les mettre à part, de les préserver. Quinze ans auparavant, n'avait-il pas tenté pareillement de sauver du désastre l'image de Laurence ? Il la revoyait intacte dans sa beauté, attirante jusque dans son mépris. Deux fois elle avait failli briser l'élan naturel de sa vie. Elle même l'avait sauvé d'elle-même. Ne méritait-elle pas qu'il lui gardât, en échange, une sorte de culte, comme on le peut rendre à l'idole cruelle et indifférente qui symboliserait la jeunesse ?

Après avoir longtemps marché, très las, il reconnut la petite gare de Passy. Le jour déclinait : il n'en restait qu'une lumière insuffisante. On allumait les becs de gaz. Laurence n'avait pas encore quitté le jardin, et il ne se décidait pas à quitter la pensée de Laurence. Il se fit enfin ramener chez lui, comme neuf heures allaient sonner. Dans l'antichambre l'aîné de ses enfants, le petit Pierre, éclairé brusquement par l'électricité, apparut couché sur le tapis. Découvert, il donna par ses gémissements une grande publi-

cité à son chagrin. Ses doigts tachés d'encre, sur la figure humide de larmes, avaient laissé de bizarres tatouages.

— Qu'as-tu ? demanda Pascal sans indulgence, incapable de supporter une autre détresse que la sienne.

— C'est maman... Elle m'a renvoyé...

— Pourquoi ?

— Je sais pas. J'ai rien fait.

— Tu n'auras pas été sage.

— Si, j'ai été sage. Elle... elle...

L'enfant hésitait, le cœur lourd, la poitrine toute soulevée de sanglots.

— Quoi donc ?

— Elle... elle m'aime plus.

— Qu'est-ce que tu me racontes ?

— Non... Et papa non plus.

— Moi ?

— Vous voulez jamais plus...

— Mais quoi ?

— Raconter des histoires.

— Je n'ai pas le temps.

— Oh ! papa, vous aviez bien le temps, avant.

— Avant quoi ?

— Quand vous m'aimiez.

Et comme la bonne, accourue au bruit, emmenait « monsieur Pierre qu'on cherchait partout »,

il attrapa le garçonnet brusquement, le souleva en l'air, et l'embrassa :

— Petit nigaud, qui croit qu'on ne l'aime pas !

Trois heures plus tôt, quelle part le « petit nigaud » jouait-il dans ses résolutions, et ce désespoir d'enfant n'indiquait-il pas comme une intuition, plus fréquente à cet âge qu'on ne l'imagine, du désaccord des parents ?

Henriette avait attendu son mari pour dîner. Il le lui reprocha avec amertume ; déjà il avait tant de peine à se soumettre au train ordinaire des choses qui succédait à l'exaltation, à la fièvre, à la défaite, et ne l'en consolait pas.

— Vous ne m'aviez pas avertie, dit-elle.

— Ne suis-je pas libre de revenir quand il me plaît ? On ne peut pas toujours avertir.

— J'ai fait dîner les enfants.

— Pierre a-t-il mangé ?

— Presque rien.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Cet enfant m'inquiète.

— Vraiment ?

Il ne releva pas l'ironie de cette interrogation. Le dîner s'acheva sans autres paroles. Henriette, absorbée, amaigrie, changée, ne touchait pres-

que pas à la nourriture. Lui ne s'occupait pas de sa femme, éprouvait, à constater son propre appétit, cette gêne pénible qu'on ressent à reconnaître sa résistance physique aux heures funèbres chargées des pires épreuves morales, comme s'il s'opérait alors une scission entre notre douleur et notre animalité laissée à la porte de la mort et profitant de sa liberté. Au dessert, levant la tête, il fut surpris du regard obsédant qu'elle fixait sur lui :

— Vous êtes toujours disposé, finit-elle par dire, à me laisser partir pour Colletière ?

— Je ne vous l'ai plus demandé.

— Maintenant je désire partir.

— Attendez les vacances.

Elle continua comme si elle ne l'avait pas entendu :

— Avec les enfants. Le changement d'air leur fera du bien.

— Sûrement. Et à vous aussi, Henriette.

— Oh ! moi.

Elle prononça ce dernier mot avec tant de détachement que, malgré l'éloignement de sa pensée, il en comprit la gravité. Cette silencieuse, cette calme Henriette portait un secret dont il n'obtiendrait pas facilement la confidence. Il croyait retrouver un foyer intact. Dès son retour

dès la petite aventure de son fils, tout lui révélait les fissures par où la confiance, la paix coulaient comme l'eau d'un vase.

On sonna à la porte d'entrée. Ce fut pour lui un soulagement ; il espéra la fin de ce pénible tête-à-tête. Le valet de chambre les informa que M. et Mme Aunois étaient au salon.

— Ah ! oui, dit Pascal se souvenant, Claire et Julien m'avaient annoncé leur visite. J'ai oublié de vous prévenir.

De tout le jour il n'avait plus songé aux révélations de son beau-frère. Déjà Henriette se levait de table lorsqu'il la rappela :

— Écoutez... Rasseyez-vous une seconde.

— Ils sont là.

— Justement, il s'agit d'eux. Je désire parler à Claire. Tout à l'heure je l'emmènerai, seule, dans mon cabinet. Vous garderez son mari.

— Bien.

— Claire ne veut pas s'en aller à Voiron. Elle m'inquiète.

— Elle aussi ?

— Oui, répéta-t-il sans saisir l'allusion, elle est agitée, nerveuse. Il se passe dans sa vie quelque chose de grave, j'en ai peur.

— Elle vous l'a dit ?

— Non, mais à vous, peut-être ?... Vous ne

répondez rien ? Eh bien ! il faut qu'elle consente à partir pour Voiron. Il faut que je l'obtienne d'elle ce soir, absolument.

— Pourquoi ?

— C'est un danger qui la menace. Ce matin Julien est venu me voir.

— Ah !

Rien que par cette exclamation, Henriette se trahissait : elle savait, elle soupçonnait, ou elle devinait.

— Oui, reprit Pascal, il était troublé, ému.

— On ne peut donc souffrir en silence, murmura-t-elle simplement.

Ils se levèrent ensemble. Leur ménage mystérieusement désuni tâcherait de porter secours à cet autre que guettait la rupture. Et Pascal se demandait comment il remplirait le rôle qu'on attendait de lui, après le désarroi de sa propre journée. Ils rejoignirent au salon les Aunois qu'ils trouvèrent à une grande distance l'un de l'autre. ne se parlant pas, Claire tournant le dos à son mari. Une explication devenait imminente. Il était temps d'intervenir, si une intervention pouvait encore être efficace. Après quelques instants de conversation, le docteur, sous un prétexte dont elle ne fut pas la dupe, proposa à sa sœur de la conduire dans son cabinet de travail.

Par les fenêtres les branches des arbres du boulevard, rapprochées, semblaient vouloir entrer. Ils respirèrent, avant le combat, la douceur de la nuit que dérangeaient la sirène des tramways et le bruit des voitures. Claire, pressée, prit l'offensive :

— Oui, tu vas me sermonner, me conseiller d'abandonner Paris, d'aller m'enfouir à Voiron. Qu'est-ce que cela peut te faire, et tu tiens donc bien à ne plus me voir ?

Pascal, mis en demeure, commença :

— Je suis ton frère aîné, ton grand frère.

— Je sais.

— Alors j'ai bien un peu le devoir de m'occuper de ton avenir.

Elle s'assit, résignée, croisa les jambes sans beaucoup de cérémonie, et déclara :

— Allons, j'écoute. Sois bref, autant que possible.

Cela s'annonçait mal, d'autant plus que cette impertinence agaçait Pascal, déjà énervé par ses souvenirs. Il se contint et reprit d'une voix catégorique, peu favorable aux négociations :

— Gérard, dont la filature marche à merveille, a besoin d'un aide pour l'administration de son entreprise. Longtemps il a réservé cet emploi vacant à ton mari qui s'en accommoderait. A Paris

Julien n'a pas de carrière. Ta dot a été perdue en partie dans les affaires d'Épervans. Par conséquent, votre acceptation s'impose. Vous n'avez même pas les moyens de refuser.

— C'est ce qui te trompe, répliqua-t-elle non moins affirmative, non moins cassante. M. Épervans est depuis quinze jours en liberté.

— En liberté provisoire.

— Cela suffit pour que la Société des études minières ait repris sa marche. En quinze jours le cours des actions a déjà remonté.

— Ne compte pas sur la durée de cette hausse. Hubert, d'ailleurs, est très malade.

— Il guérira, et nous verrons. Quant à la carrière de Julien, je te remercie de ta sollicitude. Mais on va lui offrir un poste très important.

— Qui donc ?

— Ton amie, Mme Chassal, ou, si tu préfères, le garde des Sceaux.

Avec ce nom, elle le défiait, elle le narguait, tandis qu'elle plongeait avec volupté les narines dans une rose rouge qu'elle avait enlevée à un vase du salon : à l'abri de la fleur elle guettait sa colère.

— C'est impossible, déclara-t-il, perdant en effet son sang-froid. Impossible, comprends-tu ?

— Pourquoi ?

— Parce que Julien n'acceptera pas. Il préfère, lui, Voiron où il sera libre.

— Mais, moi, je préfère Paris. J'aime Paris. Je veux rester à Paris. On n'est libre qu'à Paris.

— Eh bien, tu le quitteras.

— Si je veux. Tu y es bien revenu, toi.

— Pour y réussir.

— Ce n'est pas pour y réussir que tu y es revenu.

— Et pourquoi donc, s'il te plaît ?

— Ah ! ah !

Relevée de son fauteuil, elle se dressait en face de lui, mince, serrée dans sa robe à la mode, un peu pâlie, mais jolie dans son ardeur, prête à se défendre jusqu'au bout, et pour se défendre commençant par attaquer. C'était le même rire presque, le rire blessant qu'il avait entendu dans le jardin de la rue Desbordes-Valmore. Il distinguait vaguement l'allusion un peu obscure qui s'éclaircirait tout à l'heure s'il prolongeait le dialogue. Au lieu de cette jeune femme qui lui résistait avec insolence avant même qu'il eût abordé le véritable conflit, et sans doute pour empêcher de l'aborder, il revoyait la petite jeune fille un peu sauvage et défiante que jadis il avait rejointe à Colletière, après avoir brisé sa carrière et ses fiançailles. Elle n'en savait même rien. L'ingratitude supprimait

le passé. Et qu'importait ? A quoi bon ce perpétuel essai de reconstruction ? N'avait-il pas, lui aussi, ce même jour, tenté de reprendre son consentement et de revivre sa vie personnelle ? Découragé, il se surprit à penser tout haut :

— Tu as raison. Crois ce que tu voudras. Agis comme il te plaira. Tout m'est égal.

Sa sœur fut la première étonnée de cette trop facile victoire. Déjà elle se dirigeait vers la porte lorsqu'un cri la rappela :

— Claire !

Pascal, avant qu'elle ne fût sortie de la pièce, avait mesuré sa trahison. Était-ce cela que Julien espérait de lui ? Remplacerait-il si mal ceux dont il avait hérité la garde de Claire ? Et parce que la tempête l'avait lui-même ébranlé, perdrait-il le sens de la direction, comme un chef que ses blessures affolent et qui ne sait plus ordonner ? La jeune femme, se retournant, le vit tout secoué encore de la détermination qu'il venait de prendre. Autoritaire, il lui désignait le fauteuil qu'elle avait abandonné. Elle essaya de se rebiffer tout d'abord :

— Quoi encore ? N'avons-nous pas terminé cette discussion ?

Mais elle n'avait plus affaire au même adversaire. Celui-ci commandait l'attention. Ce ne se-

rait pas trop de toutes les habiletés d'une femme pour lui tenir tête.

— Il y a quinze ans... commença-t-il sans expliquer où il voulait en venir.

— Passons au déluge.

Ce fut la dernière ironie qu'elle se permit. Il ne s'impatienta pas. Maintenant il entendait la convaincre, et il éviterait qu'elle ne se butât ; il reprit donc :

— ... J'ai dû choisir, moi aussi, comme tu dois choisir aujourd'hui.

Et il raconta le passé, sa démission à la Faculté de médecine, sa rupture avec Laurence Avenière, son retour :

— Notre mère m'attendait. Gérard et toi, vous étiez bien jeunes. Vous avez pu l'oublier, ou ne pas le savoir. Eh bien ! ma petite Claire, je te demande, je te conjure de faire à ton tour ce que j'ai fait : partir.

Elle avait perdu son effronterie, ses airs de bravade. Elle s'efforçait de ne pas se laisser attendrir, de conserver cette sécheresse qui lui servait de bouclier.

— Ce n'est pas la même chose... Et d'ailleurs, tu as pris ta revanche.

— Quelle revanche ?

— Tu comprends très bien.

— Oui, malheureuse, je comprends. Alors, je te confesserai la vérité, à toi seule. Mme Chassal, tout à l'heure, pour la seconde fois, m'a écarté de sa vie.

— Ce n'est pas vrai.

— Et maintenant c'est fini. Entends-tu ? Je ne la reverrai jamais.

— Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai.

— Je te le jure, Claire, ma petite Claire. Tu peux me croire. Un homme a trop d'orgueil pour se vanter d'un échec.

— Non, non, tu inventes à plaisir pour obtenir mon départ.

— Tais-toi. Par ce que j'ai de plus sacré, tiens, par le souvenir de notre mère, je te le jure.

— Ce n'est pas possible. Elle est ta maîtresse. Il faut qu'elle soit ta maîtresse...

— Il le faut ? Pourquoi ?

Elle tremblait de tous ses membres. Ce terme de *maîtresse* lui montait à la gorge, l'oppressait, avait eu peine à venir aux lèvres. Elle se repliait, se contractait sur elle-même comme une bête forcée qui cherche à disparaître. L'idée qu'il intervenait trop tard traversa le cerveau de Pascal. Il lui prit les deux poignets et la fixa dans les yeux comme s'il voulait l'hypnotiser :

— Entends-tu : elle n'est pas ma maîtresse, tandis que Raymond Gardane...

— Non, non, non, cria-t-elle, pas encore !

La protestation fut si rapide qu'elle ne pouvait pas ne pas être spontanée et sincère. La forme même qu'elle revêtait le garantissait. Il lâcha les mains qu'il retenait et respira :

— J'avais eu peur, dit-il. Pauvre petite Claire, tu vois bien qu'il faut quitter Paris. C'est très dur : j'ai passé par là. On se console, les peines guérissent, toutes les peines, sauf celles qui empoisonnent une vie.

Ce ton affectueux, délicat, attristé, dont il se servait avec elle, obtint ce qu'il n'avait pas obtenu jusqu'alors : des larmes. Elle s'agitait depuis si longtemps toute seule dans les tentations de son cœur, elle avait tant besoin de se confier, de se confesser. Sa passion où elle déposait, toute novice, ses plus pures et ses plus chaudes ardeurs ensemble, contenue par la tendresse qu'elle gardait à son mari, par la pensée de sa fille, par le souci moral qui ne peut venir, avec la foi religieuse, que du long passé d'une race et dont elle avait eu trop souvent l'occasion de constater et, quelquefois, d'envier même la privation à Paris chez tant de ses jeunes compagnes courant à l'amour, aux amours, avec une

vivacité quasi animale, lui composait une atmosphère d'orage, où elle se sentait les nerfs tordus et la volonté désemparée. On ne l'avait pas secourue. Comment ne finirait-elle pas par se rendre ? D'un naturel gai, prompt à l'enthousiasme, un peu frondeur mais loyal, sensible, susceptible, plus avide d'indépendance apparente que de réelle liberté, elle éprouvait pour son frère aîné une sorte d'admiration ombrageuse que Julien avait discernée bien qu'elle se dissimulât derrière un air de moquerie par quoi elle espérait lui résister. La contagion de l'exemple s'exerce sur les femmes plus encore que sur les hommes. Lorsque les racontars du monde lui avaient appris la prétendue liaison de Pascal, elle avait aussitôt puisé dans cet exemple une excuse pour s'enhardir vers la faute. Et ce prétexte lui manquait.

Son frère, devinant la lutte désespérée qui se livrait en elle, la prit dans ses bras, la câlina comme un enfant : elle semblait si jeune encore, si nouvelle. De tout près, il insista avec douceur :

— Tu partiras, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas. Quand je l'aurai revu...

— Il ne faut pas le revoir.

— Oh !...

Elle se cacha la tête et avoua :

— Oui, parce que si je le revoyais...

— Tu ne partirais plus.

— Naturellement.

Ce mot leur arracha un sourire à tous deux. C'était bon signe. Il continua :

— Jure-moi, comme j'ai fait tout à l'heure, sur le même souvenir.

— Est-ce nécessaire ?

— Absolument.

— Alors... je te promets... Tu m'aimeras bien ?

— Oui, ma chérie.

Elle pleura un peu, et ses regrets se traduisirent tout à coup par cette question :

— Au moins, c'est bien vrai, Mme Chassal ?

— Je t'ai juré.

— C'est bien étonnant. Enfin, tant mieux pour Henriette.

Et trouvant une petite revanche à conseiller à son tour son grand frère, elle ajouta :

— Il faut le lui dire.

— Il ne s'est rien passé, et elle ne sait rien.

— Les femmes sont plus fines que tu ne l'imagines. Elle ne se plaindra jamais, mais elle est capable de beaucoup endurer en se taisant. Ne trouves-tu pas qu'elle a changé ?

— Peut-être.

— Quant à Julien, lui...

— Il croit en toi, petite.

Elle secoua la tête d'un air vainqueur :

— Il me semble qu'il le peut bien.

Pascal, rassuré, pour la seconde fois sourit :

— Maintenant, allons les rejoindre.

Vite elle sortit sa boîte à poudre, promena la houppe sur son visage, effaça la trace des larmes, parut en un tour de main rassérénée. En somme, elle aussi, elle avait donné une leçon. L'amour-propre intact contribuait à panser le cœur meurtri. Elle pleurerait encore, elle passerait par un grand chagrin, elle se remettrait : on vit avec ces peines-là, et l'on remplit sa vie. Ils regagnèrent le salon.

— Alors c'est décidé ? demanda Pascal à Julien peu après leur retour. Nous vous perdons ? Vous vous installez à Voiron ?

Claire, ignorant le pacte des deux beaux-frères, intervint non sans inquiétude :

— Nous sommes bien forcés. A Voiron, nous serons plus riches qu'à Paris. Et Gérard sera si content.

Elle fut un peu surprise de l'émotion exagérée que son mari montra. Déjà la calme Henriette approuvait :

— Je partirai avec vous. Je vais à Colletière.

Pascal tenta de la retenir.

— Pourquoi ne pas attendre les vacances? Pourquoi ne pas m'attendre ?

— Cela vaut mieux... pour les enfants, pour moi, pour vous aussi.

Pascal n'osa pas insister. Elle paraissait si résolue, si ferme, paisible et dangereuse comme une eau dormante.

Le péril qu'il avait conjuré pour Claire menaçait-il son propre foyer si tardivement, même après la rupture, et les volontés, quand elles n'ont pas été réalisées en actes, suffisent-elles à causer des ruines ?...

VII

L'ADIEU EN PUBLIC

Assis à sa table de travail, Pascal écoutait la communication qu'il recevait par le téléphone :

— La nuit a été mauvaise.

— De la fièvre ?

— Oui, 39°,9 ce matin. Le malade a beaucoup déliré.

— Toujours les mêmes symptômes ?

— Toujours. Viendrez-vous aujourd'hui ?

— Sûrement.

— Ce matin, je dois aller à mon hôpital.

— Et moi, à la Faculté. Mais après déjeuner, j'irai. Serez-vous là ?

— Oui, j'y serai.

— Alors, à tout à l'heure.

— C'est entendu.

Il raccrocha le récepteur. L'interne Raymond Gardane, dont il avait réclamé le concours, lui donnait des nouvelles d'Hubert Épervans. Celui-

ci, dès sa mise en liberté provisoire, avait tenté un prodigieux effort pour relever la chancelante Société des études minières et les sociétés qui en dépendaient. Les actionnaires, après lui avoir fait crédit, exigeaient de lui des merveilles, et des merveilles immédiates. Du captif de la veille on réclamait la fortune. Très hardiment il avait pris l'offensive. Pour négocier le non-lieu dont il avait besoin, il avait imaginé d'utiliser le nom de M. Avenière, le père de Laurence, qui, à court d'argent, l'esprit faussé par un mariage sénile, et perdant sur le tard la prudence et le calme, figurait sur une liste de souscripteurs dans l'une de ses dernières émissions. Déjà du fond de sa prison, il avait pensé se servir de lui, mais l'avait réservé. Il lui offrit un poste d'administrateur dans une compagnie que, de toute nécessité, il voulait fonder pour l'exploitation d'une mine d'or — encore inexplorée — afin de faire face aux frais généraux qui l'écrasaient, et d'introduire sur le marché un nouveau titre qui faciliterait l'écoulement des précédents, cascade de valeurs fictives se poussant les unes les autres, roulant les unes sur les autres à flots pressés. Sur son refus, il le menaça d'une campagne de presse. Une souscription ne signifie rien, mais un nom adroitement prononcé dans certaines circonstances compro-

mettantes prête au scandale : le beau-père du garde des Sceaux serait la caution de l'indispensable non-lieu. Son ingéniosité, son activité, la liberté, ne suffisaient pas, réunies, à arranger des affaires qui ne se soutenaient que par un miracle d'équilibre, rompu par une arrestation dont son crédit demeurait entamé. Il ne parvenait pas à obtenir en Bourse la hausse qu'il poursuivait. La mine de Guatemono descendait au néant d'où elle était sortie. Des réclamations, des plaintes affluaient tous les jours au siège de la Société. Pour éviter les ennuis personnels, il s'était décidé à abandonner le boulevard Haussmann où il habitait au-dessus de ses bureaux, pour se terrer dans la villa moins ostensible où il logeait cette Ninette qui était sa maîtresse. C'était une petite maison sans apparence, dont un lierre couvrait les lézardes, fort éloignée du centre, encastrée dans les jardins populaires de Saint-Pierre de Montmartre au pied de la butte. Il l'avait choisie à l'écart dans son désir de dissimuler une idylle dont il éprouvait quelque honte, soit à cause du mépris qu'il affichait publiquement pour les femmes, soit à cause de l'importance que cette fillette, haute comme une botte et grossière comme du pain d'orge, avait prise tout à coup dans sa vie. Traqué par ses adversaires, saigné par ses clients

et ses employés, forcé de livrer bataille quand un armistice eût été nécessaire, épuisé de soucis, surmené de travail, il était tombé malade au mois de juillet. Un médecin de quartier, peu renseigné sur ce mystérieux personnage, s'étant égaré sur des signes qui dénotaient une lente décomposition intérieure, il avait eu recours à la science de Pascal. Celui-ci, au premier examen, avait retrouvé le diagnostic de la Santé greffé sur une grippe infectieuse. Hubert, dans le repos, le bien-être, installé à la campague un ou deux ans plus tôt, aurait pu opposer à la maladie sa robuste constitution. Frappé dans les pires conditions de résistance, il était irrémédiablement perdu, à la merci d'une crise.

Quand son automobile, après un dédale de ruelles, s'arrêta vers quatre heures devant la maison, le docteur Rouvray remarqua avec surprise un fiacre à galerie qui stationnait là, déjà chargé de malles et de paquets. On déménageait. Dans l'antichambre, il croisa Ninette qui tenait à chaque main un carton à chapeau. Il l'avait rarement rencontrée dans ses précédentes visites. Elle ne jouait pas à la garde-malade. Il l'interrogea, tandis qu'elle posait momentanément un colis pour s'emparer d'une ombrelle oubliée :

— Vous partez, mademoiselle ?

— Oui, c'est bien le moment.

— Ça ne va pas ?

— Je vous crois. Il gigote par là-haut. M. Gardane et le vieux réussissent à peine à le maintenir. Et il débite des horreurs sur ses anciennes, sur moi, sur toutes les femmes. Il gesticule, il crie, il bave. Tenez : on l'entend d'ici. Moi, je me trotte.

Petite et mince, elle disparaissait presque dans son butin. Le nez un peu long, le front et le menton fuyant lui composaient un profil d'oiseau. Elle s'envolait après avoir dévalisé les armoires. Il s'effaça, pour qu'elle pût fuir à son aise. Et sur le seuil elle se retourna encore, chercha, de ses regards pointus, s'il ne restait rien à emporter. Ainsi, le bec effilé, un corbeau inspecte un squelette, et, n'y découvrant plus de chair, bat de l'aile et s'en va.

Pascal monta l'escalier. Gardane, en haut, l'arrêta :

— Je vous attendais, mon cher maître. Il se calme. Voulez-vous le voir ?

Dans la chambre, Hubert, couché sur le dos, se calmait en effet. Les traits révulsés, par degrés, s'immobilisaient. Les yeux remuaient encore, sans regard. Le front était mouillé de sueur. A côté du lit, son père, l'ancien instituteur de Bour-

goin, tenait le bras du moribond. Mais dès qu'il aperçut les médecins, il quitta son poste et se précipita vers la fenêtre où venait de pénétrer le bruit d'un fiacre qui roulait sur le pavé.

— Elle est partie, murmura-t-il. La coquine !

Contraint de garder son fils, il n'avait pu disputer à Ninette les dépouilles qu'elle avait rassemblées. Dans un coin une vieille femme, presque une paysanne, racornie, ravagée, ratatinée, les yeux rouges, des rigoles le long du cou, priait, agenouillée sur le plancher, les genoux insensibles à la dureté du bois, et comme ankylosée dans cette posture.

— Qui est-ce ? s'informa Pascal à voix basse.

— La mère.

Lui-même avait prévenu les parents. Il s'approcha d'elle, et comprenant ses angoisses, ses terreurs, il lui conseilla de se reposer dans une pièce à côté.

— Vous êtes le docteur ? dit-elle avec un accent de son pays. Il est malade pour mourir, n'est-ce pas ?

Pascal esquissa un geste incertain. Elle reprit avec une énergie concentrée :

— Alors il faut appeler un prêtre.

Le personnel, impayé, s'était sauvé, la femme de chambre dans le fiacre de Ninette, la cuisi-

nière et le domestique à part, chacun avec un baluchon rempli. Le père d'Hubert, sollicité, refusa net. Il ne croyait qu'aux biens de la terre, et avec l'agonie de son fils il assistait à la dégringolade de tout son espoir posé, comme une carte, sur cet enjeu. Les médecins examinaient le malade. Après quelques hésitations de timidité, de crainte de ce Paris qu'elle ne connaissait pas, la vieille marmonna entre ses dents :

— J'y vas, moi.

Elle suivait son idée fixe, et à pas de loup, courbée en deux, ignorant sa route, elle fut à la recherche d'un homme de Dieu.

Pascal, après la consultation, profitant de l'atonie du malade, emmena Gardane pour se concerter avec lui. Mais tous les remèdes devenaient inutiles. Depuis le départ des Aunois pour Voiron, il s'était rapproché du jeune homme, lui rendant visite à l'hôpital quand ses courses l'en rapprochaient, l'associant à ses travaux, l'invitant même à déjeuner chez lui en tête à tête, car Mme Rouvray et les enfants s'étaient installés à la campagne. Ainsi avait-il été amené à lui confier le cas d'Hubert Épervans. Claire, à distance, les reliait sans que jamais il fût question d'elle. Et le docteur, peu à peu, jugeant mieux le caractère de l'interne dont l'avenir scientifique lui paraissait

mériter d'être préservé, découvrant chez lui une force de résistance religieuse et traditionnelle qu'il ne soupçonnait pas, que sa génération, à lui, avait ignorée, se rassurait sur les suites d'un chagrin amoureux qu'il avait tout d'abord redoutées et dont cette jeune énergie sortirait mieux trempée.

Des cris de fureur les rappelèrent brusquement. Hubert, en proie au délire érotique, se soulevait de sa couche, tendait les bras, appelait, convoitait des femmes imaginaires. La préoccupation essentielle de sa vie reparaissait, absorbait ses derniers instants qui, dans leur inconscience, la réfléchissaient comme une glace. Sa figure se tuméfiait, sa poitrine haletait comme un soufflet de forge. Soudain, fixant la porte, il hurla :

— La voilà ! la voilà ! Ninette.

Ce n'était pas Ninette, trop avisée pour jamais revenir. Pascal et Gardane, étrangement surpris, virent entrer Mme Chassal. Pourquoi pénétrait-elle dans cet antre ? Tenait-elle à s'assurer par elle-même de l'agonie qui désarmait Hubert Épervans, avec la cruauté qu'elle avait montrée pour le chasser de chez elle, et n'était-elle qu'une envoyée de son mari, irrité et inquiété par les journaux qui, dans l'affaire de la Société des études minières, prononçaient le nom de M. Avenière ?

C'était à croire, puisqu'elle connaissait l'adresse. Cherchait-elle une occasion de renouveler la scène du jardin et n'avait-elle rencontré que celle-là ? Ou, même, un lien bizarre, quelquefois soupçonné, — remords, peut-être, d'une trop audacieuse coquetterie, — l'attachait-elle à ce moribond qui, jadis, s'était traîné, suppliant, à ses pieds ? Pascal eut à peine le temps de se poser toutes ces questions tandis qu'il essayait de l'arrêter :

— N'entrez pas, madame, je vous en prie.

Malgré cet avertissement, malgré les ignominieuses déclarations que lançait le fou au hasard, elle entra bravement, calme, maîtresse d'elle-même, aussi à l'aise que dans son salon. Elle portait une robe de ton neutre, un chapeau sombre, convenables à une visite de deuil, et qui soulignaient son teint inaltéré.

— C'est fait, voulut-elle dire. Le non-lieu...

— Trop tard.

En effet, la mort l'avait précédée, non pas celle qui prend les vies discrètement, comme un voleur des bijoux, ou comme un jardinier des fleurs, mais cette mort effroyable contre laquelle on se débat en vociférant.

— Laurence ! appela tout à coup Hubert.

A ce nom exact les assistants tressaillirent. La lucidité reparaissait-elle à travers la démence ?

Mais ce fut de nouveau un flot de paroles incohérentes et ignobles. Pascal, déjà, emmenait Mme Chassal avec autorité :

— Vous ne pouvez pas rester ici.

Mais, curiosité ou dessein caché, elle résistait.

Il l'installa dans un boudoir à demi démeublé par Ninette.

— Pourquoi ne pas vous en aller ?

— Le malheureux ! Il est fou, et il se souvient de m'avoir aimée. C'est la fin, n'est-ce pas ?

Accoutumée à la victoire, elle tirait vanité de cette scène répugnante.

— Oui, c'est la fin, je retourne près de lui.

— Je vous attends. Je désire vous parler.

— A moi, madame ? Nous n'avons plus rien à nous dire.

Tranquillement elle répéta :

— Je vous attends.

Tout à son devoir professionnel, il ne se préoccupa pas davantage de son interlocutrice, et regagna la chambre où râlait Hubert, maintenu par son père et par Raymond Gardane. Il y trouva la mère du mourant qui avait ramené un prêtre. C'était un prêtre de fortune qu'elle avait par miracle cueilli dans la rue, ne sachant pas découvrir le presbytère. Malgré toutes sortes de protestations, elle l'avait traîné d'office après elle : ne

s'agissait-il pas du salut de son enfant ? Il n'apportait pas les sacrements, il n'avait pas de surplis. Cependant, il s'approcha du lit, écarta de la main les spectateurs qui se replièrent vers le fond de la pièce et tenta vainement d'interroger Hubert de nouveau assoupi après la crise.

A ce moment, après plusieurs sonneries qu'on n'écouta pas, la porte du bas, secouée, s'ouvrit. On entrait comme dans un moulin. Des pas retentirent dans l'escalier, des voix réclamèrent M. Épervans. Pascal se jeta à la rencontre de ces bruyants visiteurs, et sur le seuil les arrêta. Il avait cet air de commandement qui en imposait.

— Que voulez-vous ?

On lui répondit en chœur :

— Je suis journaliste. — Je suis actionnaire. — Nous voulons Épervans. — Épervans le voleur...

C'étaient des victimes de la Société des études minières, des rédacteurs en quête d'informations, qui avaient éventé la retraite d'Hubert et le pourchassaient comme une meute qui a mis le nez sur la piste.

— Taisez-vous tous, ordonna Pascal, et allez-vous-en... M. Épervans est en train de mourir.

— C'est un truc, déclara quelqu'un.

Et tous les autres de ricaner :

— C'est un truc.

Le docteur Rouvray ouvrit la porte. Un grand silence succéda à ce tumulte, un silence où montèrent les hurlements obscènes du mourant, en proie à sa dernière crise, mêlés aux paroles sacramentelles du prêtre : *Ego te absolvo, in nomine Patris...* et aux prières que murmurait à haute voix la vieille femme de Bourgoin qui soutenait des deux bras la tête de son fils, et dont les larmes coulaient une à une sur ses joues décharnées sans qu'elle les essuyât.

Ce fut aussitôt une fuite apeurée, une bousculade dans le corridor, dans l'escalier. Et peu après, Hubert, sans avoir repris connaissance, renversa la tête en arrière, se raidit, s'allongea dans l'immobilité définitive.

Pascal et l'interne, devenus inutiles, laissèrent le prêtre et les parents. Ils étaient déjà dans le vestibule d'entrée, quand Gardane s'informa :

— Et Mme Chassal ?

Pascal l'avait oubliée. Il remonta dans la pièce où il l'avait conduite, la délivra, lui apprit le décès et, dans la rue, voulut la saluer. Gardane ne les avait pas attendus.

— Je vous en prie, implora-t-elle, ne m'abandonnez pas si vite. Cette mort est là, si près. J'ai peur.

— Voulez-vous que je vous cherche une voiture ?

— Non, faisons quelques pas à pied. La journée est déjà moins chaude. L'air sera bon à respirer.

Elle employait toute sa séduction pour le retenir. Bien qu'il ne désirât pas l'accompagner, fatigué par la lutte qu'il avait soutenue contre la maladie, par tous les souvenirs de jeunesse qu'un tel événement déclanchait, il céda. Tout naturellement ils pénétrèrent dans le jardin en pente de Saint-Pierre de Montmartre qui s'ouvrait presque en face de la petite villa. Pendant la montée qui est longue, ils ne se parlèrent pas. Elle marchait la première dans le sentier, assez vite, et quand ils furent au sommet, presque devant la basilique du Sacré-Cœur, et qu'elle se retourna vers lui, comme elle ne soufflait pas, il se rappela la visiteuse d'autrefois, celle qu'il avait reçue avenue de l'Observatoire et qui avait gravi si aisément ses cinq étages. Elle chercha des yeux un coin de solitude sans le trouver. Des pèlerins allaient et venaient sans cesse de la ville à l'église. Ils s'appuyèrent, ne sachant où aller, contre la palissade de bois qui limite des terrains vagues attenant au funiculaire.

Au-dessus d'eux la basilique élevait ses murs blancs, ses dômes byzantins auxquels la distance communique un attrait oriental, et qui, de près,

trop neufs, trop froids et nus, figent le regard, au lieu de le caresser, comme font, aux cathédrales gothiques, la patine des pierres et la légèreté des ogives et des arcs-boutants. De cette large terrasse ils dominaient tout Paris, engourdi dans la chaleur du jour, occupant comme une plaine ou la mer le vaste horizon dont les confins commençaient de se charger de la brume violette et dorée du soir. Çà et là un monument, une église, Saint-Vincent-de-Paul, Notre-Dame, le Panthéon, Sainte-Clotilde, les Invalides, l'Arc de Triomphe dépassaient la monotone assemblée des toits, rompus eux-mêmes dans leurs proportions par la persistante et déplorable tour Eiffel qui suffit à briser toutes les perspectives.

« En face de Paris qui nous voit, » songeait Pascal, décidé à ne pas engager le dialogue.

Mme Chassal ne se pressait pas. Elle continuait d'inspecter les lieux.

— Là-bas, montra-t-elle. Vers le Réservoir.

L'endroit était un peu moins fréquenté.

— Nous sommes venus bien loin, finit-il par dire. A quoi bon cette entrevue, après ce qui s'est passé ?

— A effacer, Pascal, ce qui s'est passé.

Il la regarda mieux. Elle avait comme éteint l'éclat de ses yeux, de son visage. Sa toilette lui

donnait un air si simple, si modeste. Une femme nouvelle, sans ambition, sans vanité, se découvrait en elle doucement.

— Ni vous ni moi ne l'effacerons, Laurence. Tout est bien ainsi, d'ailleurs.

Elle se rendit compte de son impatience et de la nécessité de l'intéresser sans retard. Mais le prénom qu'il lui avait donné par habitude de pensée l'encourageait dans la démarche qu'elle avait résolue :

— Non, tout n'est pas bien ainsi. Je ne veux pas que vous conserviez de moi l'image que vous avez emportée du jardin.

— Soyez sans inquiétude, répondit-il avec ironie. C'était une belle image, une Victoire.

— Ne raillez pas. Ce n'est pas généreux. Après votre départ, je suis demeurée longtemps dans ce jardin. C'était la seconde fois que j'y restais, abandonnée de vous.

— Ne renversez-vous pas les rôles ?

— La première, je me souviens, vous quittiez Paris à neuf heures du soir. J'ai entendu ces neuf coups sonner. Je ne les entends jamais plus sans tristesse.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas suivi ?

— Savais-je que vous reviendriez ?

— L'amour ne calcule pas.

— Le calcul n'empêche pas d'aimer, ni de souffrir de son amour, je vous assure. Quinze ans j'ai vécu de cette minute-là. Aurais-je songé à me venger ?

— Vous l'aviez longtemps oublié.

— Sans doute. Nos sentiments essentiels peuvent dormir en nous ; ils ne meurent pas. On les reconnaît bien lorsqu'ils se réveillent. Et cette autre minute où j'ai obtenu de vous la suppression de tout ce qui n'était pas moi, où je vous ai vu à terre, sans résistance, cette minute qui aurait dû être le sommet de ma vie, ne m'a pas apporté l'immense, l'infinie joie d'orgueil dont je guettais, dont j'épiais l'émotion. Mon rire, que j'avais préparé, n'était pas sincère. Vous ne vous y êtes pas trompé. Ce que vous m'avez dit alors de blessant, de cruel, si je vous l'ai laissé dire, c'est que je l'entendais en moi. J'assistais à l'écroulement de ma haine. Vous aviez raison : ce n'était que de l'amour. J'étais venue dans la maison de votre ami où je savais vous rencontrer, j'étais venue vous l'avouer, parce qu'il le fallait.

Elle baissa la tête. Comme il la regardait avec soin, il vit deux larmes, deux larmes lourdes, suspendues aux cils un instant, et qui, à n'en pas douter, tombèrent. Elle se révélait, du premier coup, supérieure dans l'expression de la passion.

Au tumulte de son cœur il sentit le danger. Et déjà elle reprenait de sa voix grave :

— Vous voyez, je n'ai plus d'orgueil. Je suis venue vous en faire hommage, je n'avais que cela à vous sacrifier.

— Il est trop tard, Laurence.

— Oui, je le sais, il est tard. Ma jeunesse, bientôt, sera atteinte. Pourtant, dites-moi, elle ne l'est pas encore ? Quand je me retourne en arrière, je ne vois plus que vous dans ma vie. Ah ! je suis si lasse de cette vie ! Pendant nos promenades, nos chères promenades, mes meilleurs souvenirs, vous ai-je entretenu, vous ai-je importuné de mes déceptions ? Vous ai-je raconté, pour toucher votre sympathie, mon existence auprès d'un homme desséché d'ambition, toujours inquiet, torturé par lui-même, obligé sans cesse à transiger avec ses idées, prisonnier de sa fortune politique, de son parti, de ses électeurs, de toutes ces chaînes dont se compose aujourd'hui le pouvoir ? Nous ne sommes que des associés, unis par un même goût de domination. Il m'affiche, et je le sers, comme il sert lui-même d'autres hommes.

— Vous l'avez voulu.

— Oui, je l'ai voulu et j'en ai honte. J'ai honte de vous l'avoir préféré. Ah ! si vous me

proposiez maintenant de vous suivre, maintenant comme dans notre jardin de Passy...

Pascal, amolli par ces révélations, répéta :

— Il est trop tard.

Rapprochée de lui, touchante dans sa plainte, transformée en une femme tout amoureuse et tendre, elle murmura :

— Est-ce que vraiment il est trop tard ? Pascal, ne m'abandonnez pas une troisième fois, maintenant que je comprends, maintenant que je suis bien sûre que je vous aime. Je ne suis pas heureuse. Là-bas, vous m'affirmiez que depuis nos fiançailles je n'avais pas changé. Ne voulez-vous pas de moi pour amie, Pascal ? Ne voulez-vous pas de moi ?...

Elle n'acheva pas, soit qu'elle n'osât pas, soit qu'elle jugeât son triomphe incertain. Et sa victoire eût été possible encore sans la publicité du lieu, sans ces allées et venues qui permirent à Pascal de mesurer l'importance de sa propre défaite et de s'y refuser. Les circonstances ont toujours leur part dans la faiblesse des hommes, mais elles sont amenées de plus loin que ne le montrent les apparences. Il prononça le définitif *trop tard* qui les séparait.

La ville, à leurs pieds, commençait de se fondre dans la brume d'un beau soir d'été. Les fonds

d'horizon palpitaient dans une poussière d'or. Et avec une légèreté inattendue Laurence parut esquiver le refus de Pascal :

— Il doit être tard en effet. Et moi qui ne suis pas habillée. Nous avons un dîner ce soir. Alors, au revoir.

— Non, adieu.

Elle s'étonna, reprit un air de mélancolie et comme une grâce hésitante de jeune fille qui ne semblait pas affectée :

— Adieu vraiment ? On ne s'embrasse pas en public ? Tout de même embrassez-moi.

Elle tendit sa joue. Elle ne mentait pas en confessant qu'elle n'avait plus d'orgueil. Il l'effleura des lèvres avec un détachement qui le surprit lui-même et, se souvenant, il laissa pourtant échapper :

— Chère Laurence d'autrefois, adieu.

Elle l'interrogea des yeux : quelle conduite à tenir sur ce mot qui rouvrait tout le débat ? Mais les illusions étaient mortes. Ils se contenteraient de ce baiser dans la rue.

— Oui, dit-elle, adieu. Je vous ai rendu la foi en vous. Cela valait bien la peine de venir.

Et s'étant attribué le rôle de la générosité, rassérénée, elle s'enfuit de cette même démarche glissante qu'il avait surprise avec ravissement, il

y avait quinze ans. Il la vit prendre l'interminable escalier qui longe le funiculaire de Montmartre. Bientôt, diminuée de marche en marche, elle ne fut qu'une petite chose, une chose insignifiante et abrégée, un point, rien, quand, pour lui, elle avait failli être tout au monde. Disparaîtrait-elle ainsi de sa vie ?

Il ne s'en alla pas. Il continua de se pencher sur Paris déployé. Au-dessous de lui, dans les rues qui bordent la Butte, il distinguait une vague fourmilière, l'agitation humaine. De ces trois millions d'individus agglomérés, combien jouissaient de la paix épandue et flottant sur la cité comme un étendard ? Chacun, le cerveau obsédé, poursuivait son but avec fureur, en hâte. Chaque atome de cette multitude grouillante et haletante portait, comme un poids, son désir. Jadis, au temps de sa jeunesse, il avait rêvé d'être libre. Et il n'apercevait que des prisonniers qui lui montraient leurs chaînes. Ceux-là mêmes qui les avaient résolument écartées, qui avaient prétendu asservir l'existence à la satisfaction de leurs instincts, de leur volonté de puissance, où donc était leur liberté ? Le mort de la petite villa dont il apercevait le toit, avait subi le joug de toutes ses passions liguées fatalement pour l'abattre. Félix le vainqueur, au faîte de la fortune, n'était-il

pas contraint aux incessantes transactions, à une perpétuelle servitude, de l'aveu de Laurence, prisonnière aussi de sa vanité et peut-être, maintenant, de son inutile amour ? Et lui-même, les chaînes qu'il avait acceptées, étaient-elles donc plus lourdes que toutes celles-là, plus lourdes que celles qu'il venait de briser ?

Il détourna la tête de Paris, dont les traits se brouillaient, se confondaient avec la nuit qui montait lentement, et à cette vision il substitua, comme il redescendait à son tour, celle de Colletière, avec son lac, ses champs, ses bois, sa grande paix, de Colletière avec tous ceux qui l'y attendaient...

VIII

LE CARREFOUR

A LA petite gare du tramway de Charavines, Pascal laissa comme d'habitude ses bagages, et se dirigea à pied vers Colletière. Pour arriver plus vite, il prit un sentier qui remonte le canal de la Fure jusqu'à sa sortie du lac de Paladru, et par une brèche qu'il connaissait dans la haie de clôture, il pénétra chez lui. On ne l'attendait pas, et il souriait à l'idée de surprendre sa femme et ses enfants. Il faisait très chaud, mais ce serait bientôt l'heure de se mettre à table : on déjeunerait dehors, sous les arbres, en face du lac d'où venait toujours un peu de brise fraîche. Pourvu qu'Henriette eût songé à rafraîchir le vin ! Et sous ces détails qu'il s'amusait à préciser en marchant, il se dissimulait à lui-même l'irrésistible désir de paix intime qui l'avait poussé hors de Paris vers les campagnes du pays natal.

Il pensait rencontrer les petits dans le jardin.

Pas trop près de l'eau que leur mère redoutait. Peut-être sous le saule dont les branches pendantes balayaient un bout de la cour et composaient un abri dont il se souvenait pour l'avoir utilisé. Ou bien, vers le poulailler. Il s'arrêta pour tendre l'oreille et écouter. Leurs voix claires et même pointues ne s'entendaient pas. Pierrot, peut-être, rédigeait ses devoirs de vacances, et le gros Michel apprenait à lire. Allons ! il fallait entrer pour découvrir son monde. La porte ouverte, il s'apprêtait à lancer un retentissant bonjour, mais dans quelle direction ? Il inspecta la salle à manger, le salon, la bibliothèque, vainement. Ah çà ! où se cachait-on ? Il se préparait à monter au premier étage quand survint la cuisinière en colère :

— Eh ! là ! qui vous a permis ? Voulez-vous bien redescendre, et vite encore !

Elle ne reconnaissait pas son maître qui lui tournait le dos, mais qui se retourna pour se défendre contre cette agression imprévue :

— C'est moi, Mariette, c'est moi.

— Ah ! monsieur ! Par exemple !

— Vous faites bonne garde, Mariette.

— Eh bien, monsieur, en voilà une drôle d'idée !

— Où est madame ? Où sont les enfants ?

— Personne. Il n'y a personne.

— Je vois bien qu'il n'y a personne. Mais où sont-ils ?

— Ils sont tous partis ce matin à la Sylve.

— Pour la Sylve-Bénite ?

— Parfaitement. C'est Mlle Claire qui a débarqué de bonne heure comme une trombe avec la petite Germaine.

— Mme Aunois ?

— Oui, monsieur, par le tram de Voiron. En route, en route, qu'elle disait, nous allons à la Sylve déjeuner sur l'herbe, et nous rentrerons à la tombée de nuit. Madame résistait, mais les enfants ont fait un grand vacarme. Alors ils sont tous partis. Et Madame m'a commandé pour ce soir un dîner conséquent, parce que M. Gérard et l'autre...

— Quel autre ?

— Le mari de Mlle Claire donc, doivent venir aussi. Même que je suis déjà après.

— Après quoi ?

— Après le dîner.

— Bien. Tout de même, Mariette, je mangerais volontiers un morceau, si cela ne vous dérange pas.

— Oh ! pour me déranger, bien sûr que ça me dérange. A cause du fourneau. Mais enfin, on mettra cuire à Monsieur une côtelette de cochon,

sauf votre respect, plus des œufs pondus de ce matin, des pommes de terre en robe de chambre...

— Assez, Mariette, assez. Je m'en tiendrai là.

Il rentrait chez lui en grande pompe morale, et sa maison ne l'accueillait pas. Rien n'est plus vexant, ni plus fréquent. Les hommes chargés de résolutions fières, de projets héroïques, de plans surélevés ou seulement de bonne volonté, rencontrent assez souvent, quand ils reviennent à leur foyer tout empanachés, un accueil d'indifférence ou de raillerie, quand ce n'est pas un enfant qui crie ou une histoire de domestiques. Leurs belles déterminations ne se sont pas projetées en avant d'eux pour préparer l'enthousiasme. N'étant pas avertis, la vie quotidienne les remet au pas.

Le déjeuner de Pascal fut abondant et maussade. La vieille Mariette, assez ancienne à l'office pour avoir son franc parler, ne lui cacha pas son déplaisir de le servir dehors : les salles à manger étaient donc inutiles ? La bonne des enfants accompagnait ces dames, et le valet de chambre avait congé. Ce n'était pas le moment de compliquer les choses. Cette mauvaise humeur le gagna. Déjà sa déconvenue l'y préparait. Il demanda quelques détails sur l'expédition, et en même temps qu'il les recevait il s'énervait qu'elle se fût si bien organisée en dehors de lui : nous n'aimons

guère que notre absence ne soit pas soulignée par quelque difficulté dans la disposition des événements.

— A quelle heure reviendront-ils ?

— Tard.

Mal résigné, il attendit. Peu à peu le calme qui l'environnait le pénétra. Il alla s'asseoir sur le banc qui s'appuyait au mur de la façade. De là, il commandait le lac dans sa longueur, les roseaux qui le précédaient, les coteaux verts aux pentes douces. Il ne percevait aucun bruit, aucun mouvement ; seulement, de temps à autre, le clapotis grêle d'une grenouille qui se jetait à l'eau. Les paysans étaient aux champs, les bêtes s'engourdissaient au soleil. Lui, si actif, se laissait voluptueusement envahir par tout ce silence, par cette chaleur, par cette immense tranquillité. Et peu à peu, sa solitude se peupla. A cette place même qu'il occupait, son père, comme lui maintenant, aimait à se reposer de ses travaux. Au-dessus de lui, c'était la fenêtre de sa mère, qui ne l'avait jamais ouverte sans une prière, sans un remerciement, même aux jours cruels qu'elle avait traversés. Il continuait une vie qui datait de loin. Et, se levant sous l'impulsion de ses souvenirs, il voulut regarder en arrière l'enclos fermé, proche de l'église, où les siens dormaient. Quelle

harmonie composaient ces choses naturelles ! Comme les inquiétudes et les désirs de l'esprit et du cœur, sous leur influence, se modifiaient, se simplifiaient, se pacifiaient !

Cette vieille terre de famille pouvait bien le saluer, le reconnaître. Il ne s'était pas détaché d'elle. Il n'avait pas, comme Hubert Épervans, comme Félix Chassal, rompu les liens qui le retenaient, pour vivre un de ces destins individuels où se perdent nos origines. Son retour à Paris n'était plus, ne pouvait plus être un déracinement : il répondait aux nécessités de sa carrière scientifique, il substituait à son horizon d'enfance un horizon de pensée plus large, non différent, il ne le détournait pas de sa tradition, car il n'était plus en état de modifier sa nature. Ces départs, dangereux pour tous ceux dont la sensibilité n'est pas fixée, ne sont pour les autres, préparés par le passé, que l'occasion de creuser avec les méthodes qu'ils ont héritées un sillon plus étendu. S'il respirait si aisément, c'est qu'il se rappelait son choix de jadis, le choix instinctif qui l'avait orienté. Et résumant les jours accomplis, il comprit qu'il ne pouvait pas regretter Laurence : elle eût contrarié les directions de sa vie. Et sa passion périrait ou, tout au moins, — elles sont si lentes à mourir, — serait réduite à l'innocuité, comme ces maux

qui, susceptibles d'emporter d'un coup leur malade, doivent céder devant la résistance d'un organisme sain, apte à éliminer les poisons.

Mais pourquoi ne revenait-on pas de la Sylve-Bénite ? Il recommença de s'impatienter et querella Mariette.

— Que monsieur aille au soleil, expliqua la servante. Il verra si ça chauffe.

— Et après ?

— Après ? Eh bien, ces dames attendent sous les arbres que ça ne chauffe plus au soleil. Elles rentreront quand les routes seront à l'ombre.

Il se décida à marcher à leur rencontre. La Chartreuse n'était pas si éloignée, et la course au grand air lui serait profitable. Quand il fut sur le chemin, il se rendit mieux compte de l'éloquence exacte de sa cuisinière. Après le premier kilomètre son front ruisselait. Mais il avait besoin de revoir tout son monde et bravait la chaleur sans y prendre garde. Il avait tant parcouru ces environs de Colletière que la promenade le rajeunissait. La route s'élève progressivement au-dessus du lac. Après le village du Pin, elle fait place à un sentier à flanc de coteau qui bientôt entre sous bois. La Sylve-Bénite fut jadis une de ces retraites cachées au cœur des Alpes dont les ruines ont tant de mélancolique majesté. Abandonnée sous la

Révolution, elle a été transformée en rendez-vous de chasse ; mais des anciens bâtiments il ne reste guère qu'un cloître, d'ailleurs ruiné, dont un lierre remplit l'espace vide entre les colonnades des arceaux. Pascal explora les murs déserts, la cour intérieure, la terrasse d'où l'on domine tout le pays. Il appela en se servant de ses mains comme porte-voix. Personne ne lui répondit, et il ne vit personne.

« Ils seront rentrés par un autre chemin », pensa-t-il, assez morfondu de son échec. Il allait abandonner ses recherches quand il crut distinguer, très loin, un groupe sous la voûte d'une avenue qui est en arrière de la Sylve-Bénite. Le temps y a respecté une table de pierre monumentale, commode pour mettre le couvert. Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ? Que de fois il était venu là, dans son enfance ! Il se glissa le long des arbres en bordure de l'allée, afin de réserver la surprise de son arrivée. Plus de doute, c'étaient bien eux. Il reconnut en avant sa sœur Claire et le petit Michel. Il vit la jeune femme s'agenouiller à terre. Que ramassait-elle, ainsi penchée ? Des airelles sans doute : n'était-ce pas la saison ? Il se rapprocha à pas de loup sur l'herbe et la mousse. On était trop absorbé pour prêter attention à ses manœuvres. Et il entendit qu'elle demandait :

— Combien en veux-tu ?

Le gosse, sans hésiter, expliqua :

— Toutes... au moins.

En voilà un que la vie ne contenterait pas facilement ! Cette réponse, où il se retrouvait, méritait bien qu'on embrassât son auteur. Pascal sortit de sa cachette, et attrapa le petit qu'il éleva en l'air au risque de l'effrayer. Mais le gros Michel, bien équilibré quoiqu'exigeant, ne s'étonnait pas volontiers et se cramponna aux cheveux de son père, dont le chapeau avait roulé sur le sol.

— Papa, annonça-t-il.

Claire gronda en riant :

— Tu pourrais prévenir.

Le gamin posé, il regarda sa sœur bien en face, et fut satisfait de son examen :

— Allons, tu as bonne mine. L'air de Voiron te convient.

— Je n'en suis pas si sûre que ça, fit-elle avec une petite moue de protestation.

— Si, si, tu es toute rose ; à Paris tu devenais jaune.

— Ce n'est pas vrai : j'étais très jolie.

— Dis-moi que tu ne regrettes pas Paris.

— Je m'habitue. Il faut bien. Plus tard, je serai peut-être très gaie moi aussi, comme Julien qui s'est transformé, comme Gérard qui est si bon

garçon. Ils s'entendent à merveille et m'arrangent une existence dont j'aurais mauvaise grâce à me plaindre. Ils viennent me chercher ce soir : tu les verras.

Elle se louait de son sort, mais ses yeux étaient pleins de larmes. En le revoyant, elle se souvenait davantage. L'éloignement, la force du passé, son honnêteté, sa santé la soutenaient : elle avait bataille gagnée.

— C'est très bien, déclara-t-il.

Et ce serait tout. Leurs secrets échangés, ils n'en reparleraient jamais plus. Un jour d'autrefois, une jeune fille, les bras chargés de fleurs, revenait de cette même Sylve-Bénite à Colletière. Elle se défiait de son frère, quand, à demi brisé, il avait quitté Paris, un peu à cause d'elle, pour la protéger. Ne l'avait-il pas défendue ? Se rappelant ce retour, elle sourit à Pascal doucement, et il acheva de se rassurer.

— Maintenant, va vite rejoindre Henriette, recommanda-t-elle. Elle nous suit avec Germaine et Pierrot, et la bonne.

Comme il s'écartait en effet, elle ajouta :

— Envoie-moi les deux gosses, et aussi la bonne. Et sois gentil, très gentil. Je l'ai rassurée, tu sais. Elle en avait besoin.

Lui seul pouvait comprendre l'allusion. Il ne

répondit rien, mais hâta le pas. Et même, au bout de l'avenue, le sentier décrivant une courbe, il courut comme un jeune homme. Dans les arbres il avait aperçu le second groupe qu'il eut bientôt rejoint.

Pierrot et la petite Germaine qui était sa filleule lui firent fête. Henriette s'était arrêtée le cœur battant, les joues colorées, ses yeux craintifs posés sur lui avec une attention qui était presque de l'anxiété. Il écarta les enfants qui lui embarrassaient les jambes pour venir d'abord à elle.

— Avez-vous peur de moi ? demanda-t-il en riant.

— Un peu. Vous arrivez à l'improviste. Il ne se passe rien ?

— J'avais envie de vous revoir, et voilà tout ; de vous revoir sans attendre.

— Ah ! vous me tranquillisez. Vous savez, je m'inquiète si vite.

Il expédia les deux petits en avant, sous la conduite de la bonne, et il passa affectueusement son bras sous celui de sa femme. Lentement ils prirent l'avenue jusqu'à la table ronde, puis un sentier où ils apercevaient, sous les branches, le groupe qui les précédait.

— Je m'ennuyais de toi, expliqua-t-il, de Pierre et de Michel.

— N'est-ce pas vous qui avez voulu notre départ ?

— Oui, nous nous sommes mal quittés. Regarde-moi.

De nouveau ils suspendirent leur marche. Elle leva sur lui, pour lui obéir, ses yeux si francs, d'une beauté surnaturelle parce que toute l'âme s'y reflétait comme un visage dans une eau transparente qu'aucune impureté ne trouble.

— J'aime tes yeux, dit-il.

Brusquement elle inclina la tête, l'appuya à l'épaule de son mari, et pleura :

— Qu'as-tu, ma chérie ?

— Rien. Je suis contente de ton retour.

— Sois sans inquiétude, Henriette. Tu peux avoir confiance.

— Vraiment ? murmura-t-elle en se redressant.

Avec autorité il répéta :

— Oui, tu peux avoir confiance.

Il la reconnaissait pareille à sa mère, incapable de se reprendre, capable des plus complètes générosités. Pourquoi ne l'avait-il pas mieux comprise, mieux aimée ? Elle avait souffert sans se plaindre, mais elle croyait en lui, elle l'attendait. Et de tant de loyauté et de tendresse une chaude clarté jaillit.

— Il ne faut plus t'éloigner de moi, reprit-il.

Nous vivrons très près l'un de l'autre. Je ne t'ai pas rendue assez heureuse. Je ne veux plus voir ce nuage que j'ai vu passer sur ton front.

— Tais-toi, supplia-t-elle.

Mais son visage resplendissait d'espérance. Et comme autrefois, quand il avait annoncé à sa mère son retour, il découvrit la joie si simple qui nous vient à répandre un peu de bonheur, et toute la force victorieuse qui sort naturellement de la vérité. Comme pour conclure un pacte, il lui demanda :

— Le veux-tu, Henriette ?

De sa voix grave, un peu tremblante, elle répondit :

— Je veux bien.

Et quand ils se remirent en route, ils se sentirent comme allégés.

Cependant Claire, qui guidait l'expédition, estimant qu'il faisait encore trop chaud pour quitter l'abri des arbres, l'avait entraînée dans la forêt qui s'étend derrière la Chartreuse. Par goût de la nouveauté elle avait embrouillé les sentiers et bientôt ne s'y reconnut plus. Entre les charmes, les ormes, les chênes, il y avait beaucoup de broussailles qui brouillaient les points de repère. Elle arrêta la caravane à un carrefour d'où par-

taient trois ou quatre chemins, avec ces mots terribles qu'elle jeta en riant, n'en mesurant pas la portée :

— Nous sommes perdus. Je ne sais plus où nous sommes.

La panique gagna le groupe des enfants. La petite Germaine, prompte à s'effrayer, commença des lamentations :

— Perdus, perdus dans la forêt !

Elle se rappelait le Petit Poucet, et l'aventure de l'Ogre. Les garçons balancèrent une minute entre l'orgueil masculin et la peur. Celle-ci l'emporta, et ils poussèrent des cris. La jeune femme, débordée, ne put contenir tout son monde. Elle compta sur le secours de son frère et d'Henriette qu'un tournant cachait et qui débouchèrent enfin, dans l'ignorance de l'incident. Tous les regards, aussitôt, convergèrent sur Pascal. On attendait de lui le salut. Or le bois les entourait de très près. Les feuilles des taillis empêchaient de s'orienter. Lequel choisir de ces petits chemins également engageants, dont un seul les pourrait tirer d'embarras ? Il s'amusa un instant de tous ces yeux interrogateurs et, ma foi, peu rassurés, de la responsabilité qui pesait sur lui, et du doigt il indiqua la direction :

— Par là.

— Comment le connais-tu ? s'informa Claire.

— Ne le demande pas : je n'en sais rien.

— Où diable vas-tu nous mener ?

— Je suis sûr de ne pas me tromper. En route.

Et il prit la tête. Bien qu'il ne fût pas revenu là depuis vingt-cinq ou trente ans, le souvenir de ses promenades d'autrefois le conduisait comme un instinct de chien de chasse sur une piste. Tout de même, quand on aperçut la lisière, il ne fut pas fâché de vérifier qu'on débouchait dans la bonne direction. Et pendant que les retardataires ralliaient l'avant-garde, il découvrit, lui, assis à l'orée du bois sur un tronc d'arbre, dans une méditation courte et bien inattendue, l'explication, longtemps cherchée, du choix qui avait déterminé la bienfaisance de sa vie entière.

Ce carrefour où il importe de distinguer le bon chemin parmi tous ceux qui se croisent, ne s'y était-il pas trouvé quinze années auparavant ? Tout homme n'y vient-il pas buter, ou tout au moins hésiter tôt ou tard dans son existence ? Ses goûts d'individualisme, son culte de la science, les apparences de sa carrière, sa jeunesse et son amour, tout le précipitait dans une voie largement ouverte, aisée à parcourir. Déjà il y avait posé le pied, quand un mystérieux instinct, comme tout à l'heure, l'avait averti et poussé par les

épaules sur une autre route, une vieille route montante, marquée de traces de pas. La direction lui avait été imposée. L'âge où notre être se forme est celui où le passé nous envahit et crée notre utile dépendance : nous revêtons alors cette armature de sentiments qui, seule, permettra à notre volonté, désarmée ou facile à séduire si elle est réduite à elle-même, de supporter le choc de ces circonstances, de ces ambitions, de ces désirs coalisés pour nous détourner d'accepter notre vie dans sa vérité et d'en composer une œuvre efficace et durable...

Germaine et Pierrot avaient pris place à côté de lui sur le tronc d'arbre. Henriette et Claire, rassurées, tenant chacune par la main le gros Michel dont les jambes étaient lasses, franchirent à leur tour la porte du bois.

— C'est l'heure de rentrer, déclara Henriette. Gérard et Julien vont arriver. Et Gérard, qui a toujours faim, n'aime pas attendre l'heure du dîner.

La sortie du bois aboutit à une sorte de terrasse d'où la vue est très étendue. Ce sont des prés en pente, puis le lac de Paladru, dans sa longueur, encadré de coteaux verts qu'il reflète, de sorte qu'il les unit les uns aux autres par un large pont de mobile verdure, et, comme fond d'horizon, les

montagnes boisées de la Grande-Chartreuse. Les héritages ne sont séparés que par des haies. Il y a peu de fermes isolées. A part les villages, rien ne rompt les teintes douces et fondues de ces harmonieux vallonnements.

Les ombres s'allongeaient. Des laboureurs revenaient des champs. La paix du soir reprenait son domaine. En arrière du groupe, d'un regard, Pascal, avec l'horizon familier, put rassembler les siens, la vieille maison, le cimetière dont il distinguait l'enclos à l'abri de l'église, et il accepta sa vie naturellement enchaînée par le passé et par l'avenir, enchaînée comme toutes les vies humaines, car il n'y a pas d'hommes libres et c'est, avec la mort, la seule égalité.

Juillet 1908–juillet 1909.

FIN

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE

PRINTED IN GREAT BRITAIN

DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET NOUVELLES

La Neige sur les pas.
La Maison.
Le Carnet d'un stagiaire.
La Robe de laine.
La Croisée des chemins.
Les Yeux qui s'ouvrent.
L'Écran brisé. — *La Maison maudite.* — *La Jeune Fille aux oiseaux.* — *La Visionnaire.* Un vol.
Les Roquevillard.
La Petite Mademoiselle.
(Librairie Plon-Nourrit et Cie)

La Peur de vivre.
Le Pays natal.
La Voie sans retour.
L'Amour en fuite. — *Une Honnête Femme.* — *Le Paon blanc.* Un vol.
Le Lac noir.
(Librairie A. Fontemoing)

ESSAIS DE CRITIQUE ET VOYAGES

La Vie au théâtre (1907-1909).
La Vie au théâtre. 2e série (1909-1911).
Portraits de femmes et d'enfants (*Mme de Charmoisy; la Comtesse de Boigne; Mme de Charrière; Mlle de Lespinasse; Trois Comédiennes; Une Inconnue de Sainte-Beuve; l'Enfance de Bayart; l'Enfance de Mistral*).
Paysages romanesques.
(Librairie Plon-Nourrit et Cie)

Pèlerinages littéraires.
Vies intimes.
(Librairie A. Fontemoing)

Âmes modernes.
(Librairie Perrin)

Promenades en Savoie.
(Librairie nationale)

THÉÂTRE

L'Écran brisé.
Un Médecin de campagne. En collaboration avec M. Emmanuel DENARIÉ.
(Librairie Plon-Nourrit et Cie)

COLLECTION NELSON.

Chefs-d'œuvre de la littérature.

Chaque volume contient de
250 à 550 pages.

Format commode.

Impression en caractères très lisibles
sur papier de luxe.

Illustrations hors texte.

Reliure aussi solide qu'élégante.

COLLECTION NELSON

Déjà parus.

BALZAC.—La Peau de Chagrin; Le Curé de Tours; Le colonel Chabert. Introduction par Henri Mazel.

GÉNÉRAL Cte PHILIPPE DE SÉGUR.—La Campagne de Russie. Introduction par le vicomte E.-M. de Vogüé (*de l'Académie française*).

S. FRANÇOIS DE SALES. — Introduction à la Vie dévote. Avec une Introduction par Henry Bordeaux.

ALPHONSE DAUDET. — Lettres de mon Moulin. Introduction par Charles Sarolea.

Vte E.-M. DE VOGÜÉ (*de l'Académie française*). **—Les Morts qui parlent.** Introduction par Victor Giraud.

JEAN DE LA BRÈTE. — Mon Oncle et mon Curé. (149e Édition.) Introduction par Mme Félix-Faure-Goyau.

LÉON TOLSTOÏ.—Anna Karénine. Introduction par Émile Faguet (*de l'Académie française*) (Deux volumes.)

ARTHUR-LÉVY. — Napoléon intime. Introduction par François Coppée.

Vte G. D'AVENEL. — Les Français de mon temps. (8e Édition.) Introduction par Charles Sarolea.

MAURICE MAETERLINCK. — Morceaux choisis. Introduction par Mme Georgette Leblanc.

HENRY BORDEAUX. — Les Roquevillard. Introduction par Firmin Roz.

COLLECTION NELSON

VICTOR CHERBULIEZ (*de l'Académie française*). —**Le comte Kostia.** Introduction par M. Wilmotte.

ANTHOLOGIE des Poètes lyriques français. Introduction par Charles Sarolea.

PAUL BOURGET (*de l'Académie française*).—**Le Disciple.** Introduction par T. de Wyzewa.

EDMOND ABOUT. — **Les Mariages de Paris.** (89e Édition.) Introduction par Émile Faguet.

IVAN TOURGUÉNEFF.—Fumée.

LOUIS BERTRAND.—L'Invasion.

CLAUDE TILLIER.—Mon Oncle Benjamin.

SAINT-SIMON : La Cour de Louis XIV.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.— Paul et Virginie.

CHATEAUBRIAND.–Mémoires d'Outre-tombe.

BALZAC.—Eugénie Grandet.

Sir WALTER SCOTT.—Ivanhoe.

ANDREW LANG. — La Pucelle de France. Traduit par le Dr Louis Boucher et E.-E. Clarke. Introduction par Mme Félix-Faure-Goyau.

GUSTAVE FLAUBERT.—Trois Contes.

ANDRÉ THEURIET.—La Chanoinesse.

LA BRUYÈRE.—Caractères.

F. SARCEY.—Le Siège de Paris.

CHERBULIEZ.—Miss Rovel.

TOURGUÉNEFF.— Une Nichée de Gentilshommes.

Cte ALBERT VANDAL (*de l'Académie française*). — **L'Avènement de Bonaparte.** Introduction par Lord Rosebery. (Deux volumes.)

ERNEST RENAN (*de l'Académie française*).— **Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.**

RENÉ BAZIN (*de l'Académie française*). — **De toute son Âme.**

PIERRE DE COULEVAIN.—**Ève Victorieuse.**

PROSPER MÉRIMÉE (*de l'Académie française*).— **Chronique du Règne de Charles IX.**

ANATOLE FRANCE (*de l'Académie française*).— **Jocaste** et **Le Chat Maigre.**

Vte E.-M. DE VOGÜÉ (*de l'Académie française*).— **Jean d'Agrève.**

EDGAR POE (trad. Ch. Baudelaire).—**Histoires extraordinaires.**

LABICHE ET MARTIN.—**Le Voyage de M. Perrichon et autres Comédies.**

BULWER LYTTON.—**Les Derniers Jours de Pompéi.**

HENRI CONSCIENCE.— **Le Gentilhomme pauvre.**

BARRETT WENDELL. — **La France d'Aujourd'hui.**

JULES LEMAÎTRE (*de l'Académie française*).— **Les Rois.**

RUDYARD KIPLING (trad. A. Savine).—**Simples Contes des Collines.**

ALEXANDRE DUMAS. — **Les Trois Mousquetaires.** (Deux volumes.)

NORMAN ANGELL.—**La Grande Illusion.**

MOLIÈRE. — Œuvres complètes. Notices par Émile Faguet. (Six volumes.)

DUMAS fils. — La Dame aux Camélias.

CHERBULIEZ. — L'Aventure de Ladislas Bolski.

EDMOND ABOUT (*de l'Académie française*). — Le Nez d'un Notaire.

BARONNE ORCZY. — Le Mouron Rouge.

RENÉ BAZIN (*de l'Académie française*). — Le Guide de l'Empereur.

DICKENS. — Aventures de M. Pickwick. (Trois volumes.)

MARQUIS DE SÉGUR (*de l'Académie française*). Julie de Lespinasse.

EUGÈNE LE ROY.—Jacquou le Croquant.

MARCELLE TINAYRE.—Hellé.

Vte E.-M. DE VOGÜÉ (*de l'Académie française*). —Le Maître de la Mer.

GÉNÉRAL Cte PHILIPPE DE SÉGUR.—Du Rhin à Fontainebleau. Mémoires d'un aide de camp de l'empereur Napoléon Ier.

BRADA.—Retour du Flot.

ALEXANDRE DUMAS.—La Tulipe noire.

GEORGE SAND.—Mauprat.

ALPHONSE KARR.—Voyage autour de mon Jardin.

HENRY BORDEAUX.—La Croisée des Chemins.

NELSON, ÉDITEURS,
189, rue Saint-Jacques, Paris.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

SEP 26 1952

MAR 15 1954

OCT 10 1955

CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

JUN 27 1957

MAR 15 1959

FEB 28 1965

a39003 003394706b

CE PQ 2603
.O6C7N
COO BORDEAUX, HE CROISEE DES
ACC# 1230594